

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ELISABETH D'ANGLETERRE

DANS LA

Littérature Française

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

JAMES HOOPER GREW

(B. A. de l'Université de Harvard)

PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

Éditeur, 7, rue Danton

1932



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ELISABETH D'ANGLETERRE
dans la Littérature Française

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ELISABETH D'ANGLETERRE

DANS LA

Littérature Française

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

JAMES HOOPER GREW

(B. A. de l'Université de Harvard)

PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

Éditeur, 7, rue Danton

1932



INTRODUCTION

Le développement d'un grand Etat moderne me paraît pouvoir être comparé à la construction d'une immense cathédrale où tous les styles se trouveraient mélangés de plus ou moins heureuse façon. En France, sur les fondements établis par Philippe-Auguste, consacrés par Jeanne d'Arc, et cimentés par Louis XI, François I^{er} et son fils érigèrent une superstructure flamboyante mais gracieuse, qui ne put pas résister à l'orage des guerres de Religion, et chancela par suite de la faiblesse des fils de Catherine de Médicis. Il fallut le génie et l'intelligence de Henri IV et de Louis XIV pour consolider ces constructions afin qu'elles pussent supporter les travaux superbes, quoique souvent trop chargés, des architectes de la Révolution et des deux Empires. La preuve que ces bâtisseurs français avaient édifié solidement leur cathédrale apparut aux jours tragiques de la Grande Guerre, pendant laquelle on ne vit que croître la gloire du monument national français.

L'édifice national de l'autre côté de la Manche n'a connu, ni les mêmes architectes, ni la même croissance. Malgré la solidité apparente du travail des rois normands et des Plantagenets, la guerre de Cent ans, suivie de l'anarchie de la guerre des Deux Roses, détruisit tout l'ouvrage des Guillaume, des Henri et des Edouard.

Lorsqu'Henri Tudor accéda au trône en 1485, il trouva un royaume pauvre et faible, méprisé par les Habsbourg et les Valois, alors tout puissants en Europe. Ce monarque astucieux, héritier de la faction de Lancastre, mit fin aux luttes civiles en épousant la dernière des Yorkistes (1). Il obtint pour son Etat une position importante aux yeux des puissances continentales par des mariages heureux : celui de son fils aîné avec une princesse aragonaise (2), ceux de ses deux filles avec les rois d'Ecosse et de France (3). Il éleva la personne royale au-dessus de la seigneurie anglaise par la suppression de la féodalité. Ce que le premier des Tudor avait commencé, son fils l'acheva en se séparant de Rome, tout en apportant dans son pays insulaire des reflets de la renaissance italienne.

Les règnes courts mais chétifs d'Edouard VI (4) et de Marie-la-Sanglante (5) démolirent complètement cette construction si bien édifiée. La Réforme, dangereuse pour la conception absolutiste de la monarchie, si essentielle alors pour l'Angleterre, éclata après la mort de Henri VIII (6). Les inspireurs d'Edouard suivirent trop étroitement les idées de Calvin et de Knox, tandis que ceux de sa sœur aînée copièrent trop servilement les canons sévères qui venaient de Rome.

Ainsi Elisabeth trouva, en devenant reine (7), qu'il ne restait presque rien des travaux des deux Henri. Elle

(1) Il épousa Elisabeth d'York, fille d'Edouard IV, en 1486.

(2) Arthur, prince de Galles, épousa Catherine d'Aragon en 1501. Après sa mort, sa veuve se maria avec Henri VIII.

(3) Marguerite épousa Jacques IV en 1503 ; Marie, Louis XII en 1514.

(4) 1547-1553.

(5) 1553-1558.

(6) Le 28 janvier 1547.

(7) Le 17 novembre 1558.

fut forcée de recommencer l'édifice national en luttant, soit contre les trames des Jésuites ou les conspirations des Puritains, soit contre le ressentiment de Philippe II ou la jalousie de Catherine de Médicis. Elle y travailla pendant quarante-cinq ans, durant lesquels furent réalisés l'établissement de l'Eglise anglicane et la fondation de la première colonie en Amérique, la suprématie des mers pour la marine anglaise et l'union sur une seule tête des deux couronnes d'Albion. La stabilité de son ouvrage fut telle que même l'impuissance de ses successeurs n'a pu l'ébranler. L'Empire britannique actuel est le résultat de ses efforts.

Comment expliquer une telle réussite ? Quelle raison peut-on avancer pour caractériser le génie presque surnaturel de cette femme ? Elisabeth elle-même nous la donne. Elle se vantait d'être « mere English », purement anglaise. Depuis le mariage d'Owen Tudor avec Catherine de France, vers 1429, il ne pénétra plus de sang étranger dans sa famille. Son esprit et son intelligence, ses goûts et ses intérêts ressemblaient à ceux de son peuple. Elle s'identifia avec le destin de l'Angleterre, elle employa à cette tâche toute la force, tout le courage, toute l'opiniâtreté des Tudor, elle y ajouta tout le charme et toute la coquetterie qui lui venaient de sa mère, la belle mais infortunée Anne de Boleyn (1). Elle suivit cette ligne jusqu'à la fin. Elle agissait toujours comme il le fallait pour augmenter la grandeur de son pays. Elle mourut sa tâche accomplie, la dignité de l'Angleterre reconnue partout.

Les Anglais regardent Elisabeth comme leur plus

(1) Anne de Boleyn fut décapitée le 18 mai 1536.

grand monarque. Ils la louent sans restriction ; ils lui prêtent toute les qualités ; ils l'honorent avec affection, elle, la marraine de la flotte anglaise et la fondatrice de l'Empire britannique. Ils l'appellent leur « reine vierge ». Son nom est devenu un adjectif ; son époque est toujours connue comme « l'âge d'Elisabeth ». Ses admirateurs anglais veulent voir en elle la protectrice des grands hommes qui vécurent de son temps, la patronne de Spenser et de Bacon, de Sir Philip Sidney et de Ben Jonson, l'inspiratrice même de l'immortel Shakespeare, qui appartient à toutes les époques, qui tira son souffle créateur de l'humanité elle-même.

L'opinion anglaise aussi exaltée qu'elle puisse paraître, reste tout à fait naturelle, étant donné la manière dont Elisabeth remplit son rôle. En France, aucun motif de patriotisme ni de gratitude ne vient altérer un jugement rationnel et sain sur les mérites de cette femme si extraordinaire. L'esprit français s'inspire de la logique dans ses appréciations sur les personnages qui ont laissé leurs traces dans la trame de l'histoire, surtout quand la civilisation française n'a pas été beaucoup influencée par eux. Entrons alors dans ce panthéon brillant que constitue la littérature française, afin d'y chercher une idée juste sur le caractère et l'œuvre d'Elisabeth d'Angleterre. Avant de pénétrer dans ce noble temple, où les ombres de Molière et de Voltaire, de Pascal et de Hugo voilent de si étonnantes richesses, il faut nous poser une seule question : Elisabeth doit-elle paraître sympathique ou antipathique aux écrivains français ? Examinons cette question sans parti pris.

*
**

La France garde plus d'admiration pour les monarques tels que Louis XIV, qui fit de son règne un âge de splendeurs artistiques prodigieuses, et Napoléon, qui — inspiré d'un rêve de grandeur romantique — légua à ses compatriotes un éclat devenu presque légendaire. La politique de Louis XI, dissimulée et tortueuse, mais si importante pour le développement de l'Etat, n'éveille pas l'intérêt que soulèvent les guerres d'Italie, brillantes mais plutôt nuisibles, de ses successeurs. Or la diplomatie d'Elisabeth ressembla plus à celle de Louis XI qu'à celle de Charles VIII et de Louis XII. Elle ne faisait jamais la guerre en lançant ses troupes contre l'ennemi avec tout l'attirail d'une armée de l'époque ; elle préférait envoyer contre lui un petit nombre d'aventuriers tout en dégageant sa responsabilité. Lorsque « l'Invincible Armada » de Philippe II descendait vers les côtes de l'Angleterre (1), elle laissa à des forbans, tels que Drake et Hawkins, la charge de la défense nationale. Quant aux arts, elle ne s'y intéressait guère. Elle ne protégeait pas des artisans comme avait fait son père (2). Elle ne soupçonnait pas le génie du plus grand de ses sujets, bien qu'elle assistât aux représentations de ses pièces. Sa façon de gouverner, si heureuse pour les destins de la Grande-Bretagne, ne com-

(1) Dans l'été de 1588.

(2) Voir : Dargaud J.-M. : « Histoire d'Elisabeth d'Angleterre », Paris, 1866, in-8, p. 76, 236-7. Aussi l'article sur Elisabeth dans la *Grande Encyclopédie* : « Elle n'a plus encouragé Sir Francis Drake que Shakespeare, Spencer (*etc*) et Sir Richard Hooker, qui moururent obscurs. Camden est peut-être le seul homme de lettres de son temps pour lequel elle ait eu quelque estime. »

portait rien qui pût donner matière à une admiration non basée sur la gratitude.

Rien dans sa politique n'autorise les louanges de ceux qui aiment beaucoup la France. Elle joua durant plus de vingt ans la comédie du mariage avec l'un ou l'autre des fils de Catherine de Médicis (1). Elle leur promit tout, en leur prodiguant l'assurance de sa bonne foi. Elle échangea avec François, duc d'Alençon, la bague des fiançailles (2). Mais elle ne décida jamais rien. Elle priva ainsi la maison royale de France d'alliances plus sûres que celle qu'elle lui offrait et elle réussit à réaliser son projet d'entraver le rapprochement des Habsbourg et des Valois. A la même époque, elle vint en aide aux Huguenots afin de se prémunir contre le danger qu'aurait constitué la croisade d'un pays uni et catholique contre son île hérétique. Cette politique sauva l'Angleterre. Elle n'est pas de nature à éveiller les sympathies françaises.

Après la mort de Henri III, lorsque le protestant roi de Navarre poursuivait son chemin vers le trône, au moment où toute menace de guerre aurait dû sembler écartée pour Elisabeth, alors qu'un monarque amical allait guider les destins de la France, elle n'aida pas ouvertement Henri IV, mais, lui prêtant des secours d'une main, elle les lui retira de l'autre (3). Navarre, politique astucieux lui-même, se rendit parfaitement compte du rôle joué par la reine anglaise. La France ne vit là aucune raison pour lui en être reconnaissante.

(1) Voir : La Ferrière (H. de) : « Les projets du mariage de la reine Elisabeth », Paris, 1882, in-18.

(2) 1579.

(3) Voir : Prévost-Paradol : « Elisabeth et Henri IV », Paris, 1863, in-18.

Si la diplomatie d'Elisabeth doit paraître trop insulaire pour enthousiasmer les Français, son caractère ne posséda-t-il rien pour mériter leur admiration ? Quel meilleur attrait existe que celui d'une femme, complètement seule, placée à la tête d'un Etat sans prestige, entouré de puissances hostiles et fortes, qui sut quand même se tirer d'affaire avec courage et adresse ? De plus, cette femme, belle et gracieuse, montra un talent peu ordinaire pour la musique et la danse et mérita, par l'étendue de son intelligence et de son érudition, quoiqu'elle vécût pendant un siècle riche en femmes accomplies, l'admiration de tous ceux qui l'approchèrent. Deux choses, cependant, peuvent estomper les louanges qu'elle mérite tant. D'abord, Elisabeth, « roi en jupons », frappa par sa masculinité, qualité indispensable pour le rôle qu'il lui fallut remplir. La jalousie et la mauvaise humeur dominèrent son caractère. Elle en voulait aux dames de son entourage qui s'habillaient d'une façon aussi éclatante qu'elle-même ; elle ne pardonnait jamais à celles qui trouvaient le bonheur en épousant un des beaux seigneurs qui illustraient sa cour. Elle montrait son courroux soit en jurant d'une manière digne de son père, soit en crachant au visage de l'infortuné offenseur. Un caractère, certes, fort peu agréable.

Ensuite, Elisabeth détesta en Marie Stuart une rivale plus belle, également cultivée, qui fut différente d'elle à tous les points de vue.

« Régner était la loi d'Elisabeth, aimer et être aimée était le destin de Marie Stuart », nous dit Dargaud (1). C'est dire que la masculinité domina le caractère de

(1) *Op. cit.*, p. 94.

l'Anglaise et la féminité celui de l'Ecossaise. Or Marie Stuart avait tout pour paraître sympathique aux Français. Née d'une mère française (1), élevée à la cour des Valois, mariée à François II, elle garda toute sa vie le souvenir des jours si heureux passés, soit au bord de la Loire, soit dans un des châteaux royaux de l'Ile-de-France. Chaque étudiant de la littérature française connaît ces vers qu'elle avait écrit, dit-on, en quittant Calais pour se rendre en Ecosse (2) :

« Adieu, plaisant pays de France,
 O ma patrie
 La plus chérie
 Qui as nourri ma jeune enfance,
 Adieu, France, adieu nos beaux jours !
 La nef qui disjoint nos amours
 N'a eu de moi que la moitié ;
 Une part te reste ; elle est tienne :
 Je la fis à ton amitié,
 Pour que de l'autre il te souviennne. »

D'une beauté éclatante, douce et tendre, musicienne accomplie, Marie reçut les hommages de tous ses contemporains. Politicienne peu astucieuse, complice peut-être dans l'assassinat de son second mari Henri Stuart, Lord Darnley (3), sans doute coupable d'adultère avec le meurtrier reconnu (4), elle expia tous ces crimes pendant sa captivité, longue et dure. Aussi juste que fut sa condamnation, aux yeux de l'Europe, surtout à ceux

(1) Marie de Lorraine.

(2) En réalité, ces vers furent écrits par Meusnier de Querlon et publiées par lui, en 1765, sous le nom de Marie Stuart.

(3) Darnley périt le 9 février 1567, lorsque la maison à Kirk-o'-Fields, près d'Edimbourg, où il était, fut minée à l'instigation de plusieurs seigneurs écossais.

(4) Le comte de Bothwell.

de son pays de prédilection, elle mourut non seulement innocente, mais aussi martyre pour « la foy catholique, apostolique et romaine » (1). Quand une jolie femme va à l'échafaud courageusement, voire crânement, on oublie toutes les ombres qui voilent son passé. Quand son bourreau est le chef et d'un pays hostile et d'une église détestée, la victime acquiert une auréole de vertu. Les sympathies françaises pour la belle Ecossaise paraissent d'autant plus naturelles, dès que l'on considère la façon odieuse avec laquelle Elisabeth essaya de nier la part qu'elle avait dans une mort qui était nécessaire pour son propre salut et pour celui de son Etat.

Un incident du règne d'Elisabeth frappe par sa cruauté les amateurs d'histoire : l'exécution de Robert Devereux, comte d'Essex (2). Ce beau seigneur paraît, au même titre que Marie Stuart, un personnage plus sympathique à l'esprit français que la reine anglaise. D'origine normande (Devereux, étymologiquement : « d'Evreux »), il commanda les forces qui se joignirent à celles de Henri IV pendant la campagne de 1591-1592. Jeune et séduisant, il vécut une vie de roman. Pourrait-on lui donner tort vis-à-vis de la vieille reine qui s'imaginait, malgré ses soixante-cinq ans, être aimée de lui ? Qui, attristé par la mort du plus brillant chevalier de la seigneurie anglaise, s'évertuerait à chercher jusqu'au fond de cette histoire d'opéra-bouffe afin d'y découvrir cette vérité : le jeune Essex, orgueilleux et impudent, comme un sujet de la reine Elisabeth

(1) L'Estoile : « Registre-Journal de Henri III », collection Michaut et Poujoulat, Paris, 1837, in-4, p. 218.

(2) Le 21 février 1601.

n'avait point le droit de, l'être, outragea, non seulement la vanité excessive d'une femme, mais aussi ce qui lui était plus cher que son amour-propre, l'Angleterre. En condamnant son favori, Elisabeth fit preuve du même courage qu'elle avait montré en signant l'arrêt de mort de Marie Stuart. On ne voit malheureusement qu'une farouche condamnation. On ne regarde point la femme solitaire qui abdiqua son bonheur et sa réputation pour sauver son seul véritable amour et pour assurer le succès de l'œuvre à l'accomplissement de laquelle elle sacrifia tout ce qu'elle possédait de féminité. Par de telles abnégations, Elisabeth prépara l'avènement de l'Empire britannique.

*
**

Malgré l'antipathie que les deux Elisabeth, la reine et la femme, doivent inspirer aux littérateurs français, nous verrons comme elle excita pendant trois siècles, et excite encore, l'intérêt des romanciers, des poètes, des dramaturges et des historiens, enfin de tous les écrivains d'Outre-Manche. Elle avait à peine commencé son règne qu'elle reçut les louanges des mémorialistes et ambassadeurs de l'époque. Plusieurs pamphlets nous donnent la preuve de la curiosité avec laquelle les méandres de sa politique furent suivis en France. Mais le nom d'Elisabeth devint l'objet d'une animosité assez universelle après que les nouvelles de l'exécution de Marie Stuart eurent gagné Paris. La « Jézabel angloise » fut couverte des calomnies et invectives les plus avilissantes. Or, comme la France de 1587 était divisée en deux camps irréconciliables, celui des Huguenots et celui des Catholiques, Elisabeth,

regardée comme le chef de la Réforme, recueillit, d'une part, des louanges aussi peu méritées que les blâmes, d'une cruauté excessive qu'on lui prêtait de l'autre.

Les haines des guerres de Religion furent plus ou moins oubliées durant le siècle suivant. Elisabeth cessa alors d'être prise comme le symbole d'une croyance. Elle fut mentionnée dans plusieurs histoires et recueils littéraires ; elle fit son début sur la scène française. Elle était devenue un personnage plus sympathique que détestable. Cet intérêt, moins vif vers la fin du dix-huitième siècle, était presque épuisé au moment où le romantisme éclata et dévoila pour les Français les richesses littéraires de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Les Français du dernier siècle purent contempler Elisabeth sous deux aspects principaux, tous deux importés de l'étranger. De l'autre bord du Rhin, vint la « Maria Stuart » de Frédéric von Schiller, traduite et adaptée à maintes reprises. Le « Kenilworth » de Sir Walter Scott trouva auprès du public français une faveur exceptionnelle. Les œuvres purement françaises de ce temps la peignent sous plusieurs aspects nouveaux. Encore aujourd'hui, Elisabeth intéresse les auteurs français. L'après guerre a vu paraître plusieurs biographies d'elle. On a pu même l'observer sur l'écran.

Passons en revue toute cette littérature afin d'y découvrir de quelle façon les auteurs ont jugé la politique et le caractère de cette femme. Nous y verrons que la littérature d'imagination, que nous allons étudier, peut être divisée en trois grandes parties : la lutte entre Elisabeth et Marie Stuart qui avait inspiré des œuvres bien avant 1800, date de la publication de la pièce

de Schiller ; l'exécution du comte d'Essex ; et la mort dans des conditions assez suspectes d'Amy Robsart, la jeune femme du grand favori de la reine, Robert Dudley, comte de Leicester (1). Cette dernière histoire, cependant, ne fut présentée aux Français que par le truchement de Walter Scott. L'affection d'Elisabeth pour son « *sweet Robin* » n'a jamais inspiré les romanciers qui ont préféré pour héros Essex, ou même Courtenay, au seul homme que la reine ait pu jamais aimer d'amour. Sa fin naturelle, mise en contraste avec les morts tragiques de Marie Stuart et d'Essex, est-elle la cause de cette indifférence ? Dudley ne remplit qu'un rôle ingrat et subordonné dans les écrits français où il figure. Aucun motif de francophilie n'existe pour rendre agréable aux Français ce Leicester, seigneur parvenu, protestant ardent et chef des Puritains. Son caractère ressemblait plutôt à celui d'Elisabeth qu'à ceux de Marie Stuart ou de Robert Devereux. Lui aussi aurait pu se vanter d'être « *purement anglais* ».

*
* *

Comme il s'agit dans cette thèse d'étudier Elisabeth, du point de vue littéraire plutôt que du point de vue historique nous nous abstiendrons dans les pages suivantes d'analyser ce que les écrivains français ont dit des actes et des traités promulgués par elle. Nous allons examiner la manière dont ils ont jugé son caractère et compris la tâche qu'elle a accomplie. Nous

(1) Amy Robsart périt mystérieusement à Cummor-Place, en 1560.

ne voulons pas considérer sa politique en détail ; nous préférons mettre en lumière la façon française de contempler la mère de l'Empire britannique. Le « personnage » nous intéresse plus que la personne...

II

OPINION CONTEMPORAINE

1. — Ambassadeurs, mémorialistes, historiens.

Plusieurs ambassadeurs de Charles IX, de Henri III et de Henri IV laissèrent dans leurs mémoires des rapports de leurs entrevues avec Elisabeth. Tous louèrent la façon gracieuse dont elle les recevait ; tous furent frappés par son air de grandeur. Les impressions de Michel de Castelnau nous intéressent particulièrement. Ce bon catholique accompagna Marie Stuart lors de son retour en Ecosse où il resta auprès d'elle pendant toute une année. Rentré en France, il lutta en Bretagne contre les protestants. Puis, il porta à Elisabeth, de la part de Charles IX, la demande de devenir la marraine de sa fille. Ensuite, il servit comme ambassadeur de ce roi à Londres et il y travailla aussi pour négocier le mariage du duc d'Anjou. Un an après l'avènement d'Elisabeth au trône, Castelnau exalta sa douceur, sa bonté et son zèle pour le soulagement de son peuple (1). Il admira qu'elle ait « tousjours esté grande menagere, sans toutesfois rien exiger de ses sujets » et qu'elle n'ait « jamais voulu rien decider ny entre-

(1) Castelnau (Michel de) : « Mémoires », collection Michaut et Poujoulat, Paris, 1838, in-4, III, 1, p. 441 (1560).

prendre de son opinion », mais qu'elle ait « toujours remis le tout à son conseil ». Evidemment les façons de la nouvelle reine commencèrent bientôt à être observées. Ce Castelnau vit en Elisabeth plus qu'un gouvernant habile ; il devina même un peu pourquoi elle pouvait intensifier le développement de l'Empire : il constata qu'elle ne dépensait que parcimonieusement l'argent du peuple, qu'elle s'occupait beaucoup de la construction navale et qu'elle évitait toute guerre inutile. « Si je me suis laissé transporter à la louange de cette Princesse », conclut-il, c'est à cause de « la connoissance particuliere que j'ay eüe de ses merites ... (c'est pour que) les reines qui viendront après elle puissent avoir pour miroir l'exemple de ses vertus » (1). Certes, cet enthousiasme de la part d'un catholique, partisan de Marie Stuart, montre que le génie d'Elisabeth fut vite reconnu.

Quatre ans plus tard, ce diplomate s'était rendu compte que la reine avait une façon peu commode de s'acharner à la réalisation de ses buts. « Tout le discours », écrivait-il, « n'estoit qu'artifice, dont elle estoit pleine, pour nous faire trouver bonne la paix de sa part, qui luy estoit autant ou plus utile qu'à nous » (2). Plus tard encore, après qu'il eut abandonné son dernier espoir de voir une Angleterre redevenue catholique, Castelnau parla d'Elisabeth avec moins d'admiration. « Elle avoit un conseil qu'elle rendoit responsable de toutes les violences de son règne, elle feignoit de combattre quelque fois avec luy pour la défense de la bonne foy... et protestoit tousjours pour le bon

(1) Castelnau : *op. cit.*, III, 1, p. 442 (1560).

(2) *Ibid.*, V, 8, p. 501 (1564).

party » (1). Nous allons retrouver cette manière qui tend à rejeter les actes les plus sévères du règne sur la responsabilité des ministres.

Bertrand de Salignac, seigneur de la Mothe-Fénelon, un catholique, ambassadeur de Charles IX auprès de la reine, la peignit d'une façon flatteuse. Elisabeth « nous y receut fort humainement ... elle avait montré qu'elle estoit vrayment Royne, fille de Roy, et seur de Roy, et de toute royale extraction... une grande Royne, qui fesoit ... profession de reconoitre tenir de Dieu ceste souveraine autorité... le sexe duquel elle estoit fût estimé léger, je la trouverois toutesfois ung rocher qui ne se plieroyt à tous vens » (2). Il parlait plus tard de sa dignité estimable et du grand tort qu'elle faisait en privant ses sujets de « belle postérité » (3). La personnalité de la reine devait être saisissante pour avoir impressionné ainsi les ambassadeurs français.

M. Prévost-Paradol cite dans son livre : « Elisabeth et Henri IV », le rapport que Hurault de Maisse avait laissé relativement à son ambassade auprès de la reine. Ce diplomate louait premièrement l'état de son royaume, notant le nombre d'établissements d'instruction pour la jeunesse, le peu de mendiants, et l'honnêteté de la monnaie (4). Plus spécialement, il décrit six audiences auprès d'Elisabeth (5). Elle n'avait pas perdu, même dans sa vieillesse, l'air de grandeur qui lui était naturel. « C'est une très-grande princesse »,

(1) Castelnau (Michel de) : « Mémoires », Ed. J. Léonard, Bruxelles, 1731, in-fol., I, p. 560 (1572).

(2) La Mothe-Fénelon, « Correspondance diplomatique », Ed C.-P. Cooper, Paris, 1838, in-8, I, p. 1-5 (1569).

(3) *Ibid.*, III, p. 451 (1571).

(4) Prévost-Paradol : *op. cit.*, p. 96-7 (1598).

(5) *Ibid.*, chap. VIII-XI.

dit-il, « qui n'ignore rien et c'est une chose étrange comme elle est vive du corps et de l'esprit, et adroite à tout ce qu'elle fait. » (1) Ce plénipotentiaire voyait surtout l'affabilité avec laquelle Elisabeth l'avait accueilli. Il remarquait en elle des faiblesses charmantes qui ne lui laissaient pas oublier que cette souveraine était aussi une femme. Il raconte que son sujet de conversation le plus ordinaire était elle-même. Il observe son amour pour son peuple. Comme il pensait juste en écrivant qu'elle pouvait dire, en toute sincérité, « qu'elle aimerait mieux mourir que de voir diminuer, d'une part ou de l'autre, cette mutuelle affection. » (2)

Nous possédons une autre preuve que la reine se montrait femme devant les envoyés français. Lalanne, parmi ses anecdotes recueillies de la bouche de Guillaume du Vair (3), auteur d'une attaque d'Elisabeth (4) écrite après l'exécution de Marie Stuart, nous a laissé le récit suivant d'une audience donnée à ce défenseur de l'Ecossaise par l'Anglaise. « Elle l'arrêta par la main, lui faisant des excuses de ne l'avoir mieux connu et plus tôt, et le priant de ne pas croire facilement ce qu'il porroit ouïr dire d'elle sans s'en enquérir plus soigneusement, pour éviter la surprise des calomnies, auxquelles les plus grands princes sont souvent sujets » (5). Du Vair aussi avait dû subir le charme de la reine parce qu'il omit le passage en question de

(1) Prévost-Paradol : *op. cit.*, p. 238 (1597).

(2) *Ibid.*, p. 253 (1597).

(3) Lalanne : « Anecdotes tirées de la bouche du Vair », Paris, 1858, in-12.

(4) « Oraison funèbre sur la mort de la Reyne d'Escosse », 1858.

(5) Lalanne : *op. cit.*, p. 219 (1596).

l'édition de ses œuvres qu'il fit imprimer par la suite (1).

Ce même Du Vair nous a laissé dans son « Advis sur la constitution de l'Estat d'Angleterre, et accidens desquels il semble estre menassé » (2), un portrait élogieux de la grande reine. Il explique que le gouvernement anglais dépend entièrement d'elle : « s'est establie une merveilleuse obéissance avec un grand respect et amour du peuple » (3). Il continue en disant que le Parlement fait tout ce qu'elle veut et que la seigneurie n'ose point la contrarier. Il loue son esprit et son courage, sa parcimonie et sa prudence. Il parle de sa colère et de sa violence envers les siens. Il voit, en plus, le secret de sa grandeur : « Je n'estimerois pas que du vivant de la Reyne il y peust arriver grande mutation, elle est si aymée du peuple » (4).

La plupart des historiens contemporains qui n'avaient jamais rencontré Elisabeth, nous entretiennent d'elle avec admiration, voire enthousiasme. Le Prince de Condé souhaitait : Puisse Charles IX « et tous les Rois et Princes qui se disent Chrestiens luy ressembler », en sa « piété, Religion, et vertu » (5). Pasquier, dans les « Rescherches de la France », dit qu'au milieu de « toutes ces Dames, qui ont veu sous leurs gouvernemens les Provinces affligées... une seule : Elisabeth... a garanty son Royaume de toutes guerres et oppres-

(1) Ascoli (Georges) « La Grande-Bretagne devant l'opinion française », Paris, 1927, in-8, p. 142 n.

(2) Du Vair Guillaume : « Œuvres », Paris, 1641, in-fol., p. 1169-75.

(3) *Ibid.*, p. 1172 (1596).

(4) *Ibid.*, p. 1174 (1596).

(5) Condé : « Mémoires pour servir à l'histoire de France », Paris, 1743, in-8, II, p. 264-5 (1560).

sions civiles » (1). Il se rendait compte du rôle qu'elle avait joué en édifiant la grandeur de l'Angleterre parce qu'il jugeait que « le repos du pays ne dépend que du filet de la vie de cette Princesse » (2). La « Chronologie septenaire » de Cayet contient un éloge flatteur, où paraît aussi un soupçon de jalousie : « douée d'un grand esprit... (elle) estoit une Princesse d'une grande prudence, prevoyante... elle avoit une telle presumption de sa grandeur, qu'elle ne faisoit estat de celle de tous les autres Princes du monde ; et estoit si vigilante et courageuse, que ce qu'elle entreprenoit reüssissoit à sa volonté » (3). Jean de Serres, dans son « Inventaire de l'histoire de France » (1597), dit que la postérité aura raison de la nommer parmi les plus grandes, les plus sages et les plus heureuses des princesses (4). Le grand ministre de Henri IV, Sully, manifesta lui aussi son respect à cette « genereuse et brave » (5), cette « magnanime et sage » (6) Elisabeth, en admirant « la vivacité de son esprit, son grand jugement, et sa générosité » (7). Dans son abrégé de l'histoire universelle, de Thou écrit qu'« aucune femme n'avoit régné avec plus de gloire et de bonheur », qu'elle « avait toutes les qualités qui font le grand homme », mais qu'elle avait, aussi, « la foiblesse de

(1) Pasquier (Etienne) : « Les recherches de la France », Paris, 1665, in-fol., VI, 565 c.

(2) *Ibid.*

(3) Cayet (Paulma) : « Chronologie septenaire », collection Michaud et Poujoulat, Paris, 1838, in-4, p. 246-50 (1603).

(4) Serres (Jean de) : « L'Inventaire de l'histoire de France », Paris, 1648, in-fol., II, p. 220 (1597).

(5) Sully : « Economies Royales », collection Michaud et Poujoulat, Paris, 1837, in-4, I, p. 364 (1601).

(6) *Ibid.*, p. 426 (1603).

(7) *Ibid.*, p. 367 (1601).

vouloir inspirer des passions ». Il continue, disant que « dans tous les siècles passés, on n'a point vu de femme qui puisse être mise en parallèle avec cette grande Reine, et qu'il y a beaucoup d'apparence qu'on n'en verra point dans les siècles futurs » (1). Cette « excellence de testes couronnées » (2), selon l'expression de d'Aubigné, réussit pendant sa vie à recevoir les adulations qu'elle aimait tant, de la nation même avec laquelle elle avait joué un jeu de politique excessivement égoïste.

Le galant Henri IV loua sa puissance et sa grandeur. Selon le dire de du Vair, le roi avoua qu'il préférerait recevoir un soufflet du roi d'Espagne qu'une chique-naude d'elle (3). Et il fit remarquer que ses vertus étaient grandes et admirables ; son caractère tant généreux et judicieux. « Elle m'estoit un second moy-mesme » (4).

Il y eut cependant une voix, parmi tant d'apologistes, qui attaqua la reine : celle de Jean de Saulx, seigneur de Tavannes, auteur des « Mémoires de Gaspard de Saulx » (5), où il mêla sa propre biographie avec celle de son père. Cet « aventurier fanfaron » (6) dit qu'elle

(1) De Thou : « Abrégé de l'histoire universelle ». Ed. Rémond de Ste-Abine, La Haye, 1759, in-12, tome X, p. 54-9. L'éditeur ajoute une note à ce point : « Notre historien ne prévoyait pas qu'il naîtra une Marie-Thérèse, Impératrice, Reine de Hongrie ». Evidemment, cette souveraine, aussi, fut beaucoup louée par ses contemporains.

(2) Agrippa d'Aubigné : « Histoire universelle », éd. A. de Ruble, Paris, 1892, in-8, IX, p. 460.

(3) Lalanne : *op. cit.*, p. 218. (1596).

(4) Sully : *op. cit.*, I, p. 426. Lettre de la main du Roi à M. de Rosny, Nancy, le 10 avril 1603.

(5) Gaspard de Saulx : « Mémoires », collection Michaud et Poujoulat, Paris, 1838 in-4.

(6) Article sur les Tavannes dans la *Grande Encyclopédie*.

« asseura son regne par le sang de ses millorts et subjects » (1). Pour illustrer les injustices de la vie, il écrivit : cette femme, « née en double adultère, here-tique, cruelle, secours des rebelles, cause de la mort d'un million de personnes, vesquit heureusement, est morte en son lit, cela met en doute le chemin de son âme » (2). Nous verrons plus tard que cette opinion ressemblait à celles des pamphletaires dont les invectives ignobles furent inspirées par l'exécution de Marie Stuart.

Deux de ces historiens justifèrent cette exécution. Pasquier reconnut la justice de l'acte : « qui sans passion approfondira cette affaire il connoistra qu'ils ne se pouvaient arriver ensemble que par cette mort » (3). Et d'Aubigné avoua qu'Elisabeth « balançoit entre les nécessitez et le sentiment naturel » (4). En outre, un auteur tomba dans le piège que l'hypocrisie de l'Anglaise avait fait tendre après l'exécution. De Serres croit que la reine était résolue à commuer la peine de mort en une prison perpétuelle, si « David », son secrétaire d'Etat, n'eût envoyé le brevet de condamnation (5).

La virginité qu'Elisabeth se vantait si ostensiblement de posséder attira l'attention de plusieurs de ces auteurs. Castelnau pensa « qu'il n'y a point d'apparence de croire qu'elle n'aye tousjours esté aussi chaste que

(1) Tavannes : *op. cit.*, p. 302 (1568).

(2) *Ibid.*, p. 413 (1573).

(3) Pasquier : *op. cit.*, VI, 512, c. Il s'agit de l'accomplissement des désirs des deux reines : pour Marie, l'union des deux royaumes en la personne de son fils ; pour Elisabeth, le repos futur de son pays.

(4) D'Aubigné : *op. cit.*, VII, p. 249 (1588).

(5) De Serres : *op. cit.*, p. 220 (1597).

prudente » (1). Fénelon expliqua son fameux célibat par un raisonnement plus médical (2). Cayet appuya aussi l'assertion si souvent discutée : « beaucoup... ont escrit des choses contre ceste Virginité, plutost par passion que par verité » (3). Nous allons voir les idées de Brantôme sur ce sujet. Henri IV révéla de nouveau sa chevalerie vis-à-vis de son « second moy-mesme ». « Il y a trois choses », dit-il, « que le monde ne veut croire, et toutesfois elles sont vraies et bien certaines : que la reine d'Angleterre est morte fille ; que l'archiduc est un grand capitaine ; et que le roy de France est fort bon catholique » (4).

Un grand écrivain de ce temps nous donne des preuves encore plus remarquables de l'enthousiasme que la reine anglaise inspirait aux littérateurs français. Car Brantôme, grand admirateur de Marie Stuart, continua à prôner Elisabeth, même après la tragédie de 1587. Dans ses écrits si pleins de réminiscences à la fois charmantes et naïves, cet auteur parle souvent des deux rivales. Les mentions de l'Anglaise dans ses livres peuvent être divisées en trois catégories : celles qui se rapportent à la grandeur de cette reine ; celles qui discutent de sa virginité ; et celles qui considèrent Elisabeth comme le bourreau de Marie Stuart.

Deux de ses « Grands Capitaines François », Henri II et le duc de Guise contiennent des références sur Eli-

(1) Castelnau : *op. cit.*, éd. de Michaut et Poujoulat, III, p. 442 (1560).

(2) Lamothe-Fénelon : *op. cit.*, II, p. 22, « les grandz de ce royaume tiennent pour chose résolue qu'elle ne prendra jamais mary ; et quant elle en prendroit, qu'il n'y aura toutesfoys lignée d'elle, estant mal sayne » (1569).

(3) Cayet : *op. cit.*, p. 249 (1603).

(4) L'Estoile : « Registre-Journal de Henri IV », collection de Michaud et Poujoulat, Paris, 1837, in-4, p. 348 (1603).

sabeth. Dans celui-là, l'auteur décrit une soirée donnée par la reine au duc de Guise, de passage alors en Angleterre, où elle fait remarquer à son hôte que le roi qu'elle désirait voir le plus au monde était Henri II. Après un « soupper », on dansa un ballet dans lequel Elisabeth figurait et « de fort bonne grâce et belle majesté royale », étant encore dans la beauté de sa jeunesse. L'auteur ajoute que rien n'a gâté cette beauté sauf l'exécution de la pauvre reine d'Ecosse : « sans cela (elle) estoit une très rare princesse » (1). Il cite un exemple de l'habileté de cette reine dans son histoire de Guise. Ce Duc a refusé aux reîtres une somme d'argent qu'ils lui réclamaient. Alors, ils ont envoyé des délégués à Londres pour demander leur paye à Elisabeth. Elle a décliné cette demande, même quand leur chef est allé la solliciter en personne. Ce refus excite les louanges de Brantôme, car il écrit de la reine : « une très-habille princesse, et qui sçait parler et tenir magesté, et rabrouer quand il faut... » (2). Et dans son livre « Des Dames », pour illustrer son discours « sur ce que les belles et honnestes dames aiment les vaillants hommes », cet auteur vante la vertu et la beauté d'Elisabeth, en faisant mention du mariage projeté entre cette princesse et le duc de Nemours (3).

Quant à la virginité de l'Anglaise, Brantôme se révèle moins aimable, malgré la description flatteuse qu'il donne d'elle dans son discours sur « l'amour des dames vieilles. » Ici, il raconte qu'il a vu la reine « en son esté et en son automne », mais qu'elle est

(1) Brantôme : « Œuvres complètes », éd. de L. Lalanne, Paris, 1858, in-8, tome III, p. 290-1.

(2) *Ibid.*, tome IV, p. 202-3.

(3) *Ibid.*, tome IX, p. 387.

maintenant dans son hiver, sans avoir perdu sa joliesse, grâce au fait qu'elle « n'a jamais été mariée, n'y a supporté le faix de mariage » (1). Il professe deux avis sur la continence d'Elisabeth. Dans le discours sur ce qui contente le plus en amour, il attribue à une cause physique ce célibat fameux, ce qu'il nomme une « grande vertu certes de continence, et rare ! » (2). Mais, parlant des femmes mariées, l'écrivain juge qu'elle a trouvé les moyens de goûter tous les plaisirs d'un hymen sans subir la domination d'un époux. La virginité tant vantée est appelée ironiquement une bonne excuse (3). Il est évident que Brantôme, comme tant d'autres depuis, n'a pas pu résoudre cette question si embarrassante.

Brantôme narre la vie de Marie Stuart parmi celles de ses Dames illustres. Il explique la haine d'Elisabeth vis-à-vis de la belle Ecossaise par sa jalousie d'une beauté qu'elle voyait surpasser la sienne. Lui aussi rejette la responsabilité de l'exécution sur « les avis » qu'elle recevait de ses ministres et des grands seigneurs protestants, allemands et français. Il dit qu'Elisabeth avait voulu passer outre ces conseils et qu'elle n'était pas cruelle « de son naturel ». Il termine en constatant que, seule, cette mort souille ses vertus (4).

Ainsi, les écrivains contemporains qui avaient eu l'occasion d'étudier le mécanisme compliqué d'un gouvernement et qui avaient apprécié les difficultés qui entourent la direction d'un royaume, admiraient fran-

(1) Brantôme, tome IX, p. 363-4.

(2) *Ibid.*, tome IX, p. 268.

(3) *Ibid.* tome IX, p. 719.

(4) Brantôme : « Œuvres complètes », éd. de J.-A.-C. Buchon, Paris, 1853, in-8, tome II, p. 134-150.

chement la reine anglaise. Ceux d'entre eux qui l'avaient rencontrée ajoutèrent à leurs louanges sur sa politique un étonnement devant son immense charme personnel mêlé d'une remarque discrète sur sa coquetterie ou son égoïsme. Quelques-uns prévinrent l'empire qui lui doit son origine et sa grandeur. Tavannes excepté, ces observateurs furent unanimes en leurs jugements : que la reine d'Angleterre était une femme tout à fait extraordinaire. Mais en feuilletant les brochures et pamphlets de l'époque, nous allons trouver des opinions bien différentes sur les mérites et vertus d'Elisabeth Tudor.

2. — Pamphlets et brochures.

En 1567, Marie Stuart, forcée de signer son abdication, se réfugia en Angleterre pour se confier à la générosité de sa cousine. Elisabeth n'était que trop contente de voir sa belle rivale tomber entre ses mains. Elle n'avait plus à craindre le danger d'une Ecosse redevenue catholique et alliée de nouveau avec la France. Elle pouvait traiter sa captive avec douceur, en lui faisant une agréable prison. Mais, dès que Marie Stuart se trouva sur le sol de l'Angleterre, elle devint malgré elle le centre de toutes les trames et de tous les mouvements dirigés contre le gouvernement d'Elisabeth. Aussi longtemps que vivrait l'Ecossaïse, elle se trouverait, soit de son propre gré, soit contre sa volonté, à la tête de chaque tentative contre la Réforme en Angleterre. Elisabeth, excommuniée par le pape en 1570, ne pouvait plus être obéie de ses sujets catholiques qui considéraient Marie Stuart comme leur sou-

veraine légitime. Les ministres anglais adjuraient leur maîtresse de mettre fin à ce péril qui menaçait non seulement la personne royale, mais aussi l'Etat. La reine céda enfin aux prières de ses conseillers, de son parlement, et de son peuple. Elle consentit à la mort de sa cousine pour empêcher l'étranglement de son empire naissant. Mais elle perdit la sympathie et l'admiration qu'elle méritait plus même que sa victime (les morts ne subissent pas les douleurs de ceux qui restent), en reniant son acte avec une hypocrisie si peu subtile qu'elle ne réussit à tromper personne, sauf elle-même.

Les tourments de la reine d'Ecosse furent suivis en France avec un intérêt bien naturel. Plusieurs pamphlets, la plupart écrits par des Ecossais, essayèrent, soit de justifier son emprisonnement, soit d'apitoyer sur son sort. Georges Buchanan, précepteur de Jacques VI, reçut du régent Murray l'ordre d'écrire un livre contre le gouvernement de Marie Stuart, pour expliquer son éviction du trône. Il publia en effet (1571) un pamphlet en deux parties, qui fut traduit en français l'année suivante par un huguenot nommé Camuz, réfugié à La Rochelle. « L'Histoire de Marie Royné d'Escosse, touchant la conjuration faicte contre le Roy, et l'adultère commis avec le Comte de Bothwell, histoire vraiment tragique » (1) essaya de prouver que Marie était coupable de « meurtre et parricide » (2), et qu'Elisabeth « Princesse vraiment debonnaire et pitoiable » (3), n'exécuterait jamais sa prisonnière, malgré les conseils de ses ministres.

(1) Edimbourg, 1572, 8°.

(2) *Ibid.*, p. 21-a.

(3) *Ibid.*, p. 84-b.

Une telle provocation ne resta pas longtemps sans recevoir de réponse française. François de Belleforêt fit imprimer, la même année, une brochure intitulée : « L'Innocence de la tres illustré, tres-chaste et debonnaire princesse, Madame Marie Royne d'Escosse, ou sont amplement refutées les calomnies faulces, et impositions iniques, publiées par un livre secretement divulgué en France, l'an 1572, touchant tant la mort du Seigneur d'Arley son espoux, que d'autres crimes, dont elle est faulcement accusée » (1). Ce livre n'attaque point « la serenissime Royne d'Angleterre. » (2), mais rejette tout le blâme sur ses officiers. Elisabeth n'avait pas perdu encore la réputation de bonté qu'elle allait préserver jusqu'au moment de l'exécution. Parce qu'elle n'avait « peu se garder des tromperies » de ses ministres, Elisabeth consentit à prolonger l'emprisonnement de la reine Ecossaise (3). Le dénouement tragique de cette histoire de leur rivalité n'était point encore soupçonné à ce moment-là. La Mothe-Fénelon lui-même avait écrit en 1575 que selon ce qu'on pouvait juger, Elisabeth ne permettrait jamais autre malheur à Marie Stuart que celui de rester en prison (4).

Deux autres œuvres écossaises où il s'agit de la captivité de la reine furent traduites en français. Le « Du Droict et du tiltre » (5) par Jean de Leslie, l'évêque de

(1) S. 1., 1572, 8°. Réimprimé dans *Jebb, Samuel* « De vita et rebus gestis Mariæ Scotorum Reginae », Londres, 1725, in-fol., tome I, p. 423-606.

(2) *Ibid.*, p. 16-a.

(3) *Ibid.*, p. 61-b.

(4) La Mothe-Fénelon : *p. cit.*, I, XXVIII-XXIX.

(5) « Du droict et du tiltre de Marie, royne d'Escosse et de Jacques VI, son fils, à la succession de la couronne d'Angleterre, par Jean de Lesselle, évêque de Rosse. Traduit du latin en françois, par lui-même ». Rouen, 1587, 8°.

Ross qui servait Marie comme ambassadeur auprès d'Elisabeth, montra généalogiquement les droits de l'Ecossaise à la succession d'Elisabeth au trône d'Angleterre. Après l'exécution, l'Anglaise allait être regardée comme une usurpatrice. Le « Discours de la Succession des Femmes » (1) de David Chambre, qui fit connaître en France les arguments de Leslie avant leur traduction en 1587, constata, en plus, que la détention de Marie Stuart était pour Elisabeth le seul moyen de « vivre seurement » (2).

Mais la France d'alors s'occupait de ses propres difficultés. La captivité prolongée de Marie commençait à moins occuper l'opinion quand les nouvelles gagnèrent Paris du verdict rendu par les membres du parlement anglais, que l'arrêt de mort serait envoyé à leur souveraine. Seule la signature d'Elisabeth était nécessaire pour rendre possible l'exécution. Jacques de la Guêlle, procureur général de Henri III, écrivit, sur l'ordre du roi, une remontrance à la reine d'Angleterre (3). Le nom d'Elisabeth n'était pas encore exécré, grâce à sa vie « pleine de tant d'exemples de vertu, de bonté, et de sagesse » (4). Pour empêcher Elisabeth de signer l'arrêt, de Guêlle employa les deux raisonnements les plus persuasifs. Il prédit que l'exécution ne serait pas seulement très dommageable pour la réputation future de la reine, mais aussi qu'elle armerait les ennemis de

(1) Imprimé dans *Jebb, op. cit.*, tome I, p. 1-35.

(2) Chambre (David) : « Histoire abrégée de tous les Roys de France, Angleterre et Escosse, mise en ordre par forme d'harmonie », Paris, 1579, in-8, p. 224-b.

(3) Jacques de la Guêlle : « Remontrance à la Royne d'Angleterre pour la Royne d'Escosse » (s. l. n. d.), in-4.

(4) *Ibid.*, p. 5.

l'Angleterre (1). L'auteur se rendait bien compte de la situation, car ces deux menaces incitèrent Elisabeth à hésiter bien longtemps avant de prendre la décision d'envoyer sa rivale à l'échafaud. Elle le fit enfin, car elle ne perdait jamais courage au moment d'agir pour la sauvegarde de son pays.

La Bibliothèque Nationale possède plusieurs pamphlets qui montrent l'intérêt avec lequel les Français suivaient les autres événements qui se passaient en Angleterre. Une brochure, intitulée : « Discours des Troubles nouvellement advenuz au Royaume d'Angleterre au moys d'Octobre 1569 » (2), fut assez répandue, à en juger d'après les nombreux exemplaires conservés. Il y est traité de la rébellion de Norfolk et de la conspiration avortée pour délivrer la reine d'Ecosse. Un mot sur le célibat d'Elisabeth insinue que son aversion pour le mariage venait de son incapacité « d'avoir jamais lignée par les moyens que Dieu et nature luy ont deniez » (3). Un deuxième pamphlet, la « Continuation des choses les plus celebres et memorables advenues en Angleterre, Ecosse et Irlande » (4) raconte la révolte de Norfolk et des autres seigneurs anglais contre leur souveraine. Après la mort sur l'échafaud d'un de ces conspirateurs, Northumberland, une troisième brochure fut imprimée qui contient la confession de cet illustre défunt (5).

(1) Jacques de la Guêlle : *op. cit.*, p. 10, 13.

(2) Paris et Lyon, 1570, 8° pièce.

(3) *Ibid.*, éd. de Lyon, p. 3.

(4) Lyon, 1570, 8° pièce.

(5) « De l'exécution faicte à Londres du duc de Nortomberland, prince catholique, avec la confession qu'il fit sur l'escharfaut avant sa mort, envoyée au roy d'Escosse par son ambassadeur estant en Angleterre » Paris, 1571, 8° pièce.

En 1573, parut le « Reveille-matin » de Théodore de Bèze (1), dédié à Elisabeth, pour laquelle l'auteur voulait « autant d'heur et de felicité, què vostre bon frere, allié et Compere, vous souhaite de mal » (2). Ce livre contient deux dialogues : le premier narre l'histoire des religions en France depuis le règne de François I^{er} ; le second s'occupe des malheurs que subissaient les Huguenots et des difficultés qui ravageaient la France au moment de la Saint Barthélemy. Le Politique et l'Historiographe français discutent dans celui-ci la justice de la détention de Marie Stuart, le Politique disant que « ceux qui jugeront sainement, et sans passion de cest affaire, ne pourront estimer la royne d'Angleterre que tres-juste Princesse, tres-sage, et bien zelee au salut de tout son peuple, et à la deffense et propagation de la vraye Religion Chrestienne » (3). De Bèze ne se rendait pas compte que le protestantisme d'Elisabeth était une question de politique, non une matière de foi. Elle avait épousé la cause des Réformés luttant sur le continent uniquement pour empêcher une union de puissances catholiques, libres de déclarer la guerre à son royaume. Peut-être Elisabeth aurait-elle pu se rendre « maistresse de la terre » (4), mais elle ne cherchait que la paix afin de faire de son Etat une nation assez forte pour inspirer du respect. Les Huguenots qui voyaient en elle la tête d'un mouvement universel contre les catholiques, ou la considéraient comme une

(1) Théodore de Bèze : « Le Reveille-matin des françois, et de leurs voisins », Edimbourg, 1574, in-8.

(2) *Ibid.*, Dédicace à « Tres-excellente et Tres-illustre Princesse Elisabeth Royne d'Angleterre, de France, d'Irlande, etc. »

(3) *Ibid.*, dialogue II, p. 47.

(4) *Ibid.*, dialogue I, p. 102.

femme exaltée par l'église furent amèrement désillusionnés. Ils se trompaient sur le vrai caractère de cette femme autant que les partisans de Marie Stuart qui la jugeaient excessivement cruelle et vindicative.

Même des catholiques ardents ne calomniaient pas Elisabeth avant l'exécution de Marie Stuart. Osorius Portugallois essaya dans son ouvrage : « Remonstrance à Madame Elisabeth » (1), de faire de cette reine une convertie à sa propre foi. Il ne voulait pas croire qu'une femme dont il avait entendu louer « la bonté d'esprit (et) l'excellence des lettres et estudes » (2) pût sincèrement rester en dehors de la religion catholique. Il reportait le blâme de ses actions sur ses conseillers, en lui demandant de prendre d'autres ministres. Il soupçonnait la vérité lorsqu'il dit que le protestantisme était « la chose au monde ... la plus pernicieuse à l'auctorité des Roys » (3). Elisabeth établit l'anglicanisme parce que les doctrines de cette foi s'accordaient le plus avec la conception d'une monarchie autocratique si chère au cœur de la reine, les conditions de sa naissance l'expulsant de l'église romaine.

Tous les catholiques ne se montraient pas si admirateurs de la reine vierge, même avant la tragédie de 1587. Nicholas Sanders écrivit en latin une histoire du schisme anglais qui parut en France sous deux

(1) Portugallois Osorus : « Remonstrance a Madame Elisabeth Royne d'Angleterre, et d'Irlande : Touchant les affaires du monde, gouvernement politique des Royaumes, Republiques et Empires, et reestablishement de l'ancienne Catholique Religion, selon la doctrine des anciens Peres et Docteurs de l'Eglise Catholique », Paris, 1587, 8° pièce.

(2) *Ibid.*, p. 2-a.

(3) *Ibid.*, p. 21-a.

titres différents (1). Cet auteur accuse la reine de tout et justifie son parlement. Il ajoute que sa virginité « a perdu et ruiné » (2) son Etat. Il veut même qu'Elisabeth rétablisse Marie Stuart en Ecosse. Il ne voit pas qu'une des forces de l'Anglaise est précisément son refus de prendre un mari, et de se donner ainsi un maître, ce qui a causé les désastres du règne de sa sœur.

Dans son « Registre-Journal », l'Estoile décrit en détail la façon dont Paris reçut les nouvelles de l'exécution de Marie Stuart (3). Elle fut infiniment regrettée par les catholiques et spécialement par les ligueurs ; ces derniers criaient qu'elle était morte en martyre pour la foi et qu'Elisabeth l'avait fait tuer uniquement à cause de sa religion. « En laquelle opinion ils estoient dextrement et soigneusement entretenus par les prédicateurs qui la canonizaient tous les jours en leurs sermons » (4). La cour portait le deuil. Des « pasquils, placards, tombeaux et discours » circulaient partout (5). Un pamphlet intitulé : « De Jezabelis Angliæ parri-cidiis ad pios Mariæ Scoticæ reginæ » était affiché aux portes de Notre-Dame le jour des obsèques où une cérémonie fut célébrée à l'intention de la reine. On exposait dans les halles et sous les porches des églises le portrait hideux de la reine d'Angleterre que le peuple dans son émotion insultait. Henri III craignait que l'hôtel de

(1) « Les trois livres de Nicholas Sander, touchant l'origine et progrès du Schisme en Angleterre. Traduit en François, selon la copie latine de Rome, par J. T. A. C. » (s. l.), 1587, 8° ; « Traité touchant l'origine et le progrès du Schisme en Angleterre », Augsbourg.

(2) Sanders, *op. cit.*, éd. de J. T. A. C., livre III, p. 221-b.

(3) L'Estoile : « Registre-Journal de Henri III », p. 217-222.

(4) *Ibid.*, p. 218.

(5) *Ibid.*

l'ambassade ne fût attaqué (1). Cependant, Elisabeth possédait ses défenseurs, même à ce moment. Des gens bien ignorants de la constitution anglaise, disaient que la condamnation avait été exécutée sans le « sceu » de la reine d'Angleterre (2). Et il y avait un portrait où elle se trouvait peinte dans toute sa gloire avec cette inscription :

« C'est un miracle rare en l'Europe chrétienne
 « De voir Elisabeth la reine des Anglois,
 « Mais c'est bien plus de voir que sa grandeur maintienne
 « En la paix les petits, et les grands sous les lois. » (3).

Selon L'Estoile, le rapport officiel de la mort, envoyé à Henri III par son ambassadeur en Angleterre, Châteauneuf, « contenoit quasi autant de faussetés que de lignes » (4). Ce bulletin avait dû influencer beaucoup le public parisien, car L'Estoile ajoute que ce mémoire « courust fort à Paris et partout, y aiant de la presse à qui l'auroit, pour ce que chacun le tenoit pour véritable à cause du lieu d'où il sortoit ».

Parmi les pamphlets et discours, conservés à la Bibliothèque Nationale, qui doivent leur inspiration à cette mort, il existe trois exemplaires d'un simple récit de l'exécution où il n'est question, ni de vilipender la

(1) Capefigue J.-B.-H.-R. : « La Reine vierge Elisabeth », Paris, 1863, in-18, p. 134.

(2) Du Vair : « Œuvres », Paris, 1641, in-fol., p. 740-754. « Oraison funèbre de la Tres-Chrestien, Tres-Illustre, tres-constante, Marie Royne d'Escosse », p. 750. Cette opinion ne se trouve pas dans l'impression contenue dans Blackwood « Martyre de la Royne d'Escosse », Anvers, 1588, 8°, p. 515-554. On y trouve, p. 543 : « ceste Royne d'Angleterre, et ce barbare conseil ayant resolu de faire executer ce meurtre ».

(3) Capefigue : *op. cit.*, p. 133.

(4) « Registre-Journal de Henri III », p. 222.

reine d'Angleterre, ni de compatir avec la reine d'Ecosse (1), ce qui montre combien était vif le désir d'apprendre la vérité sur ce qui s'était passé à Fotheringhay.

L'Estoile introduisit dans son Journal, à propos de cet événement qui était devenu « le sujet de la plupart des discours des compagnies oiseuses » (2), l'extrait d'une lettre écrite à un de ses amis, dans laquelle « les langues sont aussi libres que les consciences » (3). Il l'entretient d'une discussion entre un Anglais et un Français sur la justice de l'exécution. Celui-ci l'appelle « fort barbare, estrange et indigne » ; celui-là, « plaine d'équité et de justice (4). Après avoir discuté le droit qu'un monarque possède d'en juger un autre, le Français dit qu'Elisabeth aurait mieux fait d'avoir laissé Marie Stuart mourir de faim. Cet acte aurait changé, comme répond l'Anglais, en vrai meurtre, une mort approuvée par la justice. La condamnation, signée par les pairs d'Angeterre, montra que la reine agissait par nécessité ; non par cruauté ou par jalousie. Seul, un procès officiel pouvait sauver la réputation d'Elisabteh. Comme le Français ne niait pas que Marie avait tramé contre la vie de sa cousine, je trouve que

(1) « Discours de l'exécution de mort, faicte par la royne d'Angleterre, sur la personne de Tres-haute et tres-illustre Princesse Madame Marie Stouard, royne d'Escosse. Faicte le dixhuictiesme jour de Février, 1587. Ensemble les derniers propos tenuz par ladicte dame », Paris, 1587, 8° pièce ; « Discours de la mort », etc. ; un exemple (s. l. n. d.), 8° pièce ; un autre exemple (s. l.), 1587, 8° pièce.

(2) « Registre-Journal de Henri III », p. 218.

(3) « Extrait d'une lettre contenant la dispute d'un François et d'un Anglois, sur la mort de la roine d'Escosse, escrite en ce temps, à Paris, à un mien ami de la ville de Basle », « Registre-Journal de Henri III », p. 218-222.

(4) *Ibid.*, p. 218.

le défenseur de l'Anglaise aurait dû être déclaré le vainqueur de ce débat. En vérité, ils le terminèrent sans rancune et sans décision.

La version française de l'Oraison funèbre faite par le Révérend père en Dieu, J. S., et approuvée par la sainte faculté de théologie de Paris, connut trois éditions (1). Elisabeth y est peinte avec tous les vices imaginables. « Il fault », dit l'auteur, « que j'accuse la perfidie de celle (la reine) d'Angleterre ... une royne de proscriptions et services, trop avide de cruauté ... la mort de tant de Catholiques ... ne luy est autre chose que triumphe » (2). Nous voyons ici la vraie conception catholique que l'on eut de la reine après qu'elle eût fait périr Marie Stuart. En outre, ce Révérend père demande qu'Elisabeth « ne vante point son infame celibat dont elle fait si grand compte » (3). La virginité d'une meurtrière était considérée avec scepticisme.

Guillaume du Vair, inspiré par la « harangue » que l'archevêque de Bourges avait prononcée à Notre-Dame en l'honneur de Marie, composa lui-même une oraison funèbre, écrit qui, comme nous l'avons vu, offensait Elisabeth, et qui fut omis lors d'une édition subséquente de ses œuvres (4). Il y en a trois impressions différentes à la Bibliothèque Nationale qui nous révèlent avec quel intérêt le « martyr » de la reine d'Ecosse était suivi en France (5). Du Vair, pourtant, malgré son admiration pour Marie Stuart, ne calomnie

(1) « Oraison funebre sur la Mort de tres-heureuse memoire, Marie Stuart, Royne d'Escosse, de son vivant fille, femme et mere de Roy » (s. l.), 1587, 8° pièce.

(2) *Ibid.*, p. 18-19.

(3) *Ibid.*, p. 17.

(4) Voir ante : p. 23-4.

(5) (S. l.), 1588, 8° pièce ; Paris, 1588, 8° pièce ; (s. d.) (s. l.), 8°.

pas sa rivale comme l'auteur de l'oraison écossaise l'avait fait. Il blâme les ministres anglais en disant que toutes leurs « remonstrances et prières avoient assez souvent esbranlé l'esprit de cette femme (Elisabeth) mais ... qu'elle (*sic*) honte et timidité qui est naturelle en ce sexe, avec les menaces des Princes estrangers, l'avoient tousjours retenuë... mais en fin ceste femme Angloise... se sachant d'avoir tous les jours les oreilles battuës des faulces peurs... se laissa aisément vaincre » (1). Etant donné la religion et les sympathies de l'auteur, cette explication me paraît juste et raisonnable.

Le gouvernement anglais, craignant toujours une invasion vengeresse de la part des pays catholiques, fit publier une « Apologïe ou defense de l'honorable sentence et tres-juste execution de defuncte Marie Stuard ». La traduction française (2) contient une épître « au lecteur françois vraiment François » qui loue les vertus d'Elisabeth, « divinément estable » (3) au gouvernement, et qui demande au Créateur de protéger et de rendre victorieuse cette « perle des Roynes » (4). Les placets des membres du parlement demandant à Elisabeth de consentir à l'exécution furent insérés dans cette brochure.

Ce pamphlet, aussi utile qu'il ait pu être politiquement, ne réussit dans le domaine de la littérature qu'à provoquer des écrits pour la défense de Marie Stuart, dans lesquels Elisabeth subit les pires calomnies. Adam Blackwood publia son « Martyre de la Roynie d'Es-

(1) Du Vair : « Oraison funèbre », éd. de 1641, p. 747.

(2) (S. 1.), 1588, 8°.

(3) *Ibid.*, A, II-III.

(4) *Ibid.*, p. 287.

cosse » (1) pour détromper les gens séduits par « l'Apologie ». Il y en eut quatre éditions en deux ans. L'auteur parle d'Elisabeth de la façon la plus avilissante. Il dit qu'elle était née d'un triple inceste (2), qu'elle s'était « prostituée indifféremment à tous ceux de la Cour qui en vouloient » (3), et qu'elle possédait tous les vices : « l'impiété, l'hérésie, la tyrannie, l'ambition, l'avarice, la perfidie, la cruauté, la paillardise, l'hypocrisie, l'ingratitude, l'ire, la vengeance, l'implacabilité, les ruses, l'astuce pour tromper » (4). Une belle liste, certes ! Ce livre de presque cinq cents pages contient, en plus, des vers latins de l'auteur, où il a loué la douceur et la sérénité de Marie Stuart, en continuant ses attaques contre le caractère de la « Jezabelis Angliæ », et plusieurs poèmes français que nous allons examiner plus loin. Une telle œuvre a dû effacer le peu d'admiration que « l'Apologie ou défense » avait suscitée en faveur d'Elisabeth.

Bourgoin, médecin de Marie Stuart, proposa, dans une brochure intitulée : « Mort de la Royne d'Escosse » (5), une croisade pour exterminer « ceste louve

(1) « Martyre de la Royne d'Escosse douairiere de France. Contenant le vray discours des trahisons à elle faictes à la suscitation d'Elizabet Angloise, par lequel les mensonges, calomnies et faulces accusations dressees contre ceste tres-vertueuse, tres-catholique et tres-illustre Princesse sont esclarcies et son innocence averee », Anvers, 1588, 8°.

(2) *Ibid.*, p. 2.

(3) *Ibid.*, p. 7-8.

(4) *Ibid.*, p. 439.

(5) « La mort de la Royne d'Escosse, Douairiere de France : où est contenu le vray Discours de la procedure des Angloys à l'Exécution d'icelle, la Constante et Royale resolution de Sa Majeste défunte : ses vertueux deportemens et derniers propos, ses Funérailles et enterrement d'ou on peut cognoistre la traistre cruauté de l'Heretique Angloys à l'encontre d'une Royne souveraine, Tres-Chrestienne et Catholique, Innocente », (s. l.), 1588, 12°.

d'Angleterre » (1). Cet auteur donne un récit de l'exécution, des funérailles et de l'enterrement. Il calomnie Elisabeth d'une manière révoltante. Elle y est ainsi présentée aux Français : « Bastarde, conçue en inceste, royne illegitime, et usurpatrice du royaume d'Angleterre, non contente d'avoir persecuté d'une infinité de tourmens, martyrisé et mis à mort cruellement tant de fidelles Chrestiens et Catholiques, si pareillement aussi elle ne mettoit la main sur les Princes estrangers... comme si elle eust désiré que son incestueuse génération fust accompagné, et d'une vie impudique et d'un comble de cruautez » (2). La réputation de la reine était peu enviable à ce moment. Pour un pamphlet qui la défendait, le public pouvait en lire dix qui l'insultaient grossièrement.

Une vie de Marie Stuart, écrite en latin, fut traduite en français en 1589, par un nommé Gabriel de Guttery, et dédiée à une dame d'honneur de Catherine de Médicis (3). L'auteur de l'original, Robert Turner, signa Obert Barnestapolijs. Ce récit constitue une preuve que la haine contre Elisabeth décroissait. Turner avoue, d'abord, que Marie Stuart ne devait monter sur le trône d'Angleterre qu'après la mort de sa cousine (4), et ensuite que l'exécution incomberait entièrement aux ministres anglais (5). Ils étaient arrivés à ébranler la bonté de leur reine en la persuadant par le moyen

(1) « La mort de la Royne d'Escosse » (*op. cit.* p. précéd. n.). p. 165.

(2) *Ibid.*, p. 1-2.

(3) « L'histoire et vie de Marie Stuart, royne d'Escosse, d'Oiriere de France, heritiere d'Angleterre et d'Ibernye, en laquelle elle est clairement justifiée de la mort du Prince d'Arlay son mary. Dediée à Madame de Villeroy, Dame d'honneur de la Royne, Mere du Roy », Paris, 1589, 12°.

(4) *Ibid.*, p. 8-10.

(5) *Ibid.*, p. 188-9.

« d'une peur et frayeur luy faisant entendre que ceste pauvre Princesse (Marie Stuart) avoit conspiré de la faire mourir » (1). Ainsi, Elisabeth cessait de recevoir l'épithète de « Jezabel angloise ». Désormais, la plupart des auteurs allaient l'honorer, même ceux qui essaient d'exciter les sympathies pour sa malheureuse victime.

*
* *

L'événement du règne d'Elisabeth qui rend le plus fier les patriotes anglais, ce qui jette sur leur histoire le plus de gloire, la défaite de l' « Invincible Armada », a donné lieu pourtant aux interprétations les plus différentes. Que fut le rôle joué par la reine pendant que son peuple attendait anxieusement la descente de la flotte tant redoutée ? Combien dût la victoire anglaise aux furies de la tempête qui détruisit tant de vaisseaux espagnols ? Quelle que soit la vraie réponse à ces questions, les faits restent les mêmes : la suprématie des mers devint, pour la première fois, la base de la diplomatie anglaise ; une position d'importance parmi les nations était assurée au royaume insulaire ; et la popularité d'Elisabeth atteignit de nouveaux sommets.

Les sympathies françaises étaient avec Philippe II, regardé alors comme le vengeur de Marie Stuart. Mais la France n'était point assez pacifiée pour qu'elle pût aider le Castillan à châtier celle qui avait offensé toute la catholicité. Plusieurs pamphlets nous apprennent avec quel intérêt la lutte navale fut suivie. La publication des « Regrets de la Royne d'Angleterre,

(1) « L'Histoire et la vie de Marie Stuart » : p. 188-9.

sur la deffaitte de son arme navalle » (1) rend grâce à Dieu d'une victoire accordée aux catholiques. L'auteur juge Elisabeth comme une femme barbare qui punissait chaque offense par la mort. Il pense que Drake n'osera plus rentrer en Angleterre, « craignant qu'elle (Elisabeth) ne luy face jouer un brave personnage sur le sanglant eschafaut, dont elle a acoustumé de fayer (*sic*) avec ceux qu'elle déteste, ou qui luy fait quelque mauvais tour » (2).

A propos d'un traité signé, l'année suivante, entre Elisabeth et Henri IV, un ligueur écrivit que l'Anglaise était une « cruelle huguenotte, et plus cruelle qu'aucune de qui on aye ouy parler, car elle persecute si severement et inpitoyablement les bons Catholiques, sans avoir esgard à la qualité, qui seroit chose pitoiable d'en parler » (3). Il continue à en parler, quand même, en nous faisant un tableau de la coutume sanguinaire qu'avait Elisabeth de torturer ses infortunées victimes.

Après la mort de Marie Stuart, les catholiques français devinrent moins magnanimes pour la reine hérétique qu'ils n'affectaient de l'être avant 1587. Louis d'Orléans parle de la cruauté d'Elisabeth dans son « Advertissement des Catholiques Anglois aux François Catholiques » (4). Cet auteur exhorte la France

(1) « Les regrets de la Royne d'Angleterre, sur la deffaitte de son armee navalle : par le Marquis de S. Croix Espagnol, à l'encontré de son grand corsaire Drac, Anglois aux Isles Orcades », Rouen, 1588, in-8°.

(2) *Ibid.*, p. 11.

(3) « Trahison découverte de Henry de Valois, sur la vendition de la ville de Bologne à Jezabel Royne d'Angleterre », Paris, 1589, 8° pièce, p. 10.

(4) Louis d'Orléans : « Advertissement, des Catholiques Anglois aux François Catholiques, du danger où ils sont de perdre leur religion et d'experimenter, comme en Angleterre, la cruauté des Ministres s'ils reçoivent à la Couronne un Roi qui soit Heretique », 1586, in-8.

à ne pas consentir à recevoir un roi protestant pour éviter une désolation semblable à celle de l'Angleterre. Dans un sonnet, dédié à la France, il proclame que :

« Le crime d'endurer Jesabel ta voisine

« Plonger (*sic*) au sang Chrestien, te destruit peu à peu. » (1)

Ce contempteur d'Elisabeth avoue, pourtant, qu'un monarque hérétique apporte à un pays « les cruantez des Ministres ». Les conseillers anglais méritaient le blâme pour les rigueurs exercées contre les catholiques, parce que la reine voulait toujours se montrer plus clémente qu'eux vis-à-vis des papistes et moins clémente vis-à-vis des Puritains.

Un autre catholique, André Philopatre, prêtre théologien de Rome, composa en latin une « Responce a l'injuste et sanguinaire edict d'Elisabeth... contre les Catholiques de son Royaume », où il blâme beaucoup les ministres anglais et leur reproche les souffrances que subissaient les gens à cause de leur religion. Il juge Elisabeth cruelle pourtant, plus cruelle même que les anciens persécuteurs de l'Eglise, tout en avouant que sa « misérable nécessité... d'espancher le sang de ses sujets » (2) devait être rejetée sur la responsabilité de son conseil.

Un autre son de cloche pouvait être entendu par les Français. Une traduction leur montra le danger auquel la reine s'exposait d'être assassinée par « ses Anglois rebelles » ou « ses tres puissants ennemis

(1) Louis d'Orléans : *op. cit.*, A. I.

(2) André Philopatre : « Responce a l'injuste et sanguinaire edict d'Elisabeth Royne d'Angleterre contre les Catholiques de son Royaume », Lyon, 1593, in-8, p. 77, (198).

estrangeurs » (1). Mais la France s'intéressait moins aux affaires du royaume voisin pendant les dernières années du siècle. Le gouvernement d'Elisabeth était plus occupé à s'opposer à la puissance grandissante des sectes ultra-protestantes qu'à persécuter les catholiques. Les nouvelles de l'exécution du comte d'Essex n'excitèrent guère l'indignation de la nation dont la littérature allait donner une place importante à ce malheureux seigneur. L'Estoile ne raconte qu'en peu de mots cette nouvelle tragédie. Dans la narration de quelques lignes, qu'il en fait, il parle un peu de l'opiniâtreté et fierté du Comte ; il ne dit rien des sentiments douloureux de la vieille reine (2).

Deux petites brochures qui narrent cet événement parurent quelques années après le décès d'Elisabeth. « L'Entreprise, jugement et mort du comte d'Essex, anglois » donne un simple récit de l'histoire. L'auteur ne croit point à la culpabilité du jeune seigneur qui « confiant en l'amitié que la Royne luy avait monstree, s'arreste en la ville, et pretend en apparence de mutiner le peuple » (3). Il avoue, pourtant, qu'Essex, trop orgueilleux, ne « se sous-mit jamais à la miséricorde » (4) de sa maîtresse. L'autre pamphlet : « L'Histoire de la vie et mort du Comte d'Essex », comprend mieux le sacrifice de la reine : pour elle « son Estat,

(1) « Discours veritable de diverses conspirations naguères descouvertes contre la propre vie de la très excellente majesté de la Roine par assassinemens autant barbares, comme la conservation a este miraculeuse de la main du Tout puissant, opposé aux desseings pernicious de ses Anglois rebelles, et aux violences de ses trespuissants ennemis estrangeurs », Londres, 1594, 4° pièce.

(2) L'Estoile : « Registre-Journal de Henri IV », p. 324-5.

(3) « Entreprise, jugement et mort du Comte d'Essex, anglois », Londres, 1606, 8° pièce, p. 4-b.

(4) *Ibid.*, p. 7-a.

(était) plus passionné à ses affections » (1) que la personne de son favori. L'auteur cite cette mort comme exemple remarquable d'une grande justice ; il croit qu'Elisabeth sera louée de s'être montrée « impitoyable en la persecution et punition des crimes d'Etat » (2) et de n'avoir jamais préféré ses affections personnelles au bien de son royaume. Il blâme Essex parce qu'il s'est laissé transporter par la grandeur de la gloire et il partage l'avis de la reine qui disait qu'elle « avait honoré (le Comte) plus qu'il ne lui avait rendu service » (3). Elisabeth ne subit pas, pour la condamnation d'Essex, les calomnies qu'elle avait encourues pour la mort de Marie Stuart.

Tel était le portrait qu'on faisait de la reine dans les pamphlets et les brochures de l'époque. Elle fut universellement louée jusqu'à l'exécution de sa cousine ; ses ministres furent blâmés pour toutes les rigueurs de son gouvernement ; personne ne se doutait qu'elle signerait l'arrêt de mort de la reine d'Ecosse. Après avoir été calomniée de la manière la plus avilissante, à la suite de la tragédie de Fotheringhay, Elisabeth devint, pour les ligueurs, la cause de tous leurs maux, et pour les Huguenots, le chef désintéressé de la Réforme. Mais au moment de sa mort, cette reine n'inspirait plus les écrits français : le dernier événement saillant de son long règne passa presque inaperçu.

(1) « Histoire de la vie et mort du Comte d'Essex avec un discours grave et eloquent de la Royne d'Angleterre au Duc de Biron sur ce subject », 1607, p. 5.

(2) *Ibid.*, p. 17.

(3) *Ibid.*, p. 21.

3. — Poésie.

Le nom d'Elisabeth apparut dans la poésie française alors qu'elle avait trois ans. Lancelot de Carles écrivit, en 1536, un poème sur la mort d'Anne de Boleyn, où il raconte l'éducation, le mariage et le supplice de son infortunée héroïne. Il narre la naissance de son illustre fille en quatre lignes :

« Car elle feist sans extresme douleur,
 « Ung bel enfant, de naïfve couleur,
 « Et de ses traitz bien ressemblant au pere,
 « Mieux pour certain qu'a la Royne sa mere » (1)

Cette allusion concernant la ressemblance entre Henri VIII et la fille d'Anne de Boleyn se retrouve dans presque toutes les pièces de théâtre où figure Elisabeth.

Elisabeth paraît aux poètes protestants dans tout l'éclat de sa beauté, de son érudition, et de sa force. Comme Spenser la loue dans sa « Faërie Queene », Grévin, d'Aubigné, et du Bartas la prônent dans leurs ouvrages. Jacques Grévin, afin d'échapper à la persécution en France se réfugia en 1567, en Angleterre, où il composa son « Chant du cigne » pour remercier Elisabeth de la façon dont elle l'avait accueilli (2). Il lui dit qu'il a trouvé un lieu sûr en Angleterre, grâce à

« ... la grande clarté et sainte et bien aymee
 « Qui compaignie le cours de vostre renommee » (3)

(1) Cité dans Ascoli : *op. cit.*, p. 231-273, l. 169-172.

(2) Ascoli : *op. cit.*, p. 113-7.

(3) Pinvert (Lucien) « Jacques Grévin : étude biographique et littéraire », Paris, 1898, in-8, p. 351-7, l. 21-22.

Il loue la puissance guerrière des ancêtres de la reine, lui déclare :

« ... Vostre louange est nee
« Des premieres vertus dont vous estes ornee », (1)

bien que le monde l'admire, soit à cause de son père, soit à cause de son royaume. Le poète continue, chantant les mérites d'Elisabeth, ses lois bénignes, sa connaissance de :

« ...nostre langue françoise,
« L'espagnolle, et thustonne, et latine, et gregeoise », (2)

et sa gloire, qui avait attiré l'auteur « ainsi qu'un phare ægyptien » (3) vers sa belle cité de Londres. L'exilé allait mourir loin de son pays, mais il avait résolu de chanter la grandeur d'Elisabeth avant d'expirer et d'

« ... annoncer au peuple et aux hommes sçavans
« Qui vivent aujourd'huy et seront survivans,
« Bref pour escrire au doz de vostre renommée :
« LA ROYNE ELISABET, PRINCESSE BIEN' AYMEE. » (4)

Ces louanges, qui ressemblent au fond à celles des ambassadeurs français, furent répétées dans deux sonnets écrits eux aussi pendant le séjour du poète en Angleterre (5), dans lesquels il souhaite avoir :

« ... ceste faveur de vous faire un present
« Du portrait immortel de vostre renomée » (6)

(1) Pinvert : *op. cit.*, l. 113-4.

(2) *Ibid.*, l. 169-170.

(3) *Ibid.*, l. 212.

(4) *Ibid.*, l. 235-8.

(5) « Sonnets d'Angleterre et de Flandre », éd. par Léon Dorez, Paris, 1898, in-8, p. 8.

(6) *Ibid.*, sonnet IX, l. 13-14.

et s'extasie de voir d'Elisabeth :

« La vertu precieuse et la chaste Beauté. » (1)

En 1568, Grévin offrit son « Traité des Venins » à sa protectrice, en célébrant « la naturelle bienveillance qu'elle porte aux Lettres et aux hommes qui en font profession » (2). Les poètes protestants suivaient les pamphlétaires huguenots en prêtant à Elisabeth toutes les grâces d'une grande princesse de la Renaissance, patronne des arts.

En 1565, Elisabeth reçut les louanges d'un poète, peut-être le plus grand de son temps en France, qui servit Marie Stuart aussi bien que sa cousine : Pierre de Ronsard (3). Sainte-Beuve nous raconte qu'Elisabeth lui avait envoyé un diamant de grand prix (4). L'Ecosaise lui avait fait présent d'un buffet de vaisselle d'argent, qui portait cette inscription : « A Ronsard, l'Apolon de la source des Muses » (5). Le poète écrivit plusieurs fois sur les deux reines ; il est le seul Français qui ait chanté les louanges du comte de Leicester.

Parmi les « Elégies, mascarades, et bergeries », (1565) dédiées à « sa Majesté la Royne d'Angleterre », il y a trois pièces écrites en sa faveur : deux élégies qui la prônent et un discours qui met en lumière ses vertus si extraordinaires. Par la première de ces poé-

(1) « Sonnets d'Angleterre et de Flandre » : sonnet XV, l. 1.

(2) Pinvert : *op. cit.*, p. 63-4.

(3) Pour les vers de Ronsard qui traitent d'Elisabeth, voir Ascoli : *op. cit.*, p. 107-113.

(4) Sainte-Beuve : « Tableau de la Poésie Française au seizième siècle », Paris, 1841, in-18, p. 65.

(5) Ronsard : « Œuvres choisies », éd. par Sainte-Beuve, Paris, 1879, in-8, p. 325.

sies (1), l'auteur courait tous les risques d'enflammer le courroux de l'Anglaise en lui disant, après l'avoir assurée qu'il ne souhaitait :

« ... en ce monde choisir

« Plus grand honneur que vous donner plaisir » (2)

qu'il voudrait envoyer ces mêmes vers à Marie Stuart. Elisabeth n'était pas femme à partager de bonne grâce de telles louanges avec sa belle rivale. Mais elle a peut-être pu se contenter de l'espoir de l'auteur, que son livre passerait la mer

« Pour remarquer ainsi qu'en un tableau

« Ce que Nature et les Cieux ont de beau. » (3)

Si ce premier essai pour plaire à Elisabeth nous semble fort hasardeux, le second possède tout pour flatter la grande reine. Car une autre élégie, composée en l'honneur de « Dudlé » (4), vante l'habileté du grand favori d'Elisabeth à la guerre, à la chasse, à la danse, à l'encouragement des arts et au conseil. Bref, nul mieux que Leicester ne fait honneur à la « mignonne Angleterre » (5), et n'illustre la grandeur d'Elisabeth.

Le « Discours à Elisabeth » (6) est l'œuvre de Ronsard où les louanges de la reine sont les plus exaltées. Un Français, revenant d'un voyage aux îles britanniques, avait étonné le poète par ses descriptions de la beauté, de l'intelligence et des vêtements de la souve-

(1) Ronsard : « Œuvres », Paris, 1923, in-8, tome V ; élégie XXXI, p. 175-180.

(2) *Ibid.*, p. 175, l. 19-20.

(3) *Ibid.*, l. 3-4.

(4) *Ibid.*, élégie XVII, p. 100-107.

(5) *Ibid.*, p. 103, l. 24.

(6) *Ibid.*, p. 66-80.

raine. Selon le rapport de ce voyageur enthousiaste, Ronsard peut déclarer à Elisabeth : Vous

« ... portez au front
 « Cent majestez royales, qui vous font
 « Presque adorer, et que vous portez ensemble
 « Une douceur ... (1)

Le résumé de ce portrait est ainsi tracé par le poète :

« (je) ne sçaurois comprendre en ma cervelle
 « Qu'on puisse voir une Royne si belle. » (2)

L'auteur nous raconte comment Neptune a donné l'Angleterre à Protée. Celui-ci, s'adressant à son île, évoque sa grandeur future et les faveurs qu'elle recevra de tous les Dieux, Bacchus excepté. Il supplie le pays de n'essayer jamais de s'attacher à la France et il prophétise :

« Tu ne sera, Isle bien-accomplie,
 « Claire d'honneur et de vertu remplie,
 « Sinon au jour qu'une Royne naistra
 « Qui comme un Astre ici apparostro :
 « Elle aura nom Elizabet, si belle
 « Qu'autre beauté ne sera rien pres d'elle. » (3)

En somme, ce livre aurait dû plaire beaucoup à Elisabeth, malgré les insinuations qui lui révélaient l'existence d'une rivale au moins aussi belle qu'elle-même, et qu'elle nuirait à sa réputation en poursuivant une politique hostile à la France.

Pourtant, l'emprisonnement prolongé de la belle Ecossaise commençait à porter ombrage au poète. Dans

(1) Ronsard : *Œuvres*, Paris 1923, p. 68, l. 18-20.

(2) *Ibid.*, p. 69, l. 24-5.

(3) *Ibid.*, p. 78, l. 9-14.

un livre de « Poèmes » de 1583, dédié à Marie Stuart, Ronsard place un sonnet où, parlant de la beauté de son héroïne, il fait à ses compatriotes le reproche de n'avoir rien tenté pour la délivrer, et adjure Elisabeth :

« Royne, qui enfermez une royne si rare,
« Adoucissez vostre ire et changez de conseil. » (1)

Comme tant d'autres avant 1587, Ronsard aussi blâmait les ministres anglais de la captivité de la reine d'Ecosse. Peut-être aurait-il attaqué Elisabeth avec autant de venin que ses contemporains, s'il avait survécu à l'exécution. En tout cas, ses vers exquis restent parmi les plus belles louanges françaises d'Elisabeth Tudor.

Toutes les œuvres qui chantaient les louanges de la grande reine ne connaissaient point le même succès. Mme Duplessis-Mornay raconte que quelque soixante vers d'un poème de son mari, écrit en l'honneur d'Elisabeth, furent « déchirés en pieces et cachés en divers endroitz » (2), tant il était dangereux à cette époque (1572) de se laisser trop porter à la louange de cette « claire perle du Nord » (3). Il paraît qu'Elisabeth avait donné à Duplessis-Mornay des témoignages de sa haute estime à l'occasion du massacre de la Saint-Barthélemy (4).

Agrippa d'Aubigné avait écrit « Les Tragiques »,

(1) Ronsard : éd. de Sainte-Beuve, p. 326.

(2) Mme Duplessis-Mornay : « Mémoires sur la vie de son mari », Paris, 1824, in-8, p. 36-7.

(3) Du Bartas : « Œuvres poétiques », Lyon, 1606, in-16, p. 160-a, l. 5.

(4) Mme Duplessis-Mornay : *op. cit.*, p. 72.

avant 1580 (1). Dans le livre de la Chambre dorée, où il parle des institutions judiciaires en France, source de toute corruption et cause de chaque misère, il admire le libre royaume d'Elisabeth qui est heureux et digne d'envie. Il classe cette princesse parmi ceux qui recevront la faveur de Dieu et s'enthousiasme de sa faculté de pouvoir :

« ... répondre aux harangues

« De tous ambassadeurs, mesmes en leurs propres
[langues », (2)

de s'être fait aimer par son peuple, et de sa « vertu virginale » (3). Il se rend compte, en plus, d'une des vraies grandeurs d'Elisabeth :

« Tes triomphantes nefs vont te faire nommer,

« En tournoiant le tout, grand royne de la mer. » (4)

Du Bartas, le troisième des poètes protestants, chante les louanges de la reine anglaise dans « Babilone », dans la seconde partie de la Seconde semaine, écrite en 1584. Comme Grévin, cet auteur voit en Elisabeth une protectrice des lettres, car il l'implore de continuer à « cherir les Muses et les Arts » (5). Lui, aussi, s'étonne de sa facilité à :

« ... haranguer en Latin,

« Grec, François, Espagnol, Tudesque et Florentin. » (6)

Il loue, comme les autres, sa sagesse et sa beauté, en terminant brusquement. Pour ne pas offenser la reine

(1) D'Aubigné : « Les Tragiques », éd. par Charles Read, Paris, 1872, in-8, p. XII. « D'Aubigné avait son poème depuis trente-six ans et plus sur le métier... lorsqu'il se décida, en 1616, à le publier ».

(2) *Ibid.*, p. 155, l. 7-8.

(3) *Ibid.*, l. 18.

(4) *Ibid.*, l. 29-30.

(5) Du Bartas : *op. cit.*, p. 160-a, l. 6.

(6) *Ibid.*, l. 1-2.

ombrageuse, qui verrait peut-être son poème « tomber fortunez, entre ses blanches mains » (1), il eut la malignité de s'excuser de sa conclusion si abrupte en protestant qu'

« ... il faut, pour te louer, avoir ton éloquence. » (2)

Dans une édition des œuvres de ce poète (1608), l'éditeur, Simon Goulart, commentant cette description d'Elisabeth, observe qu'elle a possédé toutes les langues mentionnées, qu'elle est reconnue aujourd'hui « par une singulière faveur de Dieu... pour la perle du Septentrion », et que sa politique, mémorable « en toutes sortes », mérite une histoire complète que la postérité révèrera (3).

Les poètes catholiques ignoraient la reine jusqu'à l'exécution de Marie Stuart. Cette mort inspira des sonnets et des odes aussi injurieux que les attaques de Blackwood et de Bourgoin. L'édition du « Martyre de la Royne d'Escoce » (Edimbourg, 1588) contient, parmi les poèmes français, un sonnet sur les « vertus » de la « Jesabel Angloise » où l'auteur parle de la cruauté, de la tyrannie et de l'incontinence d'Elisabeth ; une ode adressée aux Anglais affligés pour la religion catholique où la consolation suivante leur est donnée :

« L'aspic le plus malin ne mord incessamment,
« Et ne dure tousjours d'une louve la rage » ; (4)

une comparaison entre Londres et Rome où, en l'une, on admire une louve morte, tandis qu'en l'autre on

(1) Du Bartas : *op. cit.*, I. 9.

(2) *Ibid.*, I. 12.

(3) Du Bartas : « Œuvres », éd. par Simon Goulart, Rouen, 1608, in-12, p. 497.

(4) Imprimé dans Ascoli : *op. cit.*, p. 307, I. 7-8.

adore une louve vivante ; une épitaphe de Marie où l'acte d'Elisabeth montre son impossibilité de souffrir « le chef d'une Royne si belle » (1) ; un sonnet où la France encourt le blâme d'avoir permis, par ses luttes civiles, l'horrible cruauté des « femelles hardies » (2) ; une autre ode sur la mort de l'Ecossaise où la France est accusée encore d'être « déprisée » (3) par une femme ; et, finalement, une troisième ode où Elisabeth est peinte comme une « putain » dont

« ... le sang noir jallissant
« Luy souille le sein palissant. » (4)

L'édition anversoise de ce même livre ajoute une paraphrase du poème latin sur le parricide commis par Elisabeth (5), qui contient des mensonges tels que le suivant :

« Elle (Elisabeth) fait estrangler un homme injustement
« Aux fenestres du lieu où dormoit son hostesse,.. » (6)

D'autres vers attaquent « l'impure Chienne », la « furie inexorable », le « monstre audacieux qui enordist la terre et infecte les Cieux », la « louve de Babel », la « Rousse et Carnaciere louve » (7). C'est ainsi que les poètes d'alors chantaient les attraits de la reine vierge.

(1) Imprimé dans Ascoli : *op. cit.*, p. 279, l. 20.

(2) *Ibid.*, p. 296, l. 11.

(3) *Ibid.*, p. 311, l. 120.

(4) *Ibid.*, p. 315, l. 133-4.

(5) *Ibid.*, p. 280-91.

(6) *Ibid.*, l. 321, ~23.

(7) « Stances sur le mesme parricide commis par Jesabel l'Angloise », p. 291-4 ; « Vers funebres sur la mort de la royne d'Escosse », p. 294-6 ; Exhortation au peuple de France sur le trepas de la Royne d'Escosse », p. 297-304 ; « Les dernieres parolles de la royne d'Escosse », p. 316-26 ; « Sur le tombeau de Marie Stuart », p. 305-7 ; et plusieurs sonnets.

Le British Museum possède un pamphlet : « Maria Stuartartæ Scotorum Reginæ Parentatio », de 1587, qui consiste encore en vers latins et français inspirés par cette exécution (1). Elisabeth est toujours présentée comme excessivement cruelle et palouse. Elle reçoit les mêmes épithètes : « Jesabel », « bastarde », « chef prodigieux d'une eglise infidele ». Le dernier poème, un quatrain, dénonce avec netteté les sentiments de l'auteur ou les auteurs :

« Anglois vous dites qu'entre vous
 « Un seul Loup vivant on ne trouve
 « Non, mais vous avez une louve
 « Pire qu'un million de Loups. » (2)

Le Cardinal du Perron écrivit un poème « Sur la mort de Marie Stuart, vefve en premieres Nopces de François II du nom, Roy de France » (3), où Elisabeth une fois de plus est calomniée de la manière la plus dégradante. L'auteur demande à François de jeter les yeux sur les maux de la France et de tracer sur le tombeau de l'Ecossaise l'épitaphe suivante :

« L'Impie Elizabeth, furie inexorable,
 « Consacre aux ans futurs ce sanglant monument :
 « Et du chef d'une Royne occise innocemment,
 « Dresse à sa cruauté ce trophée execrable. » (4)

Nous avons vu que parmi les pamphlétaires, il y en

(1) Ce livre contient, parmi les vers français : « Sur le tombeau de Marie Stuart », « Epitaphe de la Royne d'Escosse » et « A la Royne d'Angleterre sur le Parricide par elle commis ».

(2) Ce quatrain se trouve aussi dans l'édition anversoise de Blackwood, p. 654.

(3) Cardinal du Perron : « Les diverses Œuvres », Paris, 1622, in-fol., Recueil des Poésies, p. 117-8.

(4) *Ibid.*, p. 118, l. 35-8.

avait plusieurs qui, détestant la politique du gouvernement anglais, n'en blâmaient point la reine. Un poème de sa plume fut inséré dans la traduction de « Leicester's Commonwealth » où Elisabeth, « Princesse en grandeur les autres surpassante », est priée de se débarrasser de Leicester, « ce gros Ours », la cause de tous ses malheurs (1).

Nous allons nous tourner maintenant vers la première pièce de théâtre où figure la grande reine, une tragédie de Montchrestien intitulée : « L'Ecossaïse, ou le Désastre », pour trouver une autre opinion contemporaine fournie par la littérature française. Cette pièce est la première d'un groupe qui s'occupe de cette lutte entre les deux reines.

*
* *

Montchrestien publia, de son vivant, deux éditions de cette tragédie : une parut à Rouen, en 1601, dans son premier recueil ; l'autre, différente et presque entièrement refaite, dans un second recueil, de 1604. Il y eut deux textes peu après : un en 1606, reproduction incorrecte de celui de 1604 ; l'autre, en 1627, qui ressemble à celui de 1601 (2). L'édition de 1604, étant la dernière qu'ait corrigé l'auteur, doit être alors admise comme la légitime, et c'est celle-là que nous allons étudier. On ne sait exactement où et quand cette pièce fut jouée : Faguet pense, d'après le journal du Théâtre Français,

(1) « A la Royne d'Angleterre », imprimé dans la préface du « Discours de la Vie Abominable de Lecestre Machiaveliste », (s. l.), 1585, 8°.

(2) Michaut G. : « Antoine de Montchrestien : l'Ecossaïse », Paris, 1905, in-16 ; Avertissement, II.

qu'elle fut donnée, en 1600, à l'Hôtel de Bourgogne (1) ; Lanson écrit qu'elle fut représentée à Orléans, en 1603, par des comédiens (2).

La construction de cette tragédie est extrêmement simple, peu adaptée pour la scène. La reine d'Angleterre et son Conseiller discutent, au premier acte, du sort de Marie Stuart ; au second, la même discussion est continuée entre la reine et un chœur des Etats. Les deux actes suivants nous révèlent l'annonce à la reine d'Ecosse par d'Avison (*sic*) de sa condamnation et les adieux de cette dame à ses demoiselles. Au dernier acte, le maître d'hôtel d'Elisabeth dit qu'il aurait honte de continuer à servir cette reine et un messenger raconte l'histoire de l'exécution. La pièce est composée, soit de longues tirades où les personnages analysent leurs sentiments, soit de dialogues entre deux individus qui jonglent avec leurs idées. La tragédie ressemble plus à une élégie qu'à un drame convenant à la scène.

Elisabeth est peinte comme une femme généreuse qui consentit, pourtant, à commettre un crime, craignant autrement de manquer à son devoir vis-à-vis de son Etat et de hasarder sa propre vie. La reine devient presque pathétique et digne de nos sympathies au moment qu'elle se lamente :

« Au moins l'on connoistra que j'ay l'ame si bonne
« Que je veux tout sauver et ne perdre personne. » (3)

(1) Faguet E. : « La tragédie française au seizième siècle », Paris, 1883, in-8, p. 340-*n*.

(2) Lanson G. : « Esquisse d'une histoire de la tragédie française », Paris, 1920, in-8, p. 24.

(3) Ed. de Michaut, I, 1. 233-4.

Nous voyons très bien son véritable idéal quand elle se décrit au cœur des Etats :

« Moy qui voudrois me perdre afin de vous sauver, » (1)
et son vrai caractère quand elle crie qu'

« Il faut bien empêcher que mon bruit renommé
« Soit d'acte si barbare à jamais diffamé. » (2)

L'auteur exagère les grâces et les douceurs de Marie Stuart pour apitoyer le public, mais il se garde de rendre son Elisabeth semblable à celle qui avait été fabriquée immédiatement après l'exécution par les pamphlétaires et poètes catholiques. Cette pièce, écrite peu d'années après la mort de l'Ecossaise, me semble fort juste en sa présentation de la femme qui l'avait envoyée à l'échafaut. Elisabeth ne paraît ni cruelle, ni jalouse, mais clémente et bonne, acquiesçant à une mort plutôt que d'attenter à la liberté de son peuple, acquiesçant seulement après avoir essayé tous les autres moyens de se tirer d'affaire.

Elisabeth, sans y avoir un rôle, fut mentionnée dans deux autres pièces. Pierre Matthieu, avocat à Lyon, écrivit une tragédie : « La Guisiade », pour représenter, « au vray, et sans passion » (3), le massacre du duc de Guise. L'auteur considère Elisabeth comme le vrai chef des Réformés et juge que tous ceux qui en avaient reçu des faveurs ne pouvaient plus rester de

(1) Lanson : *Op. cit.*, II, I, 339.

(2) *Ibid.*, II, I, 515-6.

(3) Matthieu (Pierre) « Troisième édition de la Guisiade, tragédie nouvelle. En laquelle au vray, et sans passion, est représenté le massacre du Duc de Guise. Revûë, augmentée, et dédiée Au très-Catholique et très-généreux Prince, Charles de Lorraine, Protecteur et Lieutenant Général de la Couronne, pour le Roy Très-Chrestien Charles X, par la grace de Dieu Roy de France », Lyon, 1589, in-8.

bons catholiques. Catherine de Médicis, voulant accuser son fils (Henri III) d'un manque de fidélité à sa foi, lui dit, parlant de ses rapports avec l'Angleterre :

« Si vous aviez à Dieu l'ame pure et entière...

« Vous ne caresseriez sa Roine comme seur. » (1)

Un Français, établi en Hollande, prédicateur au régiment de Châtillon, R.-J. Nerée, composa une pièce : « Le triomphe de la Ligue », où les personnages parlent souvent de la grande reine. Ils admirent en elle :

« Une Minerve seconde

« Qui malgré l'effort ligueur

« Va troublant la terre et l'onde. » (2)

Ils se réjouissent de ce qu'elle ait eu le courage de condamner Marie Stuart qui avait tramé contre son gouvernement et de ce que le « gros amas guerrier » (3) de Philippe II soit tombé en son pouvoir. Elle est décrite avec toutes les gloires que lui prêtent ses admirateurs protestants.

Ainsi, nous avons vu que, pendant la plus grande partie de sa vie, Elisabeth dirigea contre son gré un parti religieux. Elle était adorée par les protestants, détestée par les catholiques. Seuls, les grands littérateurs, tels que Ronsard et Brantôme, oubliaient la qualité de sa foi, pour louer ses vraies grandeurs. Pourtant, les haines sectaires ne survécurent pas longtemps au xvi^e siècle ; la reine anglaise perdit pour les Français son titre de chef des protestants pour devenir

(1) Matthieu (Pierre) : *op. cit.*, II, 1, p. 35.

(2) Nerée R.-J. : « Le triomphe de la ligue », Leyde, 1607, in-8, III, 2, p. 61.

(3) *Ibid.*, V, 1, p. 103.

simplement un personnage fictif, combattant, soit Marie Stuart, soit le comte d'Essex. Nous allons suivre cette figure, désormais vague, sur la scène et dans les romans ; nous allons étudier cette ombre, si nette, qui se dessine sur les pages des auteurs de son temps et qui, au cours des époques successives s'estompe peu à peu pour se métamorphoser enfin en une marionnette stéréotypée se débattant perpétuellement entre le devoir et le désir. Tirons le rideau pour mieux éclairer ce théâtre où les poupées de Thomas Corneille, de Frédéric von Schiller, de Walter Scott, de Victor Hugo, et de tant d'autres encore, jouent, chacune d'une manière différente, la tragédie extraite d'une vie qui, en elle-même, contenait un drame beaucoup plus passionnant que tous ces faibles essais, pour la plupart mal réussis, qui tendent à transformer en une héroïne de convention un des personnages de l'histoire qui a excité le plus d'intérêt et de passion.

Mais considérons les œuvres objectives qui traitent de la vie et du caractère d'Elisabeth pour voir comment les Français ont jugé une politique si insulaire. Pendant tout le xvii^e siècle, la reine aurait dû être détestée par les auteurs d'Outre-Manche. En raison du mariage de Charles I^{er} avec une des filles de Henri IV, de l'alliance de Charles II avec Louis XIV, et de la protection que ce dernier accordait à Jacques II, les Stuart y connurent encore une sympathie semblable à celle qui avait été témoignée à Marie Stuart. Après la courte paix au temps de Walpole et du Cardinal de Fleury, au moment où Voltaire commençait à répandre une conception plus juste de l'histoire d'Angleterre parmi ses compatriotes, les luttes continuelles des deux pays, sur mer, aux colonies et aux Pays-Bas, empê-

chaient les deux peuples de s'entendre. Sauf durant les jours de la lutte en Crimée, l'animadversion contre l'Angleterre allait durer en France jusqu'à la veille de la Grande Guerre.

Malgré cela, les auteurs d'ouvrages documentaires ont jugé la reine vierge sans paraître beaucoup influencés par les événements politiques, tandis que les écrits des auteurs de fictions ont reflété les idées hostiles des Français à l'égard de leurs voisins insulaires.

III

DIX-SEPTIEME SIECLE

1. — 1603-1660.

Pendant tout le xvii^e siècle, Elisabeth occupe, non pas seulement une place importante, mais une place d'honneur dans la littérature française. Nous verrons combien sa lutte avec Marie Stuart et son amour pour le comte d'Essex intéressaient les dramaturges et les romanciers de cette époque. L'intérêt attaché à son nom était tel qu'un auteur reçut commande de son imprimeur pour composer un roman sur la vie amoureuse de la reine. Durant la seconde moitié du siècle, l'alliance de Louis XIV avec Charles II, suivie par l'exil de Jacques II à Saint-Germain, et l'opposition des deux rois contre Guillaume d'Orange, excitèrent l'enthousiasme des Français sur tout ce qui se rapportait à l'Angleterre. Les historiens et les auteurs de fictions traitant de la reine vierge se multiplièrent pendant cette période. Mais même avant cela, les Français manifestaient leur curiosité pour tout ce qui concernait sa vie.

P. de Bellegent traduisit, en 1624, les « Annales des choses qui se sont passées en Angleterre et en Irlande

sous le règne d'Elisabeth », de Camden (1) ; trois ans plus tard, il offrit au public l' « Histoire d'Elisabeth » du même auteur (2). Or ce Camden avait été l'historiographe spécial de la reine ; ses livres furent longtemps considérés comme sources authentiques pour l'histoire des événements de son règne. Une autre conséquence de cette curiosité nous est révélée par la publication de l' « Histoire generale d'Angleterre », parue en 1614, d'un Tourangeau, André Duchesne. Au commencement du chapitre sur Elisabeth, cet auteur constate que les Anglais ont peu écrit sur son règne et que la plupart des histoires et des mémoires qu'il lui avait fallu recueillir venaient des étrangers et principalement des Français (3).

Duchesne révèle sa qualité de catholique par sa seule critique défavorable sur cette princesse, qui est motivée par le « changement estrange qu'elle fist en la Religion » (4). Mais il ne se révèle point sympathique pour la Reine d'Ecosse. Il pense même que sa cousine aurait mieux fait de l'avoir empoisonné secrètement ou de l'avoir laissé mourir de faim (5). Il condamne Essex « que l'ambition portoit au-dessus de sa condition, et

(1) Camden (Guillaume) : « Annales des choses qui se sont passées en Angleterre et en Irlande sous le règne d'Elisabeth : jusque à l'an de salut 1589, traduites en langue françoise par P. de Bellegent », Lyon, 1624, 4°.

(2) Camden (Guillaume) : « Histoire d'Elisabeth, royne d'Angleterre, contenant ce qui s'est passé de plus mémorable ès royaume d'Angleterre, Ecosse et Irlande depuis le commencement de son règne, qui fut l'an 1558, jusqu'à sa mort en l'année 1603. Traduit par Paul de Bellegent », Paris, 1627, 4°.

(3) Duchesne (André) : « Histoire generale d'Angleterre, d'Ecosse, et d'Irlande, contenant les choses memorables et remarquables avenues aux Isles et Royaumes de la grande Bretagne, d'Irlande, de Man et d'autres adjacentes », Paris, 1614, in-fol., p. 1374.

(4) *Ibid.*, p. 1429.

(5) *Ibid.*, p. 1401.

lequel eust peu causer de grandes ruines » (1). Il attribue les secours prêtés par Elisabeth aux Hollandais à sa « charité vers les affligés » (2). Il explique ses luttes perpétuelles contre Philippe II par son désir de dompter ce tyran des petites nations (3). Il loue ses efforts pour équiper une marine (4) ; il prône les grandes connaissances de cette femme « qui parloit elegerement diverses langues, et qui estoit sçavante és Mathematiques, en la Cosmographie, aux Politiques, et en l'Histoire, autant que fut jamais aucune autre de son sexe et de sa qualité » (5). Ces opinions d'un historien catholique, fort flatteuses pour la reine, ressemblent à celles des auteurs protestants qui veulent faire d'elle un monarque désintéressé, qui ignorent qu'elle était matérialiste et égoïste comme tous les Tudor, et que c'était ce matérialisme et cet égoïsme qui rendaient possible sa réussite.

Un autre résumé du règne de cette princesse parut en 1634 dans le *Mercuré français* (6). L'auteur explique avec plus de logique les raisons de la guerre contre les Espagnols. Il en donne trois motifs : l'affaiblissement de la puissance coloniale de Philippe II ; l'enrichissement de l'Angleterre par des déprédations ; la conservation de ce royaume par une lutte maritime. Mais cet auteur se trompe sur la politique religieuse d'Elisabeth « qui a esgalé par son prudent gouvernement les plus grands Roys de la Chrestienté » (7), autant que

(1) Duchesne (André) : *op. cit.*, p. 1426-7.

(2) *Ibid.*, p. 1380.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 1407.

(5) *Ibid.*, p. 1429.

(6) Le *Mercuré Français* : « Histoire de nostre temps », vol. XX. Paris, 1634, in-8, p. 65-7.

(7) *Ibid.*, p. 65.

Duchesne s'est trompé sur sa politique belliqueuse. Il constate qu'elle n'a pas cessé de réaliser partout l'avancement du protestantisme avec le même zèle que Philippe a employé pour augmenter la puissance du catholicisme. Elisabeth était évidemment plus admirée à cette époque qu'elle n'était comprise.

Une nouvelle indication de l'ignorance surprenante qui masquait pour les Français la véritable politique d'Elisabeth se révéla par l'inclusion dans les *Mémoires de Madame de Motteville* (1644), de l'« Abrégé des révolutions d'Angleterre », racontée par Henriette-Marie de France, fille de Henri IV et femme de Charles I^{er}. L'auteur écrit que l'Anglaise a fait rapprocher sa religion de celle de l'Ecosse, « qui est environ comme celle de nos huguenots de France, qu'ils (les Anglais) appellent puritains » (1). Or une chose que la reine vierge détestait avant tout était le puritanisme. Pour assurer la paix de l'Etat, elle a essayé de faire de la religion nationale une foi assez large pour n'offenser ni les papistes, ni les calvinistes. Mais l'anglicanisme, établi par elle, ressemble bien plus à l'église de Rome qu'aux kirks de l'Ecosse. Cet écrivain, pourtant, ne blâme point la reine pour les changements apportés à la religion. Elle en laisse la responsabilité aux conseillers et aux ministres « qui étoient demeurés affectionnés au libertinage et à la fausse doctrine » (2).

A cette époque, les auteurs de fictions ne se révèlent pas toujours aussi aimables pour la grande reine. Elle leur apparut comme un bourreau cruel plutôt que

(1) Mme de Motteville : « Mémoires », Paris, 1838, in-4, p. 73. (Ed. Michaut et Poujoulat).

(2) *Ibid.*

comme une grande souveraine désintéressée. Tandis que les historiens se rendaient compte qu'elle avait été un monarque puissant, les poètes ne voyaient en elle que la persécutrice de la belle et romantique reine d'Ecosse.

*
* *

« Marie Stuard reine d'Ecosse », le coup d'essai d'un obscur auteur, nommé Regnault, fut le premier drame, après celui de Montchrestien, qui expose la lutte entre les deux reines. Cette pièce fut représentée en 1639, mais avec peu de succès (1). Elle fut adaptée plus tard pour être jouée, en vers latins et français, au collège d'Harcourt (2). Un compte rendu de cette version est conservé à la Bibliothèque Nationale (3). Depuis ce jour-là, cette tragédie a complètement disparu du théâtre ; elle ne contient rien pour mériter d'échapper à cet oubli.

L'intrigue tourne autour d'une banale rivalité d'amour. Le duc de Norfolk, qu'Elisabeth veut faire roi, est fiancé secrètement avec Marie Stuart. Le frère naturel de l'Ecossoise, Murray, et un seigneur anglais, le comte de Kent, voulant que cette dame meure, écrivent de fausses lettres qu'ils montrent à Elisabeth, en accusant sa cousine d'en être l'auteur. Or ces lettres révèlent à l'Anglaise, non seulement l'histoire d'amour de sa prisonnière et de son favori, mais aussi une trame, inventée par les auteurs, la conspiration des fiancés contre sa vie. Elle mande Norfolk qui lui

(1) Lérès (A. de) : « Dictionnaire portatif des théâtres », Paris, 1763, in-8, p. 282.

(2) 1689.

(3) Dans la Réserve : Paris, 1689, in-4, pièce.

avoue son amour en lui expliquant que les lettres sont des impostures. Le Duc, indigné par la haine qu'Elisabeth porte à sa rivale, se décide à la renverser pour mettre Marie Stuart sur le trône. Ce projet dévoilé, il est condamné par ses pairs et expire sur l'échafaud, à la fin du troisième acte. Jusque-là, Norfolk seul soutient l'intérêt des spectateurs. Le reste de la pièce pivote sur la décision d'Elisabeth d'envoyer Marie à la mort et sur ses hésitations avant d'accomplir ce devoir pénible.

Le caractère que Regnault prête à la reine d'Angleterre est clairement exposé en deux lignes, tirées du second acte :

« Contr'elle (Marie Stuart) employons tout, jusqu'à la
[cruauté »
« Mais il faut que sa mort paroisse legitime. » (1)

Aucune raison d'Etat n'est invoquée pour justifier cet arrêt de mort. L'Elisabeth de cet auteur, jalouse, vindicative, sanguinaire, hypocrite, ne décèle, ni la grandeur, ni la force qui lui ont permis de forger les destins de son pays. Selon lui, son unique ambition était de l'emporter sur son père en sa réputation de barbarie :

« ... Imitons les fais d'Herode et de Tibere,
« Et s'il se peut encor surpassons nostre pere. » (2)

La « Jeanne reyne d'Angleterre » de Gautier de la Calprenède parut la même année. Cette pièce expose la tentative de Northumberland de guider les destinées de l'Angleterre, grâce à l'influence qu'il exerçait sur

(1) Regnault : « Marie Stuard reyne d'Ecosse », Paris, 1639, in-4, II, 2, p. 21, 25.

(2) *Ibid.*, I, 2, p. 17.

sa belle-fille, l'emprisonnement de celle-ci et sa mort tragique sur l'échafaud. L'auteur essaie dans cette tragédie de refaire « L'Ecossaise » de Montchrestien, en transposant les rôles de Marie Stuart en Jane Grey et celui d'Elisabeth en Marie Tudor (1). L'auteur retient la sympathie montrée par la reine pour sa prisonnière et l'insistance de la seigneurie pour que la souveraine fasse tuer sa captive. Pourtant, la jeune Elisabeth ne se révèle ni comme la vieille reine dans le « Comte d'Essex » de ce dramaturge, que nous allons examiner, ni comme la femme qui a excité nos compassions dans la tragédie de Montchrestien. Elle est devenue cruelle et fourbe, indifférente aux souffrances de ses ennemis. Ce sont ses efforts persuasifs qui ébranlent la bonté naturelle de Marie Tudor et qui causent la condamnation de Jane. Dans cette œuvre, Elisabeth remplit le même rôle que le Conseiller dans celle de Montchrestien. Elle se vante de sa barbarie :

« J'approuve les leçons d'Herode, et de Tybere. » (2)

Et Marie Tudor, en remplaçant l'Elisabeth de l'autre tragédie, montre que la reine anglaise, fût-elle Elisabeth ou une autre, paraissait aux dramaturges français de ce temps, cruelle et fourbe, persécutrice de la prétendante au trône. Cette prétendante était toujours excusée et innocente.

L'autre pièce de cet auteur, traitant, celle-ci, des amours de la vieille Elisabeth et du jeune Essex, fut représentée à l'Hôtel de Bourgogne, en 1639. Intitulée

(1) Lancaster (H.-C.) : « La Calprenède dramatist », Chicago, 1920, in-8, p. 13-16.

(2) La Calprenède : « Jeanne d'Angleterre », Paris, 1638, in-4, IV, 1, p. 66.

« Le Comte d'Essex », elle connut un grand succès (1) ; et fut ensuite publiée cinq fois en vingt-cinq ans (2). La Calprenède sympathise avec son héroïne malgré l'horreur que sa mémoire inspirait alors aux autres littérateurs français. Il annonce, dans sa dédicace, que cette « excellente Reyne » est vénérée ailleurs, qu'elle passe dans l'esprit de beaucoup de gens pour « la plus grande Princesse qui fut jamais » (3).

La pièce commence par une demande d'explications d'Elisabeth à Essex sur le complot que celui-ci a fomenté. Il répond en citant ses victoires. Bien qu'il doive être jugé par ses pairs, il ne craint rien, tant il est confiant en son immense pouvoir sur sa souveraine. Elle lui annonce que le prix de sa grâce est une sollicitation de pardon. Il refuse disant qu'il avouerait ainsi sa culpabilité.

La façon dont Essex se défend devant les seigneurs anglais n'excite point notre compassion. Il continue à se vanter de ses exploits guerriers en attaquant quelques-uns de ses juges, notamment Raleigh et Cecil, ce dernier ayant influencé la reine pour qu'elle ordonne le jugement. Son affirmation de l'innocence de son ami, « Soubtantonne », arrêté en même temps que lui, compense un peu la fierté exaspérante de son caractère. Sa condamnation prononcée, la reine en diffère l'exécution, espérant toujours qu'Essex viendra la supplier de lui pardonner ses fautes. Son amour est tel qu'elle lui accorderait tout ce qu'il pourrait désirer.

(1) Lérès : *op. cit.*, p. 120.

(2) Goizet (M.-J.) : « Dictionnaire universel du théâtre en France », Paris, 1867, in-8, p. 559-560.

(3) La Calprenède : « Le Comte d'Essex », Paris, 1639, in-4 ; « Epistre à Madame la Princesse de Guimené ».

Ce n'est qu'après l'exécution que Madame Cécil, ancienne maîtresse du défunt, révèle à la reine qu'Essex lui a confié la bague dont la remise eût entraîné sa grâce. Elle l'avait gardée, par jalousie contre Elisabeth. La pièce se termine par un discours déchirant de la reine mourante, où elle se réjouit d'aller chercher auprès du Comte un repos éternel.

Cette conception d'Elisabeth, pathétique et tragique, la rend sympathique à nos yeux. Elle ferait tout pour sauver son favori, sauf ravalier sa dignité de souveraine. Tant qu'Essex refuse de la prier de l'épargner, elle ne peut tenter aucun geste pour éviter sa mort. Le fait que ce seigneur ne l'aime pas ajoute à son rôle une nuance douloureuse. La Calprenède préserve ce que l'histoire contient de macabre ; il ne change point son Elisabeth, mais la laisse vieille et ridée, rendant ainsi son amour plus ridicule. Toute la pièce est basée sur l'observation de Southampton :

« Le desir de regner estouffera tousjours

« Quelques ardeurs qu'elle ayt le soing de ses amours. » (1)

Ce conflit est bien exposé. C'est la véritable tragédie de la reine. On ignore si le Comte est coupable ou non. On ne voit que son orgueil excessif et son indifférence vis-à-vis de la souveraine. Comment ressentir de la pitié pour cet imprudent égoïste qui ose croire que sa perte ébranlera l'Empire (2) ? On ne peut s'empêcher d'être ému cependant par la plainte de la pauvre femme qui sacrifie tout à son devoir de reine, parfois si pénible :

(1) La Calprenède : *op. cit.*, I, 5, p. 15.

(2) *Ibid.*, V, 1, p. 74.

« Juste Ciel dont je tiens cette naissante haute
 « Toy qui la congnoissant ne punis point ma faute
 « Et qui souffrez un feu si peu digne de moy
 « Pourquoi me fis tu Reine et fille d'un grand Roy,
 « Ah je devois sans doute avec cette ame basse
 « Naistre d'un sang ignoble, et d'un obscure race,
 « Mon feu se mesurant à ma condition
 « N'eust eu que de l'honneur dans cette passion
 « Et n'eust point obscurcy l'esclat d'une Couronne. » (1)

Mais il transforme son amour pour l'adulation en un amour véritable. Mieux vaut exciter ainsi l'intérêt pour cette héroïne si bizarre que de la changer, soit en une femme barbare, soit en une amante déchaînée. Cette pièce en a inspiré d'autres du même genre ; aucune d'elles ne garde la simplicité et la vraisemblance qui montrent dans la tragédie de La Calprenède un portrait saisissant de la reine « en son hyver ».

Il y a un poète, de ce temps, qui attaque Elisabeth de la même façon que les apologistes de Marie Stuart l'ont fait après l'exécution. Dans un recueil de poésies de 1648, intitulé le « Jardin d'Epitaphes », se trouve un quatrain de François Maynard : « Pour le tombeau d'Elisabeth d'Angleterre » (2) :

« La mort ne devait pas tarder si longuement
 « A terminer les jours de cette horrible peste.
 « Innocens, ne pleurez que ce retardement,
 « Et laissez aux meschans à pleurer tout le reste. » (3)

Ces lignes furent écrites avant que la mémoire du protestantisme de la reine fût tout à fait effacée. Les

(1) La Calprenède : *op. cit.*, IV, 1, p. 56.

(2) Lachèvre : « Bibliothèque des recueils collectifs », Paris, 1903, in-4, vol. II, p. 373.

(3) Maynard (François) : « Œuvres poétiques », Paris, 1864, in-12, p. 138.

hommes la jugeaient encore selon leur croyance et leur degré de foi. C'est pourquoi ces vers ressemblent à ceux de du Perron et d'Adam Blackwood.

Ainsi, pendant les années qui suivirent la mort d'Elisabeth, les écrivains français la peignirent comme un grand monarque, champion du protestantisme. Seuls, les auteurs qui voulaient plaindre les malheurs de l'Ecoissaise continuaient à faire de sa rivale la « Jesabel angloise ». La Calprenède, en essayant d'apitoyer son public sur le triste destin de Jane Grey, sacrifia son admiration pour la reine vierge afin de montrer son héroïne sous l'aspect le plus pathétique. Lorsqu'il choisit Elisabeth comme personnage principal, il la rendit sympathique, sans s'écarter de la vérité historique. Après la chute des Stuart, au moment où l'histoire de l'Angleterre s'était vulgarisée, les historiens continuaient à prôner Elisabeth, tandis que les dramaturges et les romanciers la présentaient au public français, soit comme l'amante déchaînée de Courtenay ou d'Essex, soit comme la lâche persécutrice de Marie Stuart. Pour eux, moins entravés par l'histoire, tous les Stuart étaient innocents et malheureux.

2. — 1660-1700.

La fin du siècle vit la publication de quatre œuvres traitant de l'histoire du règne d'Elisabeth. Elles furent bien reçues et souvent réimprimées : les « *Fragmenta regalia* » de Naunton (1) ; « *Le Caractère de la reine*

(1) Naunton (Robert) : « *Fragmenta regalia*, ou, *Le véritable caractère d'Elisabeth d'Angleterre et de ses favoris*. Traduit en français par Jean de Pelleter », Rouen, 1683, 12°. Réimpressions, Paris, 1700, 12° ; Lyon, 1743, 12° ; (s. l.), 1750, 12°.

vierge » d'Edmond Bohun (1) ; la correspondance diplomatique de Walsingham (2), secrétaire d'Etat ; et « la Vie d'Elisabeth » de Gregorio Leti (3). En plus, plusieurs mémorialistes et historiens nous parlent d'elle. Pour la plupart, ils la louent et l'admirent, même ceux, comme Le Moyne et Bossuet, qui avaient des raisons de la calomnier.

Dans sa « Galerie des femmes fortes », Pierre le Moyne raconte avec brièveté le supplice de Marie Stuart (4). Les persécutions d'Elisabeth et son conseil sont cause qu'elle a ses cheveux blancs. L'auteur se garde de trop calomnier la reine d'Angleterre. Il se borne à peindre une Ecossaise vertueuse et pitoyable, une vraie martyre. « Ce que la plus barbare Antiquité n'a peut-estre jamais veu, ce que la plus credule Posterité ne croira peut-estre jamais, toutes les Vertus, et toutes les Graces sont violées en sa Personne » (5). L'opinion sur Elisabeth est devenue tellement favorable que cet apologiste de sa cousine ne la vilipende guère.

Dans son « Sejour de Londres », le sieur de Galardi nous entretient d'une visite à Londres, faite pendant le

(1) Bohun (Edmond) « Le Caractère de la reine Elizabet et de ses principaux ministres d'Etat... traduit de l'anglois », La Haye, 1694, in-12.

(2) « Le secret des Cours, ou Les Mémoires de Walsingham, secrétaire d'Etat, sous la Reine Elisabeth, en français... avec les Remarques de Rob. Naunton sur le regne et sur les favoris de cette princesse », Lyon, 1695, 12°. Réimprimé n 1700 avec les « Fragmenta regalia » de Naunton.

(3) Leti (Gregorio) : « La Vie d'Elisabeth », Amsterdam, 1693, 12°. Editions et réimpressions : Amsterdam, 1703, 12° ; Amsterdam, 1704, 12° ; Amsterdam, 1714, 12° ; La Haye, 1741, 12° ; Londres, 1743, 12° ; Amsterdam, 1750, 12°.

(4) Le Moyne (Pierre) : « Galerie des femmes fortes », Paris, 1665, in-12, vol. II, p. 181-193.

(5) *Ibid.*, p. 181.

règne du « monarque joyeux », Charles II. Durant sa visite à la chapelle de Henri VII, dans l'abbaye de Westminster, l'écrivain s'abandonne à des réflexions sérieuses devant l'effigie d'Elisabeth « en plâtre, ou en Marbre, avec Cecil et ses autres Ministres » (1). Il croit que l'Angleterre a beaucoup baissé depuis leur temps, que les conseillers de Charles II manquent de la grandeur d'âme, de la profonde politique et de la mûre expérience des choses que possédaient ceux de la reine vierge. Il annonce qu'il nous fera voir le « tissu » de ces ministres si excellents dans une œuvre qu'il va composer sur cette reine, où il nous donnera « une Heroine à faire rougir ces Heros faux que la flatterie admire, et compare aux Heros veritables » (2). Malheureusement, je n'ai pas pu trouver ce livre qui doit beaucoup ajouter aux louanges françaises d'Elisabeth que nous avons citées. Galardi prône la reine pour sa manière d'inculquer au Parlement une méthode pour s'accorder avec les sentiments du monarque, manière que Cromwell, seul, a pratiquée aussi bien qu'elle (3).

Au palais royal de « Witehal », Galardi s'arrête devant un portrait de Marie Stuart, « le but funeste contre lequel s'est déchargé toute la colere des siens » (4). Il dit que l'Italien, « Riz », a tout pu sur elle, que toutes ses difficultés venaient de son frère. Il pense qu'Elisabeth ne fut pas du tout attristée par sa mort et qu'en secret elle se moquait de sa rivale (5).

(1) Galardi : « Sejour de Londres ou solitude de Cour », Cologne, 1671, in-12, p. 4.

(2) *Ibid.*, p. 14.

(3) *Ibid.*, p. 176.

(4) *Ibid.*, p. 12.

(5) *Ibid.*, p. 14.

Un ouvrage qui tenta de montrer aux Français le malheureux destin de Marie Stuart, un livre « de 587 pages... fort mal écrit » (1), par Pierre de Boisguilbert, fut publié en 1675. Cette histoire narre la vie de l'Ecossaïse, ses mariages, sa fuite en Angleterre, et son exécution. Elisabeth est dépeinte comme la femme cruelle et fourbe qui s'acharne à la perte de sa cousine. Pour réaliser ses desseins, l'Anglaise viole « tous les droits divins et humains » et laisse à la postérité « le plus pernicieux exemple que Prince donnera jamais » (2). Elle subit toute la responsabilité d'un acte que l'auteur juge la vengeance sans motif d'une femme inhumaine.

Cet auteur donne quand même un peu de vraisemblance au caractère de la grande reine. Bien qu'elle soit présentée comme bâtarde, usurpatrice du trône (3), et hypocrite ne manquant jamais de coudre « la peau de Renart à celle du Lyon (4), Boisguilbert constate qu'elle n'ignorait rien des affaires de l'Etat (5) et qu'elle était la femme la plus adroite de son époque (6). Pour un instant, il infuse à sa création, qui aurait du s'appeler « Jézabel », le sang de la réalité ; c'est au moment qu'il se rend compte du caractère de la vraie Elisabeth, dont « la plus forte passion fut toujours celle de regner » (7).

(1) « Bibliothèque universelle des romans », Paris, 1782, in-12, second numéro d'octobre, p. 101.

(2) Boisguilbert (Pierre de) : « Marie Stuart, reine d'Ecosse », Paris, 1675, in-12, II, p. III.

(3) *Ibid.*, I, p. 14.

(4) *Ibid.*, III, p. 69.

(5) *Ibid.*, III, p. 9.

(6) *Ibid.*, II, p. 139.

(7) *Ibid.*, III, p. 91.

Un indice de l'intérêt manifesté pour la reine fut la publication, de 1674 à 1680, des « Nouvelles d'Elisabeth, reine d'Angleterre », par Marie d'Aulnoy. Le nom de la souveraine n'est qu'un prétexte pour réunir des contes divers. Au commencement, le duc d'Anjou vient à Greenwich pour épouser Elisabeth. Elle lui avoue qu'elle l'aime plus que tous les autres princes de la terre et lui narre les histoires du marquis de Borneval, du comte de Grenelle et de Marianne, afin de lui faire comprendre que les plus insensibles à l'amour ne l'étaient pas toujours. Après la fin de ces récits, Anjou rentre en France ; mais sa bien-aimée hésite longtemps sur la question de mariage, parce qu'il n'était pas si facile « de décider sur une résolution si importante » (1). Madame d'Aulnoy abandonne l'intrigue des amours d'Elisabeth et du Duc, après ce faible essai pour donner à ses Nouvelles une apparence d'unité en les attachant au nom alors si intéressant de la reine. La seconde anecdote est relatée par le comte de Morehampton à la souveraine dans le jardin du château de « Warvich ». Dans la troisième, le comte de Northumberland récite à la reine l'histoire d'Anne de Boleyn et de la naissance de « l'illustre Elisabeth, cette Reine de qui l'on dit avec justice, qu'elle a tous les attraits de son sexe et toutes les vertus du nôtre » (2). Le livre se termine par la narration par la reine elle-même des amours de Mahomet et de la princesse grecque, Eromine.

Louis Aubery, dans sa préface de ses « Mémoires

(1) D'Aulnoy (Marie) ; « Nouvelles d'Elisabeth, reine d'Angleterre », Paris, 1674, in-12, I, p. 92.

(2) « Bibliothèque universelle des romans », Paris, 1776, in-12, août, p. 192.

pour servir à l'histoire de Hollande et des autres Provinces Unies », cite l'exécution de Marie Stuart comme exemple de la manière dont de « ridicules Ecrivains », étant d'un parti et d'une religion contraires, accablent et calomnient, dénigrent et condamnent ceux de l'autre. Il croit que Henri III plutôt qu'Elisabeth a causé la mort de l'Ecossaise ; que l'ambassadeur français, Bellièvre, a porté une lettre de son maître à la reine d'Angleterre ; que cette lettre exhortait à faire décapiter sa prisonnière (1). Voilà une idée originale qui montre jusqu'à quel point le culte d'Elisabeth pouvait être poussé par les Français.

Aubery ajoute à son admiration pour « la plus grande Princesse qui ait jamais porté Couronne » (2), des anecdotes amusantes sur elle, qui furent racontées à son père par le prince Maurice. Ces contes exposent les faiblesses du côté féminin de la reine et sa grande soif d'admiration. Elle se dégageait plus de cent fois pendant ses audiences pour faire voir ses mains « tres-belles et tres-blanches » (3). Elle donna à un Hollandais qui avait prôné sa beauté une chaîne d'une valeur de seize cents écus (4). Une manifestation plus flagrante de son orgueil excessif faillit précipiter un scandale diplomatique. Elle ne pardonna jamais à l'envoyé français qui avait dit publiquement qu'elle parlait fort mal le français en répétant souvent et avec un accent long et ridicule « paar Dieu paar maa foy ». Grâce à cet incident, les affaires franco-anglaises marchèrent très mal

(1) Aubery (Louis) : « Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande et des autres Provinces Unies », Paris, 1680, in-8, p. 5-7.

(2) *Ibid.*, p. 5.

(3) *Ibid.*, p. 256.

(4) *Ibid.*, p. 255-6.

jusqu'au jour où cet envoyé indiscret eut été remplacé (1).

C'est Aubery qui donne la couleur de la vérité à la fameuse légende de la bague donnée par la reine à Essex (2). Selon lui, l'ambassadeur anglais en Hollande, Carleton, raconta cette histoire au prince Maurice. C'était l'amiral Howard qui avait empêché sa femme de remettre à la souveraine cet anneau. Quand Lady Howard, mourante, eut révélé ce fait à Elisabeth, celle-ci se laissa peu à peu dépérir de faim et de douleur. Aubery ne voit en cette exécution que l'acte d'une femme jalouse et déçue, gagnée par la persuasion des autres. Il ignore la raison d'Etat et dit tout simplement, « des Ennemis du Comte l'ayant emporté sur l'esprit de la Reyne : d'ailleurs, se trouvant irritée du mépris que le Comte faisoit de sa beauté, que l'âge ruinoit, Elle luy fit faire son procez » (3).

L'auteur termine ses anecdotes en exprimant l'espoir que ses lecteurs seront bien aises de savoir ces particularités et ces secrets sur une si grande princesse (4).

Un autre témoignage de l'admiration dont jouissait la reine à cette époque paraît dans l'« Histoire des Variations des Eglises Protestantes », de Bossuet. Cet apologiste du catholicisme raconte avec une impartialité complète le progrès de la Réforme en Angleterre et juge que la reine vierge « gouvernoit son royaume avec une aussi profonde politique que les Rois les plus habiles » (5).

(1) Aubery (Louis) : *op. cit.*, p. 257-8.

(2) *Ibid.*, p. 260-1.

(3) *Ibid.*, p. 260.

(4) *Ibid.*, p. 262.

(5) Bossuet (J.-B.) : « Histoire des Variations des Eglises Protestantes » Paris, 1688, in-12, vol. II, X, p. 62.

Pierre Bayle publia, en 1690, la première édition de son « Dictionnaire historique et critique », où il consacre plusieurs pages à la grande reine (1). Il dit que les auteurs catholiques ont fait d'elle un monstre de barbarie, d'avarice, et d'impudicité, tandis que les écrivains protestants ont élevé sa chasteté jusqu'aux « nues ». Il croit lui-même qu'aucune princesse n'a régné avec plus de gloire, que peu de souverains peuvent lui être comparés. Il ne rapporte point les principaux événements de sa vie parce qu'on peut trouver une infinité de livres sur ce sujet, que chacun peut consulter (2). Il pense, cependant, que des raisons d'Etat l'ont forcée à publier ses édits sévères contre les catholiques. Cet avis me semble un résumé bien typique de la conception française d'Elisabeth à la fin du xvii^e siècle, quand l'éclat de sa grandeur a fait oublier les actes et les lois qui froissaient beaucoup de Français au moment des exécutions de Marie Stuart et du comte d'Essex.

Dans son « Chevraeana », où le lecteur trouve « quelques traits d'Histoire, de Critique, d'Erudition et de Morale » (3), Chevreau émet l'avis que seuls trois princes ont su régner : Sixte-Quint, Henri IV, et Elisabeth. Cette dernière a gouverné d'accord avec le cœur de ses sujets et avec une approbation si universelle

(1) Bayle (Pierre) : « Dictionnaire historique et critique », Amsterdam, 1734, in-fol., p. 713-721.

(2) Bayle cite dans son article, non seulement Aubery, Bohun, D'Aubigné, Leti et Melville, mais aussi les livres suivants :

Le père d'Orléans : « Histoire des Révolutions d'Angleterre », 1693.

M. de Larrey : « Histoire d'Angleterre », 1698.

Maimbourg : « Histoire de la Ligue », 1683.

Mézerai : « Abrégé chronologique », 1667.

(3) Chevreau (U.) : « Chevraena », Paris, 1697, in-12. Avertissement.

qu'elle a été surnommée après sa mort « le Roi Elisabeth » (1). L'auteur a entendu dire que Leicester et Essex avaient donné à la reine le dégoût du mariage, mais il croit plutôt qu'une aversion secrète l'avait empêchée d'épouser un des nombreux seigneurs qui le lui avaient demandé (2). En tout cas, il constate qu'elle « joua merveilleusement bien son personnage... et passa pour la (personne la) plus politique de son siècle » (3).

*
* *

En fouillant dans les pièces et les romans de ce temps, nous remarquons les mêmes tendances que nous avons signalées au commencement du siècle. Bien que les écrivains objectifs aient constaté les vraies grandeurs d'Elisabeth, malgré l'exécution de Marie Stuart, les auteurs de fictions ont préféré s'intéresser à la femme cruelle et fourbe pour rendre l'Ecossaise encore plus digne de pitié. Ainsi les pièces traitant de cette reine ressemblent à celle de Regnault et celles qui traitent de la mort d'Essex ne présentent pas une Elisabeth aussi sympathique que celle de La Calprenède.

De toutes les pièces de théâtre où Elisabeth figure, le « Comte d'Essex », de Thomas Corneille, a connu le plus de succès. Jouée d'abord à l'Hôtel de Bourgogne, elle fut montée à la nouvelle Comédie-Française, le 13 août 1681. Elle y fut représentée durant tout le XVIII^e siècle, et ne disparut du répertoire qu'en 1812 (4).

(1) Chevreau : *op. cit.*, p. 73-4.

(2) *Ibid.*, p. 73.

(3) *Ibid.*, p. 71.

(4) Joannidès (A.) : « La Comédie Française de 1680 à 1900 », Paris, 1901, in-8.

Les premières représentations données par la troupe de l'Hôtel de Bourgogne inspirèrent des louanges à peu près unanimes : l'éditeur du *Mercure galant* écrit que la tragédie a été admirablement soutenue (1) ; Laurent, parlant d'une représentation à laquelle ont assisté Leurs Altesses Royales, pense que la pièce « n'a rien que de beau » et que « rien n'y peut être condamné », tant les interprètes montrent de « flâme » (2). Cette œuvre réussit aussi bien en librairie qu'à la scène : Goizet cite onze éditions avant 1808 (3).

Mais la postérité ne s'est pas révélée toujours en accord avec ces jugements des contemporains. Dans ses « Commentaires sur Corneille », Voltaire déplore le style froid « entièrement dans le genre médiocre » et constate que cet ouvrage « qui séduisit le peuple, ne fut jamais du goût des connaisseurs » (4). La Harpe suit les idées de son idole quand il écrit que tout dans la tragédie est « vague, indécis, inconséquent ». Il explique sa réussite par la pitié qu'elle (la pièce) inspire (5). D'autres encore, notamment Geoffroy (6) et Lérès (7), attaquent la fausseté de cette œuvre. Mais elle a aussi ses défenseurs : Lanson dit qu'Essex est un héros digne de l'autre Corneille, tandis que la reine cache sous sa fierté cornélienne une âme racinienne (8). Reynier juge que cette Elisabeth n'est point une héroïne

(1) *Le Mercure galant*, 1678 : numéro de janvier, p. 291-5.

(2) Laurent (L.) : « Lettres en vers », Paris, 1678, in-fol., le 23 janvier.

(3) Goizet : *op. cit.*, p. 560.

(4) Voltaire : « Œuvres complètes », Paris, 1880, in-8, tome XXXII, p. 324-345.

(5) La Harpe : « Cours de littérature », Paris, 1840, in-4, p. 610-612.

(6) Geoffroy (L.) : « Cours de littérature dramatique », Paris, 1819, in-8, p. 280-289.

(7) Lérès : *op. cit.*, p. 120-121.

(8) Lanson : *op. cit.*, p. 79.

de roman, mais une véritable femme, qui souffre, qui aime, et qui est lâche parce qu'elle aime (1).

Quant à la pièce qui a inspiré tant d'opinions, elle ressemble peu à celle de *La Calprenède*. La culpabilité du Comte est clairement manifestée. L'amour de la reine n'est plus celui d'une dame âgée, attirée par la fraîcheur de la jeunesse, mais celui d'une princesse jeune qui veut sacrifier à Essex l'espoir de brillants mariages. La reine offre d'elle-même son pardon au favori ; il le refuse parce que son orgueil en est blessé. C'est à ce moment, seulement, qu'elle permet le jugement. Elle poursuit ses efforts pour obtenir l'implication de pardon, même après la condamnation. Elle envoie sa confidente, Tilney, à la prison afin de persuader son amant. Elle annonce qu'elle mariera le Comte à la duchesse de Suffolk, bannie de la cour, parce qu'elle la croyait aimée de lui. Même la réponse du captif, transmise à la reine par Tilney, ne provoque point le courroux royal, quoique cette réponse dénote sa préférence pour la mort à la trahison de sa gloire. Convaincue de son innocence, Elisabeth renvoie Tilney au Comte pour l'amener auprès d'elle. Il est trop tard : Essex est mort. Enfin !

L'Elisabeth de Thomas Corneille manque de la dignité qui caractérise celle de *La Calprenède*. Elle paraît une femme excitée qui ne veut pas lâcher l'homme qui lui plaît. Elle a perdu tout ce qu'elle possédait de majesté royale pour devenir une amante égarée par l'amour. En revanche, le poète glorifie le Comte en le rendant indispensable dans les affaires de l'Etat. Quant

(1) Reynier (G.) : « Thomas Corneille et son œuvre », Paris, 1892, in-8, p. 169-178.

à cette exagération d'un orgueil qui était, en vérité, excessivement hyperbolique, il le dépeint d'une façon tellement odieuse, que nous ne pouvons ressentir de pitié, ni pour Essex lors de son exécution, ni pour les douleurs d'une femme éprise d'un tel homme. Lessing dit : « l'histoire n'est pour la tragédie qu'un répertoire de noms » (1). Nous avons ici une illustration parfaite de cette assertion.

Bien que cette Elisabeth avoue :

« ... je dois à l'Etat encor plus qu'à moi-même, » (2)

elle s'exprime d'une manière plus en accord avec celle d'une poupée amoureuse qu'avec celle d'une grande souveraine dont même les ennemis admettent qu'elle a toujours été plus reine que femme :

« Fiere de tant d'honneurs, c'est pour lui (Essex) que je
[regne,
« C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'at-
[teigne » (3)

Ce poète ne s'est pas rendu compte qu'une des raisons de la force d'Elisabeth a été son refus de se soumettre à la domination d'un mari, car il fait dire par la reine à Essex :

« Tant de Princes, de Rois, de Héros méprisés,
« Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés ?
« Leur hymen eût, sans doute, acquis à mon Empire
« Ce comble de puissance où l'on sçait que j'aspire » (4)

(1) Lessing : « Dramaturge de Hambourg », Paris, 1873, in-16, p. 119.

(2) Corneille (Thomas) : « Le Comte d'Essex », Paris 1771, in-8, III, 3, p. 34.

(3) *Ibid.*, V, 8, p. 58.

(4) *Ibid.*, II, 6, p. 23.

Cette tragédie a pu impressionner beaucoup le public ; au point de vue historique elle reste nulle.

La troupe du théâtre de Guénégaud, rivale de celle de l'Hôtel de Bourgogne, voyant le succès de la pièce de Corneille, commanda à l'abbé Boyer de terminer le plus vite possible sa tragédie qui traitait du même sujet. Son « Comte d'Essex », joué un mois après l'autre (1), ne connut que huit représentations et ne fut imprimé qu'une seule fois (2). L'intrigue suit celle de La Calprenède : « Coban » tient le rôle de Cecil, la duchesse de Clarence, celui de Madame Cecil et Salisbury, celui de Southampton. Une raison de plus est avancée pour causer l'exécution du Comte : une révolte contre le gouvernement de la reine, déclenchée par ses amis. Il est rendu moins sympathique par sa déclaration qu'il aimerait mieux périr que régner avec Elisabeth. La reine, par sa détermination de faire souffrir son captif avant de signer sa condamnation révèle la même cruauté que nous avons vue en l'ennemie de Marie Stuart. Mais elle décide de lui pardonner quand la duchesse de Clarence lui remet la fameuse bague, donnée au Comte par la reine pendant les jours de sa faveur. Cette bague, lui a-t-elle dit, obtiendra n'importe quelle grâce que vous pouvez me demander. Mais le capitaine des gardes annonce que l'exécution a été accomplie à la suite d'un ordre donné par Cobham. Salisbury tue ce malfaiteur et la pièce s'achève par la plainte de la reine :

« Ainsi le Comte est mort et j'ay pleine assurance,
« Et de mon injustice et de son innocence. » (3)

(1) Lérès : *op. cit.*, p. 120.

(2) Goizet : *op. cit.*, p. 560.

(3) Boyer (l'abbé) : « Le Comte d'Essex », Paris, 1678, in-8, V, 11, p. 74.

Cette tragédie ressemble à celle de *La Calprenède* seulement par l'intrigue qui est pareille. La reine a perdu la dignité et la bonté naturelle qui ont excité notre intérêt. Le Comte est devenu encore plus détestable parce que son refus de demander son pardon entraîne la perte de sa bien-aimée et la sienne propre. Par contre, cette œuvre dépeint avec plus de subtilité les émotions des personnages et évite les longues tirades qui ralentissent l'action d'une pièce. Pourtant, ceux qui s'intéresseraient à voir un portrait fidèle de la grande reine le trouveraient plutôt dans le « *Comte d'Essex* » de *La Calprenède* que dans la pièce de l'abbé Boyer.

Transposé en roman et intitulé « *Le Comte d'Essex, Histoire Angloise* », ce même récit parut de nouveau en 1678, mais fut daté de 1677 pour qu'on ne soupçonnât pas l'auteur d'avoir plagié Thomas Corneille (1). Il fut réimprimé à Augsbourg, en 1710 et 1715, dans le deuxième tome des « *Histoires tragiques et galantes* » sous le titre de « *Le Comte d'Essex, Histoire secrète d'Elisabeth, reine d'Angleterre* ».

L'auteur tire son conte de l'anglais : « *Mémoires d'un Homme de qualité* ». Il nous annonce son thème dès le commencement : « la fermeté qui la (Elisabeth) mettoit si fort au dessus de toutes les femmes de son siècle, ne résista point à des impressions amoureuses » (2). Son héroïne n'a jamais aimé que le Comte ; folle d'amour pour lui, elle a refusé nombre d'alliances éclatantes. Comme l'Elisabeth de Corneille, celle-ci veut faire d'Essex un roi. Mais son amour n'est point

(1) Ascoli : « *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au dix-septième siècle* », p. 247.

(2) « *Le Comte d'Essex* », Paris, 1677, in-12, vol. I, p. 4.

partagé. Le Comte épouse en secret la comtesse de Rutland. Cette femme avoue son mariage à la reine, ce qui cause l'emprisonnement du Comte dans la Tour. Cecil et la comtesse de Nottingham conspirent pour le faire tuer. Ils tâchent de persuader Elisabeth qu'il importe à sa gloire de faire exécuter son captif. Essex, effrayé, charge la comtesse de Nottingham de transmettre la fameuse bague à la souveraine. Mais jalouse, la Comtesse garde le bijou et raconte à Elisabeth que la fierté du Comte l'a empêché de lui demander grâce. Irritée, la reine ordonne sa mort ; réflexions faites, elle contremande cet ordre. Trop tard : Cecil a déjà satisfait sa haine.

Cet Essex, moins orgueilleux que les autres, nous inspire beaucoup de sympathie. La reine, tendre et féminine, préférerait conserver son amant criminel plutôt que le faire mourir (1). Son unique consolation après l'exécution vient de la pensée qu'il l'a toujours méprisée et n'a jamais « voulu luy faire de soumission » (2). En mourant, la comtesse de Nottingham la détrompe ; elle ne s'en consolera jamais. L'auteur, voulant nous faire de la morale, termine ainsi pour nous expliquer la justice des Choses : « Le trépas de la reyne Elizabet fit passer la Couronne d'Angleterre dans l'illustre maison de Stuard, à qui elle appartenoit de droit legitime » (3).

Dans un autre roman d'amour de cette époque, la « Princesse de Clèves » (1678), de Madame de La Fayette, l'auteur parle du désir de Henri II que le duc

(1) « Le Comte d'Essex » (Paris, 1677), II, p. 116.

(2) *Ibid.*, II, p. 146-7.

(3) *Ibid.*, II, p. 151-2.

de Nemours épouse la reine d'Angleterre. Le Duc envoie à Londres son favori qui réussit pour son maître auprès de la grande reine. Nemours oublie ce projet, cependant, après avoir vu la princesse de Clèves (1). Cette histoire est la même que celle racontée par Brantôme (2).

Le 17 mai 1683, la Comédie-Française joua la « Marie Stuard » d'Edme Boursault, pièce qui connut dix représentations en deux ans (3). Ce drame, qui doit beaucoup aux pièces de La Calprenède, de Boyer et de Thomas Corneille, est basé sur la tragédie de Regnault. L'intrigue est mieux menée : les deux fiancés meurent ensemble à la fin du dernier acte. « Moray », plus qu'Elisabeth, prépare les moyens de perdre la reine d'Ecosse ; Marie donne, par sa fuite avortée avec Norfolk, une excuse légitime à sa cousine ; Norfolk s'avoue coupable d'avoir conspiré contre le gouvernement de sa souveraine. Bien que l'arrêt contre les deux coupables ait été prononcé par le parlement, Elisabeth veut épargner Marie Stuart, mais Murray l'en dissuade. Elle ajoute qu'elle pardonnera au Duc, mais l'Ecosais lui annonce que celui-ci a déjà été exécuté sur son ordre. A ce moment, un ami de Murray, « Neucastel », révèle à Elisabeth qu'on a tué Marie, d'après les instructions données par ce même Murray. L'auteur excite en outre des sympathies en faveur de l'Anglaise par les dernières lignes de la pièce, dans lesquelles cette reine invoque les illustres défunts :

(1) Mme de La Fayette : « La Princesse de Clèves », Paris, 1868, in-16, p. 9-11, 31, 44-5.

(2) Voir ante : p. 29.

(3) Joannidès (A.) : *op. cit.*

« Ne me reprochez point votre injuste trépas :

« Vous goûtez un repos dont je ne jouïs pas. » (1)

Le personnage d'Elisabeth est présenté, quand même, avec toute la cruauté nécessaire pour attirer la compassion à ses victimes. Au moment qu'elle apprend la vérité sur les relations de Marie Stuart avec Norfolk, elle trouve que la meilleure façon de se venger est de condamner uniquement la reine, en laissant son fiancé seul pour qu'il souffre le plus douloureusement. Toute la conception de l'Anglaise, conception nécessaire pour son rôle de persécutrice de Marie Stuart à cause d'une rivalité d'amour, et toute la fausseté avec laquelle elle est peinte, se montrent dans une de ses phrases, adressée aux comtes de Murray et de Newcastle :

« Le repos de mon cœur m'est plus cher que mon
[rang. » (2)

Bien différente cette Elisabeth de celle, infiniment plus vraisemblable, qui introduit dans la pièce de Montchrestien un je ne sais quoi de sincère, absent des drames de Regnault et de Boursault. Elle a perdu l'aurole légitime de la muse tragique pour devenir la marionnette indispensable à la construction de ces œuvres dont les auteurs font tout pour rendre pitoyable la reine d'Ecosse, sans soupçonner que, peut-être, sa rivale était aussi digne de compassion qu'elle-même.

Fontenelle place parmi ses « Nouveaux Dialogues des morts » une conversation entre Elisabeth et le duc d'Alençon, où cette reine explique sa comédie du ma-

(1) Boursault (Edme) « Marie Stuart, reine d'Ecosse », Paris, 1691, in-12, V, 7, p. 70.

(2) *Ibid.*, IV, 3, p. 47.

riage (1). Elle trouve que tout le bonheur de la vie tient dans les actes préparatoires qu'on fait pour atteindre un but qu'on n'a jamais l'intention de toucher. Pour elle, c'est le mariage. Pour le Duc, c'est un royaume. « Je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joly, que de former des desseins, de faire des préparatifs, et de n'exécuter point » (2), s'exclame-t-elle. Elle se vante d'avoir été la Pénélope de son siècle ; une opinion que tout le monde ne partagerait pas, répond Alençon, qui, en plus, appelle sa fameuse virginité « la plus douteuse de ses qualités » (3).

Ce discours offre une explication intéressante de la politique conjugale de la grande reine. Peut-être jouait-elle avec l'idée d'un hymen seulement pour s'amuser. Sans doute les efforts continuels des plus grands seigneurs de son temps pour obtenir sa main la flattaient énormément. Mais il ne faut pas oublier que cette indécision l'aidait à remplir une tâche qui était plus qu'une « chimère », celle d'assurer à son pays une position respectée dans la famille des nations.

Eustache Lenoble, « muni d'un bon Privilege du Roi » (4), fit publier, en 1696, un roman intitulé : « Mylord Courtenay, ou Histoire secrete des premieres amours d'Elizabeth d'Angleterre ». Il avait été payé pour dire que son héroïne était amoureuse de ce jeune seigneur de sang royal (5). Sa documentation, basée principalement sur la vie d'Elisabeth de Gregorio Leti,

(1) Fontenelle : « Nouveaux Dialogues des morts », Paris, 1683, in-12, p. 206-216.

(2) *Ibid.*, p. 211.

(3) *Ibid.*, p. 209.

(4) Lenglet du Fresnoy : « De l'usage des romans », Amsterdam, 1734, in-8, I, p. 151.

(5) *Ibid.*

est « fort rapide et fort peu scrupuleuse... de seconde main souvent » (1). L'auteur s'intéresse uniquement au côté féminin de la reine ; il la dépeint dans l'amour, « pour lequel la nature luy avoit donné un tres grand penchant » (2).

Lenoble, un bon catholique, raconte avec brièveté les mariages de Henri VIII pour expliquer l'illégitimité de la fille d'Anne de Boleyn, avant d'exposer l'amour de Marie Tudor pour ce Courtenay qui, lui, adore la sœur. Il déclare sa passion à Elisabeth ; elle ne lui défend pas de l'aimer et exige qu'il rompe avec la nièce du duc de Norfolk, sa fiancée pour raisons de convenance. Plus tard, après qu'il a refusé la demande en mariage de Marie, Elisabeth et lui se promettent un prompt hymen. Avec l'arrivée de Philippe II en Angleterre (il vient pour épouser la reine) la situation pour les jeunes amoureux devient plus compliquée, car l'Espagnol, voyant que sa femme n'a pas longtemps à vivre, fait tout pour séduire celle qui va lui succéder au trône. De plus, Leicester, libéré de la Tour, avoue sa flamme à Elisabeth ; elle lui répond qu'elle le regarde simplement comme ami, mais elle accepte quand même de profiter de son immense fortune au fur et à mesure qu'elle en a besoin. Courtenay et Leicester se rencontrent dans la chambre de leur bien-aimée et se battent en duel. Philippe, se rendant compte que la présence de Courtenay entrave ses chances auprès d'Elisabeth, le fait bannir du pays. Cette princesse, effrayée, se retire à la campagne et se détermine « à tout ris-

(1) Dulong (Gustave) : « L'Abbé de St-Réal », Paris, 1921, in-8, I, p. 345-6.

(2) Lenoble (Eustache) : « Mylord Courtenay, ou Histoire secrete des premieres amours d'Elizabeth d'Angleterre », Lyon, 1703, in-12, p. 16.

quer pour monter sur le Trône » (1). Courtenay meurt à l'étranger ; elle soupçonne de cette mort la main de Philippe. Alors, son amitié pour Leicester est renforcée par l'amour qu'elle portait au défunt, ce qui explique bien simplement les faits.

Ce roman d'amour, qui fait d'Elisabeth une femme séduisante, désirée de tous les plus galants seigneurs, n'ajoute rien à la conception française de son caractère. Selon l'avis de l'auteur, elle ne possédait « pas moins d'ambition que d'amour » (2). Lenoble s'empare de quelques événements historiques : la rupture entre Marie et Courtenay ; la fortune que Leicester met à la disposition d'Elisabeth durant les jours qui précéderent son accession au trône ; les soins pris par Philippe II pour s'assurer de la bonne grâce du « soleil levant ». Il y ajoute des amours clandestins, des rendez-vous secrets, des passions brûlantes. Un roman en résulte qui vêt les personnages conventionnels des contes d'amour, des costumes de ces figures historiques.

L'auteur nous peint un portrait physique et mental de son héroïne (3). Malgré son grand air, son regard noble et son rire agréable ; malgré son esprit « fin, profond, vif et enjoué » (4), elle était fourbe, cruelle, avare, vindicative, sans foi, sans religion, mesurant l'un et l'autre à son seul intérêt. Aussi juste que ce tableau puisse être, il n'est qu'une représentation des défauts qui faisaient d'Elisabeth une grande reine. Si Lenoble a voulu écrire un roman d'amour, cette des-

(1) Lenoble : *op. cit.*, p. 302.

(2) *Ibid.*, p. 152.

(3) *Ibid.*, p. 14-6.

(4) *Ibid.*, p. 15.

cription nuit au charme de son œuvre ; si, au contraire, il a désiré montrer fidèlement la vraie nature de la princesse, les anecdotes d'amour ne doivent pas figurer dans son récit. Bien que l'auteur commence son livre par cette délinéation peu flatteuse que nous avons vue, il le termine en se révélant attiré par le charme de son héroïne et ému par la sympathie qu'il éprouve pour elle. Cette sympathie, pourtant, n'a pas pu faire autre chose de son ouvrage qu'une banale histoire d'amour.

Ainsi, les louanges adressées à Elisabeth pendant tout ce siècle furent universelles parmi les littérateurs objectifs. Seuls, les dramaturges et les romanciers, écrivant sur Marie Stuart ou le comte d'Essex, n'ont pas toujours dépeint de la même façon le caractère de cette femme. Feuilletons les livres du siècle suivant, un siècle pauvre en littérature qui traitent de ce sujet, pour voir si la reine continue de recevoir de tels éloges ou si sa réputation de grandeur commence à diminuer. Les dramaturges et les poètes la regarderont-ils toujours comme le bourreau de sa cousine ou l'amante d'un de ses favoris ? Ne lui accorderont-ils jamais une place plus sympathique dans leurs œuvres ?

IV

DIX-HUITIEME SIECLE.

Le même intérêt que la fin du xvii^e siècle manifesta pour Elisabeth continua à se révéler pendant les premières années du xviii^e. Nous avons vu que les œuvres de Leti et de Naunton connurent plusieurs rééditions. A partir de 1724, la traduction française de l' « Histoire d'Angleterre », de Rapin-Thoyras, commença à être imprimée à La Haye (1). Un auteur nommé de Silhouette écrivit une « Lettre sur les transactions publiques du règne d'Elisabeth ; contenant plusieurs anecdotes et quelques réflexions critiques sur M. Rapin, relativement à l'histoire de ce règne » (2). Une autre histoire de cette souveraine, celle-ci d'un Allemand, Archenholz, fut traduite à la fin du siècle (3). Parmi les quelques ouvrages français sur ce sujet, on peut citer l' « Histoire d'Elisabeth... tirée des écrits originaux anglais » de Mlle de Keralio (4). Cette biographie

(1) Rapin-Thoyras : « Histoire d'Angleterre », La Haye, 1724-36, in-4. Nouvelles éditions : 1733, 1749.

(2) « Lettre sur les transactions publiques du règne d'Elizabeth ; contenant plusieurs anecdotes et quelques réflexions critiques sur M. Rapin, relativement à l'histoire de ce règne. » (Signé : de Silhouette, le 15 février 1736). Amsterdam, 1736, in-12.

(3) Archenholz (J.-W.) : « Histoire d'Elisabeth », Berlin, 1798, in-8.

(4) Mlle de Keralio : « Histoire d'Elisabeth... tirée des écrits originaux anglais », Paris, 1786, in-8.

représente un travail énorme et raconte dans tous les détails la vie de la reine. Après cent cinquante ans, les écrivains qui cherchèrent des sources pour l'histoire des Tudor, ne puisèrent plus, comme l'avait fait Duchesne, dans les œuvres étrangères, « principalement françaises » ; les Anglais avaient beaucoup écrit sur leur propre développement, tandis qu'en France la curiosité attachée aux choses élisabethéennes avait sensiblement diminué.

La lutte entre les deux reines ne fut pas complètement ignorée pendant le siècle de Voltaire. Le livre de Samuel Jebb : « De vita et rebus gestis... Mariæ Scotorum » parut en 1725. Ce recueil contient, entre autres, des réimpressions françaises ou latines des œuvres de Leslie, Buchanan, Turner, Belleforêt, et Blackwood, un extrait des mémoires de Castelnau, et l'Oraison funèbre par du Vair. En outre, « L'Histoire de l'incomparable Reyne Marie Stuart », écrite au xvii^e siècle par un Jésuite, le père Caussin, y fut introduite. Ce Caussin reproche à Elisabeth tous les maux de son héroïne et l'accuse de posséder tous les vices. Son langage n'est pourtant pas grossier, et il avoue que l'amour des Anglais pour leur souveraine venait de ses soins « de ne charger point ses sujets d'impôt et de subsides » (1).

Cette attaque inspira un écrit : « La vie, les amours, le procès, et la mort de Marie Stuart, Reine de France et d'Ecosse », qui parut en 1793 et fut réimprimé en 1795 et en 1820 (2). L'auteur, Claude Mercier, voulant faire croire qu'il reproduisait un ouvrage d'une « excès-

(1) Jebb : *op. cit.*, tome II, p. 80.

(2) Paris, 1793, in-8 ; Paris, 1795, in-18 ; Paris, 1820, in-18.

sive rareté », annonça que son livre n'était qu'une édition moderne d'une œuvre de 1597, intitulée : « Le Combat de toutes les passions représenté au vif en l'Histoire de la reine Marie Stuart ». Caussin avait donné ce même titre à son écrit lors de sa première apparition, vers 1646 ou 47 (1). Le livre de Mercier contient un parallèle entre les deux reines, qui se trouve être en faveur de l'Écossaise, et un portrait d'Elisabeth, qui est dépeinte comme une femme cruelle mais une très grande reine, égale et même supérieure à toutes les personnes de son sexe (2).

Nous possédons, même à cette époque, des indications françaises de l'influence que la grand reine continuait à exercer.

Lenglet du Fresnoy écrivit, en 1734, qu' « on blâmeroit encore aujourd'hui parmi nous un Prédicateur qui traiteroit de Jezabel, la Reine Elisabet, comme on a fait autrefois » (3), et Hénault demande, dans la préface de sa tragédie, « François II », « Est-ce que Charles-Quint, Elizabeth, François I^{er}, Henri IV, etc., ne sont pas des Héros à mettre à côté de Nicomède, de Sertorius, de Stilicon, de Mitridate, etc ? » (4)

Un célèbre auteur français de ce temps parle souvent d'Elisabeth dans ses écrits. Voltaire apporte à ses jugements sur elle un esprit sans préjugés, ni sentimentalité. Il cherche toujours la vérité : il la trouve souvent, mais il la remplace quelquefois par une opinion, plus

(1) Barbier : *op. cit.*, vol. II, p. 724.

(2) Mercier (C.-F.-X.) : « La vie, les amours, le procès, et la mort de Marie Stuart », Paris, 1793, in-8.

(3) Lenglet du Fresnoy : *op. cit.*, I, p. 151.

(4) Hénault : « François II », Paris, 1747, in-8. Préface.

intellectuelle, mais fausse. Il fait preuve à un moment d'une ignorance étonnante.

Voltaire dit que la reine prêtait des secours à Henri IV, non parce qu'il était protestant, mais parce qu'il était ennemi de Philippe II (1). Il constate qu'elle n'était pas cruelle à l'égard des catholiques de son royaume malgré sa haine « contre la religion romaine » (2). Il explique aussi l'exécution du comte d'Essex. Plusieurs personnes en France, écrit-il vers 1745, s'imaginent encore qu'Elisabeth a puni son favori uniquement par jalousie de femme ; « elles le croient sur la foi d'une tragédie et d'un roman ». Ceux qui ont lu un peu d'histoire se rendent compte que la reine avait soixante-huit ans et qu'Essex était coupable d'une révolte ouverte, fondée sur l'affaiblissement de la vitalité de la souveraine, et sur l'espérance qu'il avait de profiter du déclin de sa puissance (3). Voltaire éclaire les amours de cette femme en disant qu'elle a pris, comme base de sa conduite, le dessein de ne se jamais donner un mari et de ne se soumettre jamais à un amant (4). Quand il cite les favoris principaux, il se révèle moins connaisseur de l'histoire qu'il ne veut donner l'impression de l'être. Car, entre Robert Dudley, fils du duc de Northumberland, et Robert Devereux, comte d'Essex, il attribue à Elisabeth, comme un troisième favori, le comte de Leicester, qui n'est autre que Dudley lui-même (5).

Selon Voltaire, la reine qui « voulait à la fois jouir

(1) Voltaire : *op. cit.*, tome VIII, p. 281.

(2) *Ibid.*, tome XII, p. 493.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, tome XXXII, p. 324-5.

(5) *Ibid.*, p. 325.

de la vanité d'être aimée et du bonheur d'être indépendante » (1) a souillé son beau règne par une seule tache, l'exécution de Marie Stuart (2). Bien que cet écrivain accuse l'Ecossaise d'adultère, de meurtre, et d'imprudence, il juge que sa cousine a commis un acte de tyrannie en la condamnant à mort (3). Il croit non seulement que l'Anglaise n'était point forcée de faire tuer sa captive, mais aussi que sa conservation lui était nécessaire « pour lui répondre des attentats de ses partisans » (4). Il est bizarre que Voltaire, si peu aveuglé par les préjugés d'autres critiques de la reine vierge, qui estime qu'Elisabeth n'était pas tyrannique, mais « adroite... prudente et forte » (5), qui avoue que sa cousine était loin d'être une martyre, ne se soit pas rendu compte que, dans le cas de Marie Stuart aussi bien que dans celui d'Essex, l'Anglaise a usé de rigueur, non par cruauté ou méchanceté, mais par nécessité. Avant de signer l'arrêt de mort de Marie, elle hésita longtemps, malgré les instances des plus cléments de ses ministres qui lui représentaient que, seule, cette mort assurerait à Elisabeth sa sécurité, et malgré les demandes de son peuple qui réclamait la tête de celle qui était la cause de tous les complots et de toutes les difficultés de l'Etat. Innocente ou coupable, Marie Stuart fut exécutée parce qu'elle était, bon gré, mal gré, le centre de l'opposition.¹

Ces opinions illustrent avec clarté le changement dans la conception française d'Elisabeth, depuis le

(1) Voltaire, *op. cit.*, tome XII, p. 488.

(2) *Ibid.*, p. 493.

(3) *Ibid.*, p. 498.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, tome XX, p. 543.

temps de Galardi et d'Aubery. La reine n'est plus jugée comme le monarque désintéressé, champion de la cause protestante. On recommence à la calomnier pour l'exécution de sa cousine. Cette façon de la traiter créera l'idée dominante qu'on se fera d'elle pendant le *xix^e* siècle. Elle ne retrouvera point l'admiration sans restriction qu'elle a excitée à l'époque de Louis XIV, c'est-à-dire sous le régime de la monarchie absolue.

Dans une lettre écrite à Madame Denis sur le « Philoctète » de Sophocle, Voltaire lui dit : « Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait... (mais) elle n'avait l'air ni d'être héroïne, ni d'avoir un sexe ; c'est la reine Elisabeth » (1). Peut-être est-ce là l'opinion la plus juste donnée sur la reine par cet auteur. Certes, aussi grandes que fussent ses qualités héroïques, son caractère étrange les voilait. Elle doit plaire plus aux intellectuels qu'aux romantiques.

Dumouriez narre, dans ses « Mémoires », un incident amusant qui montre les dangers courus par les défenseurs de la reine vierge (2). Pendant un grand dîner du corps diplomatique à Madrid, un faux major prussien, nommé Merle, tient, pour exalter la nation anglaise, des propos déplacés sur l'Espagne. Notre auteur raconte des anecdotes historiques pour faire diversion aux sarcasmes de ce major. Merle lui répond en disant que ses observations prouvent que les Français ne connaissaient pas mieux l'histoire que la guerre.

(1) Voltaire : *op. cit.*, tome XXXVII, p. 414-5.

(2) Barrière et de Lescure : « Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le *xviii^e* siècle ». Paris, 1846-81, in-12, tome XI ; « Mémoires », de Dumouriez, 1747, p. 50-1.

Cette réflexion jette un froid sur tous les invités ; Dumouriez, afin de faire diversion, lève son verre et dit au Prussien : « Défenseur de la reine Elisabeth, j'ai l'honneur de boire à votre santé ». On rit. Le repas s'achève. Dumouriez quitte la maison, et va provoquer Merle en duel. Celui-ci lui tend son épée sans vouloir se battre. Le Français retourne auprès de ses amis et annonce : « Voilà l'arme terrible du défenseur de la reine Elisabeth ; il se porte fort bien ; renvoyez-la-lui, car il n'osera pas venir la chercher ». Espérons que tous les défenseurs de la reine ne se montrent pas aussi fanfarons que cet Allemand.

Dans son « Histoire abrégée des philosophes et des femmes célèbres », de Bury parle d'Elisabeth à peu près dans les mêmes termes que Voltaire. Cet auteur, pourtant, est imbu de préjugés sur la religion dont l'autre se soucie peu. Il avoue qu'elle était « une des plus habiles souveraines dont l'histoire fasse mention » (1), mais qu'elle a souillé son règne par sa conduite contre les catholiques et par l'exécution de Marie Stuart. Autrement, elle pouvait se vanter d'un génie supérieur, d'un cœur noble et élevé ; elle pouvait se flatter de savoir gouverner et distinguer les talents et le mérite (2).

L'éditeur de la Bibliothèque universelle des romans, dans une critique du roman de Mayer, « Les amours de Chastelard et de Marie Stuart », s'étonne qu'Elisabeth ait fait mourir sa cousine (3). Pourquoi a-t-elle commis un tel acte, redoutée comme elle était par ses

(1) De Bury : « Histoire abrégée des philosophes et des femmes célèbres », Paris, 1773, in-12, II, p. 446.

(2) *Ibid.*, p. 450.

(3) « Bibliothèque universelle des romans », septembre 1779, p. 98-9 n.

voisins, affermie sur son trône, sans postérité, n'ayant d'autre héritier que le fils de sa victime ? Oui, mais cet auteur se trompe en disant que l'Anglaise craignait peu, dans le fond, les intrigues de sa prisonnière. Cette sympathie pour l'Ecossaïse, redevenue populaire pendant le siècle de Voltaire, après avoir été plus ou moins oubliée pendant le siècle qui le précéda, allait continuer à augmenter jusqu'à la publication de la « Maria Stuart » de Schiller. Cette œuvre allait influencer à un tel point les jugements du xix^e siècle qu'Elisabeth ne réapparaîtra que rarement sans la tache de son « crime ». Même l'âge qui comprenait si bien sa politique, l'âge qui a pu oublier tout préjugé religieux ou romanesque, a subi le charme de la reine d'Ecosse tout en admirant le caractère de la reine d'Angleterre.

Nous trouverons que cette admiration parmi les littérateurs objectifs diminue, pourtant, tandis que l'enthousiasme pour Marie Stuart s'accroît. Le xviii^e siècle fut celui où la conception ancienne d'Elisabeth — la grande souveraine — et la future — le bourreau sanglant — se trouvent également fortes.

*
* *

Lorsque nous contemplons la littérature imaginative de ce xviii^e siècle, nous trouvons peu de place pour Elisabeth, pour Marie Stuart ou pour le comte d'Essex, parmi les pastorales, les rondeaux, les épigrammes et les œuvres scientifiques qui caractérisent l'époque. A part quelques poèmes froids et quelques vers « bergères », les écrivains français oubliaient la reine vierge, sauf au moment de la Révolution, où les monarques

absolus étaient plus que jamais détestés. Il fallut attendre que le Romantisme apportât d'Angleterre et d'Allemagne une nouvelle conception du passé, qu'il remit à la mode littéraire les souffrances de la reine d'Ecosse, et qu'il introduisit, avec Amy Robsart, une nouvelle victime d'Elisabeth, pour que nous retrouvions pour cette reine un intérêt pareil à celui qu'elle avait suscité au ^{xviii}^e siècle.

Elisabeth paraît, dans un poème de Baraton sur le chancelier Bacon, comme une souveraine gracieuse, mais puissante, qui a l'habitude d'être prônée par tous ses serviteurs. Passant un jour « avec grosse cour » (1) devant la maison de ce seigneur, elle s'étonne que cette maison soit si petite. Elle en demande la raison au chancelier, qui lui répond d'une manière digne des adulations affectées par les nobles qui illustraient l'entourage de cette reine :

« Madame ... lors qu'elle fut construite ;
« Elle me convenoit par plus d'une raison ;
« Mais votre Majesté sans que je le merite,
« M'a fait par ses bontez trop grand pour ma Maison. » (2)

Elisabeth a l'honneur de figurer dans une des rares œuvres françaises qui peut être regardée comme poème épique. « La Henriade » de Voltaire, toute dédaignée qu'elle soit, narre néanmoins les héroïsmes et les gloires d'un des plus nobles personnages de l'histoire de France. Dans cette œuvre ambitieuse, il est réservé à la reine anglaise une place plus importante qu'elle ne le mérite, car l'assistance qu'elle a prêtée à Henri IV. n'avait rien d'épique.

(1) Baraton : « Poesies diverses », Paris, 1705, in-12, p. 122, l. 13.

(2) *Ibid.*, l. 18-21.

Au premier chant, le futur Henri IV passe en Angleterre pour solliciter des secours de la souveraine. A son arrivée, frappé par les plaines couvertes de troupeaux féconds (1), il ne peut s'empêcher d'admirer la reine qui a réussi à ériger un si heureux empire dans un pays qui a subi tant de luttes civiles. Il s'extasie devant Londres, devenu le centre des arts (2), et devant Westminster, où

« Les députés du peuple, et les grands, et le roi » (3)

paraissent ensemble, rassemblés par le même nœud. Que les Français puissent allier comme ici la gloire à la paix !

Henri est reçu par la femme dont

« ... l'éclat de son règne étonnait les humains » (4)

et, à sa demande, lui expose les difficultés de la France. Il lui parle de la Saint-Barthélemy et de l'assassinat du duc de Guise. En la comparant avec Catherine de Médicis, il lui dit :

« Vous réglez ; Londres est libre, et vos lois florissantes. » (5)

A la fin de son récit, Elisabeth lui promet des troupes, à la tête desquelles sera placé Essex :

« ... dont la vaillance

« A des fiers Castillans confondu la prudence,

« Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin

« Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main. » (6)

(1) Voltaire : *op. cit.*, tome VIII, I, p. 55, l. 3.

(2) *Ibid.*, l. 8.

(3) *Ibid.*, l. 12.

(4) *Ibid.*, I, p. 54, l. 35.

(5) *Ibid.*, II, p. 68, l. 5.

(6) *Ibid.*, III, p. 102, l. 15-18.

Voltaire prône Elisabeth à la manière de ces grands poètes huguenots, du Bartas et d'Aubigné, mais ses vers manquent de la fougue que l'enthousiasme leur aurait prêtée. La conception poétique d'Elisabeth n'a jamais pu retrouver la flamme vibrante des écrivains de la fin du xvi^e siècle.

La Comédie-Française tenta de nouveau, le 3 mai 1734, de représenter sur la scène la lutte entre les deux reines. La nouvelle pièce : « Marie Stuart », écrite par François Tronchin, de Genève, ne réussit pas mieux que celle de Boursault. Elle connut, en tout, huit représentations, dont une fut donnée devant le roi à Fontainebleau. L'auteur voulant garder son anonymat, son nom ne fut révélé qu'en 1779, avec la publication de la pièce dans son recueil intitulé : « Mes Récréations dramatiques » (1).

Avec Tronchin, Elisabeth, plutôt que Marie Stuart, tient le rôle d'héroïne. Il annonce dans son avertissement, de l'édition de 1779, qu'ayant été choqué de la façon peu vraisemblable dont Montchrestien, Regnault, et Boursault avaient présenté l'Anglaise, il a cherché à la peindre « d'après elle-même ». Il nous dit que son but a été de créer son Elisabeth en accord avec la vérité, même s'il fallait, pour l'atteindre, faire de Marie Stuart un caractère d'invention. Le point de vue de cet auteur ressemble si peu à ceux de ses prédécesseurs qu'il préfère embellir Marie Stuart, qu'il juge coupable, plutôt qu'enlaidir Elisabeth, qu'on ne doit pas priver de la pitié qu'elle mérite pour n'avoir fait autre chose qu'éviter les pièges dressés contre elle (2).

(1) Tronchin (François) : « Mes Récréations dramatiques », Genève, 1779-84, in-8, tome I.

(2) *Ibid.*, p. 4-5.

Dans ce drame, Leicester prend, pour la première fois, le rôle d'un ambitieux qui sacrifie son amour à son propre avancement, rôle qu'il allait plus tard tenir dans les pièces dérivant de celle de Schiller. Cette tragédie a comme personnage principal Norfolk plutôt que la reine d'Ecosse. Ce n'est point l'exécution de 1587 que nous voyons, mais la rébellion si mal réussie de ce seigneur. Une scène qui devance l'œuvre du poète allemand est celle de la rencontre des deux reines où Marie Stuart s'aliène la bonté naturelle de sa rivale en la traitant d'une manière hautaine et condescendante (1).

Tout le rôle d'Elisabeth tourne autour de sa plainte :

- « Il faut donc qu'aujourd'hui ma grâce ou ma justice
- « Lui (à Marie) rende sa couronne, ou la livre au supplice.
- « L'un, plus digne de moi, me paroît dangereux :
- « L'autre, plus seur peut-être, est bien moins généreux. » (2)

Comme dans le cas du comte d'Essex, les malheurs de Marie Stuart viennent de son refus de demander à Elisabeth de lui pardonner ses torts. L'Anglaise fait tout ce qu'elle peut pour épargner sa rivale ; même au moment d'être convaincue que l'Ecossaise complotait contre son Etat. Si Marie ne l'avait pas offensée grossièrement pendant leur entretien, elle n'aurait jamais paru devant les pairs d'Angleterre. L'auteur a évidemment puisé dans la pièce de Thomas Corneille pour en tirer cette intrigue. Du reste, il annonce que, seul, parmi les dramaturges de ce genre, l'auteur du « Comte d'Essex » a pu créer une Elisabeth intéressante (3).

(1) Tronchin : « Marie Stuart », acte IV, scène 2.

(2) Tronchin : « Marie Stuart », Paris, 1735, in-8, I, 1, p. 6.

(3) Tronchin : éd. de Genève, p. 4.

Il y a, en plus, des passages où Tronchin expose les secrets de la politique de son héroïne. Parlant de ses conseillers luttant les uns contre les autres, Elisabeth nous confie :

« Par chacun d'eux instruite, et de tous deux maîtresse
« Je vois tout : et, tenant une balance entr'eux,
« Ma politique ainsi m'assure de tous deux. » (1)

Elle nous donne la raison de sa réussite quand elle décrit sa politique comme « utile à l'Angleterre » (2). Cette pièce, certes, nous présente une reine plus vivante et moins stéréotypée que celles que nous avons vues, mais les vers froids et précis, les longues tirades où les personnages analysent leurs émotions, neutralisent dans ce drame la sympathie pour la reine vierge que l'auteur a le dessein de nous inspirer.

La version originale, changée par suite du manque d'enthousiasme constaté lors des premières représentations, contient une scène finale dans laquelle Elisabeth révoque l'arrêt prononcé contre Marie Stuart. On a retranché cet épisode parce qu'il tenait trop de la tragédie de Thomas Corneille et indisposait la plupart des spectateurs (3).

Cette pièce fut la seule traitant ce sujet jouée pendant le XVIII^e siècle (4), époque si hostile aux idées romantiques, si vouée à la Raison. Peut-être cette in-

(1) Tronchin : éd. de Paris, II, 7, p. 29.

(2) *Ibid.*, I, 1, p. 5.

(3) *Mercur de France*, 1734 : seconde édition de juin, p. 1406-1415.

(4) Barbier cite, dans son « Dictionnaire des œuvres anonymes », Paris, 1872, in-8, tome III, une « Marie Stuart, reine d'Ecosse », anonyme de 1734, in-12, qu'il attribue à J.-J. Le Franc de Pompignan. Cette pièce, cependant, n'est autre chose qu'une édition de l'œuvre de Tronchin, semblable à celle de 1735. Je n'ai trouvé aucune trace d'une œuvre de cette sorte écrite par Le Franc de Pompignan.

différence doit-elle son origine à une critique de La Harpe adressée à Doigny du Ponceau, dont la « Marie Stuard » ne fut publiée qu'en 1820. Après avoir examiné cette œuvre, ce petit homme, grand en amour-propre, dit à l'auteur : « Votre pièce est assez bien écrite, mais le sujet n'est nullement propre au Théâtre ; s'il l'était, Voltaire ou moi, nous nous en serions emparés » (1).

Une version poétique des amours d'Elisabeth et d'Essex fut publiée par Montfleury dans le *Mercure de France* du mois d'août 1738 (2). L'auteur chante les louanges d'Elisabeth-reine avant de raconter les malheurs d'Elisabeth-femme :

« Comme un Pilote habile au plus fort de l'orage,
« Ne perd pas son sang froid, saisit son avantage,
« Telle cette Héroïne en miracles féconde,
« Parut seule tenir la balance du Monde. » (3)

Il continue à la prôner, remarquant qu'elle aime mieux servir son peuple que se marier et qu'elle n'a jamais été soumise à la captivité de l'amour. Mais pour Essex, qui

« Brûloit pour cette Reine et n'osoit en rien dire » (4)

elle conçoit la passion la plus intense. Quelle union plus admirable que celle de ces deux amants qui possèdent

« Même inclination, même esprit, et même âge. » (5)

(1) Doigny du Ponceau : « Marie Stuard, reine d'Ecosse », Paris, 1820, in-8. Avertissement, V.

(2) *Mercure de France* : août 1738, p. 1671-1682.

(3) *Ibid.*, p. 1672, l. 21-2, 25-6.

(4) *Ibid.*, p. 1674, l. 2.

(5) *Ibid.*, l. 13.

Hélas ! Elisabeth croit qu'Essex a conspiré contre son gouvernement et l'envoie à la Tour. Convaincu de son innocence, il ne veut pas s'humilier en lui demandant grâce. Il renvoie quand même la bague à sa maîtresse ; encore une fois cet anneau arrive trop tard :

« Triste fin d'un amour hélas ! trop déplorable :
« L'on a beau nous tracer son empire agréable,
« La douceur de son joug, la beauté de ses fers,
« Plus ses plaisirs sont doux, plus grands sont les
[revers. » (1)

Cette charmante bagatelle n'est qu'un poème pastoral, travesti de vêtements élisabethéens. Si tous les littérateurs de l'époque avaient essayé de costumer ainsi leur héros, le caractère de la grande reine aurait sûrement dégénéré en celui d'une bergère cruelle, incapable de trouver un troupeau plus beau que le sien.

Lescene Desmaisons publia, en 1787, son « Histoire d'Elisabeth et du Comte d'Essex », adaptée du livre anglais : « Mémoires d'un homme de qualité ». Il déclare qu'Elisabeth est connue sous les traits d'une grande reine, mais qu'il va la peindre sous ceux d'une femme sensible et infortunée. Il ajoute : « pour apprécier l'ame grande et noble d'Elisabeth, il faut une ame du même modèle » (2). Cette préface ne ressemble point à celle écrite par La Calprenède cent cinquante ans plus tôt. L'opinion de ce XVIII^e siècle, indépendante de tout romantisme, grâce à la nouvelle connaissance de l'histoire d'Angleterre introduite en France par Voltaire, ne regarda guère cette reine comme inhu-

(1) *Mercure de France*, août 1738 : p. 1682, 1, 17-20.

(2) Desmaisons (Lescene : « Histoire d'Elisabeth et du Comte d'Essex », Londres, 1787, in-8. Dédicace à son Altesse Royale Madame.

maine. Ce fut à ce moment, après les éclaircissemets de l'âge de Raison, avant les imaginations exaltées du Romantisme, qu'Elisabeth dut paraître le plus sympathique aux Français.

L'auteur n'a pas échappé à l'humeur « bergère » de l'époque. Elisabeth, malgré son courage et sa force d'esprit remarquable, n'est point « à l'abri des impressions de l'amour » (1). Tout le livre est dominé par cette idée-là. La reine n'ordonne l'exécution ni pour sauver son Etat, ni pour satisfaire les désirs de ses sujets; elle le fait pour éviter la rumeur suivante de courir à propos d'elle : « l'Angleterre est gouvernée par une reine qui n'est pas aussi discrète que l'a fait la renommée » (2). Cette œuvre illustre très bien l'assertion que les personnages historiques servent seulement comme répertoire de noms pour la littérature. Une situation réelle se transpose en roman, ou en pièce, selon les goûts d'une époque. Cet Essex, que nous avons vu héros cornélien et berger à la Watteau, va porter un chapeau à plumes et une longue épée ; il va paraître superlativement galant ; mais il va parler une langue moins précieuse et ose-t-on le dire ? moins poétique. Essex va être adopté par les Romantiques.

Florian, dans la « Complainte de la Reine Marie », juge l'Anglaise comme une

« Perfide et barbare ennemie » (3),

et considère que sa mémoire sera toujours détestée. Ce poète, voulant condamner Elisabeth comme ceux

(1) Demaisons (Lescene) : *op. cit.*, p. 3.

(2) *Ibid.*, p. 106.

(3) Florian : « Mélanges de Poésie et de Littérature », Paris, 1797, in-12, tome VI, p. 149, l. 13.

du xvi^e siècle l'ont fait, ne manifeste ni la même flamme, ni le même enthousiasme. Après deux cents ans, la mort de l'Écossaise n'est plus assez récente pour inspirer des odes et des sonnets tels que ceux qui remplissent les éditions du « Martyre de la Royne d'Écosse ».

Mayer, dans un roman : « Les amours de Chastelard et de Marie Stuart », dit que, seule, une jalousie de beauté incitait Elisabeth à persécuter sa cousine (1). Il avoue quand même que l'Angleterre aurait perdu, si cette femme n'avait pas régné (2).

Il y a une pièce, à la fin du siècle, qui expose la carrière éclatante mais courte d'Anne de Boleyn. Publié en 1792, le « Henri VIII » de Marie-Joseph Chénier ne fut représenté à la Comédie-Française que le 27 janvier 1801. Le but de cette « très-mauvaise tragédie » (3) était de rendre odieux le pouvoir monarchique. Cette œuvre froide et précise ne sort que rarement de son style oratoire pour révéler un peu de sentiment humain. Une scène vraiment touchante est celle où Anne de Boleyn fait ses adieux à la jeune Elisabeth, âgée alors de trois ans. La princesse, demandant pourquoi sa mère n'appelle pas Henri VIII à son aide, l'entretient d'une façon pathétique :

« Elisabeth : Il te chérit ; il viendra te défendre.

« Anne de Boleyn : Lui ! tu le crois ?

« Elisabeth : Mon père ! Ah, s'il pouvait m'entendre !

« On fait tout ce qu'il veut.

(1) Mayer : « Les amours de Chastelard et de Marie Stuart », Paris, 1787, in-12, p. 373.

(2) *Ibid.*, p. 365.

(3) *Almanach général de tous les spectacles de Paris*, Paris, 1792, in-12, p. 238.

« *Anne de Boleyn* : Oui, je le sais trop bien.

« *Elisabeth* : Allons auprès de lui... Tu ne me réponds
[rien ?

« *Anne de Boleyn* : Enfant, n'hérite pas du malheur de ta
[mère ;

« Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père. (1)

La littérature imaginative du temps de Voltaire n'ajouta que peu à la conception française de la reine anglaise. Elle est représentée comme « l'enfant du siècle », sans perdre pour cela sa réputation de grandeur. Sa cruauté et ses amours sont devenus moins fougueux. Elle semble une copie fardée du bourreau de Regnault ou de l'amante de Thomas Corneille. Mais, dans le siècle suivant, nous trouverons chez les historiens et les mémorialistes, une reine plus vraisemblable, et chez les romanciers et les dramaturges, un personnage plus apte à remplir le rôle de persécutrice de Marie Stuart ou celui de vieille courtisane, ridicule amoureuse du jeune Essex.

(1) Chénier (M.-J.) ¹ : « Henri VIII », Paris, 1793, in-8, IV, 3, p. 70-4.

DIX-NEUVIEME SIECLE.

1. — Historiens.

Le XIX^e siècle constitue un âge riche en appréciations historiques et littéraires sur Elisabeth. Sans doute y eut-il, sous l'influence du romantisme, un désir de connaître plus profondément l'époque de Marie Stuart et de sa rivale, qui poussa plusieurs auteurs à composer des livres sérieux sur divers personnages connus alors presque exclusivement par la scène et par les romans. Mais comme tous ces ouvrages parurent pendant ou tout de suite après le second Empire, il est probable que la récente alliance de Napoléon avec l'Angleterre en avait inspiré la plupart.

Nous possédons des biographies d'Elisabeth, par Bourdon (1), Tarweld (2), Dargaud (3), Capefigue (4), et Celliez (5) ; La Ferrière (6) et Gossart (7) ont écrit

(1) Bourdon (Mme) : « Marie Tudor et Elisabeth, reine d'Angleterre », Paris, 1868, in-18.

(2) Tarweld (Mathilde) : « Histoire d'Elisabeth », Plancy, 1852, in-12.

(3) Dargaud : *op. cit.*

(4) Capefigue : *op. cit.*

(5) Celliez (A.) : « Les reines d'Angleterre », Paris, 1852, in-8, p. 485-537.

(6) La Ferrière (H. de) : « Deux drames d'amour », Paris, 1894, in-8.

(7) Gossart (Ernest) : « Elisabeth d'Angleterre et ses prétendants. Bruxelles, 1896, in-8.

sur ses amours ; et Prévost-Paradol (1) a traité d'une phase de sa politique. Même dans ces œuvres, d'où toute trace de sentimentalité aurait dû être exclue, nous voyons Elisabeth, soit comme femme excessivement barbare, soit comme reine trop clémentine. Madame Bourdon dit que sa réputation de gloire est fondée uniquement sur des actes accessoires et sur l'habileté incontestable avec laquelle elle a mis en œuvre les éléments de puissance et de succès réunis autour d'elle (2) ; Dargaud prétend qu'elle était une reine incomparable qui se suffisait toujours à elle-même (3). Laur constate que l'exécution de Marie Stuart n'a été pour elle qu'une effusion de plus dans son règne de volupté et de sang (4), tandis que Capefigue avoue qu'il est impossible de nier que l'Ecossaise conspirât contre sa cousine, et que, captive, elle n'aspirât à la liberté que pour conspirer encore (5). Celliez juge que, dans le cas d'Essex, Elisabeth a vengé par une injustice les blessures faites à son incurable et ridicule vanité (6), mais Prévost-Paradol appelle cette exécution un bon exemple de « ses perpétuels sacrifices à la nécessité de régner » (7).

Sur la question de la fameuse virginité, tous ces auteurs sont d'accord. Selon l'opinion du XIX^e siècle, elle rivalisait avec Marie Stuart et Catherine-la-Grande dans son penchant pour l'amour. Il fallut attendre jus-

(1) Prévost-Paradol : *op. cit.*

(2) Bourdon : *op. cit.*, p. 212.

(3) Dargaud : *op. cit.*, I, p. 5.

(4) Laur (Jean) : « Victimes et bourreaux », Abbeville, 1895, in-8. p. 77-143.

(5) Capefigue : *op. cit.*, p. 100.

(6) Celliez : *op. cit.*, p. 529.

(7) Prévost-Paradol : *op. cit.*, p. 173.

qu'à nos jours pour enregistrer l'acceptation du jugement le plus raisonnable sur cette question : Elisabeth était vierge malgré elle, une cause physique l'empêchait de se marier, mais lui permettait de flirter autant qu'elle pouvait le désirer, sans aucun danger. Capefigue se montre le moins sceptique quand il dit que cette chasteté était un peu sensuelle (1). Dargaud croit qu'elle badinait avec une fausse virginité (2) ; La Ferrière parle de sa « soi-disant pureté virginale » (3) ; Laur nous entretient de ses relations coupables avec un de ses favoris (4). Ainsi, nous possédons toute une gamme de jugements sur un point qui a été presque ignoré des littérateurs français depuis les remarques des historiens et ambassadeurs du XVI^e siècle.

En nous tournant vers d'autres écrivains de cette époque, nous trouvons que les critiques littéraires et les mémorialistes accusent cette reine d'être licencieuse et cruelle. Ecrivant pendant ou immédiatement après les guerres napoléoniennes, il était forcé qu'Elisabeth, la reine anglaise, leur fût peu sympathique. Il y avait toutefois des auteurs qui ne cessaient de voir en elle la grande et puissante souveraine.

2. — Mémorialistes et critiques littéraires.

Masson, dans ses « Mémoires sur la Russie », écrit que la plupart des femmes qui ont été maîtresse d'elles-

(1) Capefigue : *op. cit.*, p. 38.

(2) Dargaud : *op. cit.*, p. 47.

(3) La Ferrière : « Les projets de mariage de la reine Elisabeth », p. 46.

(4) Laur : *op. cit.*, p. 112.

mêmes ont eu des favoris ou des amants et qu'Elisabeth faisait décapiter les siens (1). Théophile Gautier pense que cette reine mérite assez peu le titre de reine vierge, qu'elle a été débauchée et cruelle comme toutes les femmes qui ont régné seules (2). Et Sainte-Beuve cite l'Anglaise comme une reine qui tuait ses amants quand elle rompait avec eux (3). Dans une notice qui préface sa tragédie : « Les états de Blois », Raynouard dit : « Elisabeth... toute puissante, chérie ou du moins respectée de ses sujets, se souilla de l'assassinat juridique de Marie Stuart... il était difficile de justifier cet attentat politique, aux yeux de la raison » (4). Mais Madame Gascon-Dufour atteste que la reine est digne de louanges immortelles « pour son courage, sa prudence, les rares qualités de son esprit, et surtout par l'ardent amour quelle portait à ses peuples » (5). Le duc de Lérès avoue qu'elle était habile et forte, qu'elle savait porter une couronne et égaler les plus grands rois (6). Et Madame de Genlis observe qu'il était bien possible de se passionner pour une reine qui avait tant de talent et de génie (7).

Un indice curieux de cette admiration pour Elisabeth, contenant pourtant l'accusation habituelle pour

(1) Barrière et de Lescure : *op. cit.*, tome XXII ; Masson (C.-F.-B.) : « Mémoires secrets sur la Russie », p. 94-5.

(2) Gautier (Théophile) : « Histoire de l'art dramatique », Paris, 1858-9, in-12, I, p. 204.

(3) Sainte-Beuve : « Les nouveaux Lundis », Paris, 1865, in-12, tome II, p. 221.

(4) Raynouard : « Notice historique sur le duc de Guise », Paris, 1814, in-8, p. 114.

(5) Gascon-Dufour (Mme) : « Cour de Catherine de Médicis », Paris, 1807, in-8, vol. II, p. 373.

(6) Barrière et de Lescure : *op. cit.* tome XIV ; Lérès (duc de) : « Souvenirs et portraits », p. 403.

(7) *Ibid.* Genlis (Mme de) : « Souvenirs de Félicie », p. 174.

son inhumanité envers la reine d'Ecosse, nous est fourni par une comédie de Madame Ancelot, intitulée : « Les deux impératrices, ou une petite guerre » et représentée pour la première fois à l'Odéon, le 4 novembre 1842. Amélie y raconte à Marie-Thérèse d'Autriche que la reine vierge a pardonné à un imprudent individu qui s'était élancé étourdiment sur les chevaux de son carrosse, mais qui avait refusé de donner son nom, après avoir été arrêté (1). L'impératrice repartit : « C'était une grande reine qu'Elisabeth !... Pourquoi la mort de Marie Stuart a-t-elle terni l'éclat de son règne ? » (2). Plus tard, Waldimir, amoureux de cette souveraine, cite l'histoire de la passion d'un certain Edgard Walton pour la reine d'Angleterre, dit qu'il a même osé la lui avouer, pour justifier sa témérité en lui parlant de ses propres sentiments (3).

Une conception encore plus bizarre de l'Anglaise nous est donnée par Janin dans son « Histoire de la littérature dramatique ». Il dit qu'Elisabeth, « femme anglaise, mais esprit anglais », était une prude qui aimait le mot pour rire et une vestale qui soufflait parfois sur le feu sacré (4). Il croit que l'ordre donné par elle à Shakespeare de composer une pièce montrant Falstaff amoureux (« Les joyeuses commères de Windsor ») venait de son désir de lancer quelques bons sarcasmes contre l'amour (5). De plus, ce critique pense que la plus grande preuve que la reine ait donnée de sa toute-

(1) Ancelot (Mme Virginie) : « Les deux impératrices », Paris, 1842, in-8 pièce, I, 2, p. 4.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, I, 5, p. 6-7.

(4) Janin (Jules) : « Histoire de la littérature dramatique », Paris, 1853-8, in-18, III, p. 365.

(5) *Ibid.*, p. 368-9.

puissance a été le changement du nom d'Oldcastle (un obscur suivant de Henri V) en Falstaff (1). Il est certain que ce nom de Falstaff doit son origine uniquement au poète ; mais Elisabeth inspira à Shakespeare sa seule intrigue originale en lui demandant une pièce traitant de la vie sentimentale de ce brave guerrier, Jack Falstaff.

Vers la fin du siècle (1882), un de ces auteurs montra Elisabeth sous des aspects plus généreux. Le mouvement vers le rapprochement franco-britannique était proche, lorsque Paul Deschanel publia ses « Figures de femmes » (2). Il y consacre un chapitre à Elisabeth. C'est une critique sur « Les projets de mariage de la reine Elisabeth » de La Ferrière. Deschanel a tracé un tableau assez juste du caractère de son héroïne. Sa nature présente deux aspects, dit-il, tantôt elle est la grande souveraine, prête à sacrifier ses goûts, son bonheur, son amour même, aux intérêts de l'Angleterre ; tantôt elle est la coquette mesquine, s'arrêtant aux puérilités les plus ridicules, s'irritant au moindre détail de vanité. Deschanel n'arrive pas à comprendre que la femme n'ait pas nui davantage à la reine (3). La réponse est simple : la femme ne dominait qu'aux moments où la reine pouvait se reposer un peu des devoirs de l'Etat. Aussi enfantine que fut sa mentalité féminine, la femme restait subordonnée à la souveraine ; car, comme cet écrivain lui-même l'avoue, « elle avait les instincts supérieurs du commandement et entendait ne partager avec personne... le pouvoir » (4).

(1) Janin (Jules) : *op. cit.*, p. 365.

(2) Deschanel (P.) : « Figures de femmes », Paris, 1889, in-18, p. 321-350.

(3) *Ibid.*, p. 324-5.

(4) *Ibid.*, p. 325.

Deschanel se trompe deux fois. Elisabeth ne fut jamais résignée au mariage (1) ; elle en parlait pour des raisons politiques, mais elle était trop indépendante pour se soumettre au joug conjugal. Et les gloires de son règne, devant beaucoup aux talents de ses ministres et aux fautes de ses adversaires (2), se rapportaient quand même à elle, qui savait si bien choisir ses conseillers et si bien forcer ses ennemis à commettre des fautes. Non, ni la réussite, ni la dualité de sa personnalité ne nous étonnent en Elisabeth ; nous sommes plutôt surpris du fait qu'une personne qui remplissait si bien son devoir ait pu se rendre si ridicule aux moments qu'elle cessait d'être une grande souveraine pour devenir une simple femme. Elle fit exécuter Marie Stuart et y montra du courage, parce que les nécessités de son royaume l'exigeaient ; mais elle se montra hypocrite et vile en essayant de nier sa complicité pour protéger sa réputation de femme.

Mais si les historiens et les mémorialistes de ce siècle ne s'accordent pas toujours sur le caractère de la reine anglaise, les auteurs imaginatifs révèlent la même divergence dans leurs conceptions. Avant que les traductions de « Kenilworth » et de la « Maria Stuart » de Schiller n'aient influencé la mentalité de l'époque, nous possédions quelques pièces qui nous présentent une Elisabeth, grande, digne de notre admiration, malgré sa coquetterie. Comme héroïne romantique, elle perd toute individualité pour rester uniquement la persécutrice de Marie Stuart ou la cause malgré elle de la mort d'Amy Robsart. Presque toutes ces pièces dérivent

(1) Deschanel : *op. cit.*, p. 319.

(2) *Ibid.*, p. 325.

de Schiller ou de Scott. Vers le milieu du siècle, pourtant, des œuvres purement françaises paraissent plus souvent. Nous y voyons la reine vierge sous de nouveaux aspects : soit qu'elle encourage le génie de Shakespeare, soit qu'elle arrange les affaires de cœur de ses suivants, soit qu'elle meure abandonnée et seule, selon la conception de Delaroche. Tous ces auteurs gardent l'empreinte du romantisme. Tantôt Elisabeth est représentée comme excessivement cruelle, tantôt, mais rarement, comme une grande souveraine désintéressée. Cette empreinte dure jusqu'à la fin du siècle. C'est seulement de nos jours qu'Elisabeth prend un caractère plus historique. Telle fut l'influence de Schiller et de Walter Scott.

3. — Littérature d'imagination avant le mouvement romantique.

Avec la fin du « règne » de La Harpe, le sujet de la rivalité entre Elisabeth et Marie Stuart redevient à la mode théâtrale. Une nouvelle tragédie, « Marie Stuard, reine d'Ecosse », fut reçue à la Comédie-Française, le 25 mars 1805, mais elle ne fut jamais jouée (1).

Doigny du Ponceau, l'auteur, construisit sa pièce sur l'amour des deux reines pour Norfolk. Mais, à son avis, l'exécution de l'Ecossaise, non celle du Duc, fournit le point culminant. Il fait des deux cousines des personnages sympathiques et innocents. Elisabeth hésite à signer l'arrêt de mort, même après la condamnation prononcée par les pairs, même après avoir vu les

(1) Voir : Doigny du Ponceau : *op. cit.* Avertissement.

lettres confirmant la culpabilité de sa prisonnière. C'est seulement au moment qu'on essaie une rébellion afin de délivrer Marie Staurt qu'elle consent à envoyer sa cousine à l'échafaud. En vérité, Marie est innocente : la conspiration de Norfolk n'a jamais reçu son approbation ; la lettre qui l'accuse est fausse. Toute la pièce indique que les deux reines sont victimes d'un malheureux destin, que Norfolk, voulant sauver sa fiancée, n'a causé que sa perte.

Du Ponceau attribue à Elisabeth des phrases où s'atteste plus ou moins sa grandeur, son courage viril, son génie politique, et où paraît sa base de conduite :

« ... les intérêts de toute l'Angleterre,
« Et la raison d'état ... » (1)

Le discours que la reine prononce devant son parlement, au quatrième acte, un des seuls discours de tout ce théâtre, digne de l'oratrice qu'était Elisabeth, frappe par son ton de vraisemblance et la révélation de la personnalité de la souveraine :

« Si tous mes ennemis, rassemblant leurs soldats,
« Franchissent l'Océan qui garde mes états ;
« De mon sexe faisant oublier la faiblesse,
« Egalant mon courage au péril qui vous presse,
« Vous me verrez, Anglais, partageant votre sort,
« Chercher aux premiers rangs la victoire ou la mort,
« Et d'un glaive chargeant cette main aguerrie,
« Vous montrer votre roi qui sauve la patrie. » (2)

La Comédie-Française reçut encore une « Marie Stuart », en 1813, ouvrage d'un auteur anonyme, qui a écrit sa pièce avec l'intention de nous donner une

(1) Doigny du Ponceau : *op. cit.*, II, 3, p. 41.

(2) *Ibid.*, IV, 3, p. 70.

leçon. Il annonce dans sa préface : « les crimes que l'ambition arrache même à des cœurs qui ne sont pas dépourvus de tout noble sentiment, ne peuvent être trop souvent présentés aux réflexions des hommes, pour leur en inspirer l'horreur » (1).

Elisabeth est encore ici victime des circonstances : voulant libérer sa cousine, elle lui demande une confession de sa culpabilité, mais elle essuie des insultes grossières ; voulant alors la garder seulement en prison, même après ces attaques, elle est trompée par Cecil, qui, de lui-même, fait exécuter la captive — ce qui révèle l'ignorance de l'auteur concernant la constitution anglaise. Un nouveau personnage paraît dans ce drame ; Arundel, fils de Norfolk, ennemi de Marie Stuart, aspirant à la main de sa souveraine. Les malheurs des deux reines naissent de la lutte entre cet Arundel et Cecil ; la mort de l'une et les remords de l'autre sont causés par leur ambition.

C'est avec une satisfaction bien typique qu'Elisabeth annonce à ses conseillers que l'Europe

« Dans une femme reconnaît un grand roi. » (2)

Cet auteur, comme du Ponceau, laisse paraître tout le long de sa pièce des indications sur la grandeur et le génie d'Elisabeth-reine, bien qu'il l'accuse, comme l'autre, d'être perfide en amour et en amitié. N'y a-t-il eu personne qui pût comprendre que, pour la grande reine, il n'existait ni amour, ni amitié, ni sentiment autre que son dévouement à l'Angleterre ? Non ; parce que l'Angleterre, l'ennemi héréditaire, était plus

(1) M.-J.-V. : « Marie Stuart », Paris, 1820, in-8. Avis.

(2) *Ibid.*, III, 4, p. 41.

que jamais détestée à ce moment. La reine attirait les Français par l'éclat de sa grandeur, semblable pour le curieux d'histoire à celle de Napoléon. Ils ne voyaient pas en elle la mère de l'Empire britannique, mais simplement la grande souveraine conquérante.

Elisabeth est mentionnée dans une pièce de Brifaut : « Jeanne Grey », qui, évidemment, l'admire. Jane, voulant renoncer à ses droits au trône, propose à son époux de remplacer Marie par sa sœur

« Et de son règne heureux préparons le succès

« Nous en aurons plutôt enrichi les Anglais. » (1)

Avant cette date (1815), l'œuvre de Schiller avait remporté son premier succès devant le public français. Passons maintenant à la discussion des pièces basées sur la tragédie du poète allemand pour découvrir si sa version de la mort de Marie Stuart diffère de celles de Montchrestien et de Regnault, de Boursault et de Tronchin, que nous avons étudiées.

4. — La « Maria Stuart » de Schiller (2).

La « Maria Stuart » de Schiller fut représentée pour la première fois à Weimar, le 14 juin 1800. Elle fut adaptée pour la scène française, en 1813, sous le titre d' « Alix et Blanche ». La première traduction date de 1816, ouvrage de J.-G. Hess (1). Cette œuvre était con-

(1) Brifaut (Charles) : « Jeanne Grey », acte I, scène 14. Cette pièce existe en manuscrit aux Archives Nationales.

(2) Pour l'œuvre de Schiller et son influence sur la littérature française, voir E. Eggli : *Schiller et le romantisme français*, Paris, 1928, in-8, p. 499-538. Les pièces de Lebrun, de Merle et Rougemont, et de Latouche y sont soigneusement analysées.

nue par les Français depuis la publication du livre de Madame de Staël sur l'Allemagne (2), où cette germanophile juge la pièce la plus pathétique et la mieux conçue des tragédies d'Outre-Rhin. Elle pense, pourtant, qu'une perfection de plus serait d'avoir créé une Elisabeth moins odieuse (3). Celle-ci est présentée comme jalouse et hypocrite, n'envoyant sa rivale à l'échafaud que pour satisfaire une basse vengeance de femme. Toute sa conduite est dirigée, soit par son amour-propre, soit par son inclination à dissimuler. Seuls, les discours, nobles et fiers, qu'elle prononce, la relèvent et lui donnent quelque air de grande souveraine (4).

Schiller falsifie l'histoire pour apitoyer le public sur les maux de son héroïne. Il se sert de trois inventions : la rencontre des deux reines ; l'amour de Leicester pour Marie Stuart ; et la défense de cette reine par Talbot, un des serviteurs d'Elisabeth. Il a consulté plusieurs historiens : Camden, Hume, Holinshed, Melville, Jebb, Rapin-Thoyras et Brantôme (5). Il a été influencé sans doute par la tragédie de Regnault (6). Malgré tout ce qu'il a lu, il n'a pas subi l'influence de l'Anglaise. Il ne présente guère avec son art incontestable la véritable tragédie d'une rivalité qui contenait pour chacune des deux héroïnes une part égale

(1) Voir la Bibliographie pour les traductions françaises de cette pièce.

(2) 1810.

(3) Mme de Staël : « De l'Allemagne », Paris, 1888, in-16, p. 191-210.

(4) Voir : Henri (E.) : « Marie Stuart », éd. classique du texte allemand, Paris, 1892, in-16. Introduction, p. V-XIX et Grimm (H.) « Marie Stuart », éd. allemande classique, Paris, 1875, in-16. Analyse de la pièce, p. XIX-XX.

(5) Martin (A.) : « Schiller », Nancy, 1897, in-16, p. 49-50.

(6) Voir : Ristelhuber (P.) : « Marie Stuart », Paris, 1859, in-12. Préface, VIII.

d'importance. Il préfère composer selon le moule habituel que créer un genre nouveau. La vraie tragédie n'a pas encore été écrite.

« L'Alix et Blanche » de Duperche fut représentée à la Gaité, le 23 janvier 1813. Ce changement de titre vient d'une crainte que la Comédie-Française ne reprochât à ce théâtre de l'avoir privée d'une pièce qui, par son sujet, semble lui appartenir (1). Elisabeth devient Blanche, comtesse de Champagne ; Marie Stuart prend le titre d'Alix, dame de Vaucouleurs. A la fin, Blanche-Elisabeth pardonne à sa prisonnière et lui restitue ses Etats. La pièce, qui doit à Corneille aussi bien qu'à Schiller, remporta un immense succès. Mais la personne d'Elisabeth, sous le nom de Blanche, perd même la dignité que le poète allemand lui a prêtée. Le compte rendu la taxe de bourgeoisie empruntée de noblesse (2). Elle est présentée comme ambitieuse, dissimulée, méfiante, altière, vindicative, croyant plus aux grandeurs de l'âme qu'à celles de l'Etat.

La pièce de Schiller connut son plus vif succès en France à partir du 6 mars 1820, quand, à la Comédie-Française, Talma joua pour la première fois l'adaptation de Pierre Lebrun. Elle fut représentée trente-six fois dans l'année et eut cent quarante-trois représentations sur cette scène avant de disparaître du répertoire (3).

Lebrun altère considérablement le texte allemand. Comme dit Vanderbourg, tout ce qu'il en a supprimé aurait pu fournir matière à un second drame intitulé :

(1) *Journal de Paris* : le 24 janvier 1813.

(2) *Ibid.*

(3) Joannidès : *op. cit.*

« Elisabeth » (1). L'auteur français jette sur le rôle de la reine d'Angleterre un jour plus odieux que n'a fait Schiller. Il omet l'attentat contre la vie d'Elisabeth, crime qui fournit à la reine une bonne raison de faire exécuter sa captive ; il ignore les demandes des Anglais relativement à la mort de Marie. Tout en avilissant le caractère d'une reine, l'auteur embellit celui de l'autre, en effaçant tous les traits qui dénoncent la complicité de cette femme dans le meurtre de son second mari. Cette adaptation s'écarte encore plus que la version originale de la vérité historique. Elisabeth devient une femme détestable par suite de sa déception sentimentale. Un seul mot de la reine créée par Lebrun paraît juste, celui qui décèle sa vantardise :

« Fille de Henri VIII, j'ose imiter mon père. » (2)

Mais cette imitation s'applique plutôt à sa barbarie qu'à son habileté politique.

La pièce a vite vieilli. Gautier, parlant d'une représentation à laquelle il a assisté en 1840, juge le drame vieux de vingt siècles (3). Selon lui, Marie Stuart meurt « pour crime de beauté capitale » (4). Ainsi un événement historique essentiellement dramatique a dégénéré en un mélodrame qui s'occupe de la rivalité entre deux femmes amoureuses du même homme : l'une innocente et maltraitée ; l'autre vindicative et cruelle. Cette pièce manque même de la sincérité qui caractérise celle de Montchrestien.

(1) *Journal des Savants*, 1820, juillet. Vanderbourg : « Marie Stuart de Lebrun », p. 416-426.

(2) Lebrun (Pierre) : « Marie Stuart », Paris, 1838, in-8, III, 4. p. 321.

(3) Gautier : *op. cit.*, II, p. 86-90

(4) *Ibid.*, p. 88.

Une parodie de l'œuvre de Lebrun, intitulée : « Marie Jobard », fut représentée sur le théâtre des Variétés, le 11 avril de la même année. Marie Jobard, ancienne aubergiste, est internée par le fait de sa cousine, Reinette, aubergiste voisine. Comme supplice, Marie reçoit un bain public. La pièce se termine par le mariage de Reinette et de Duhoublon, un maître brasseur. Marie Jobard dit à Petittlaid, qui remplit le rôle d'inspecteur d'une maison de santé :

« Aucun homme ici-bas de moi ne peut se plaindre !
« Excepté, j'en conviens, un certain Allemand
« A qui j'ai pris beaucoup ! »

L'inspecteur répond :

« ... Mais tout le monde prend.
« Aisément on pardonne un délit si frivole,
« Quand on sait, mon enfant, tuer ceux que l'on vole. » (1)

Les plaisanteries contiennent souvent plus de vérité qu'on ne croit.

Il y eut deux autres parodies de cette même pièce. « Le Leicester du Faubourg » fut joué au Gymnase Dramatique et « La Poste Dramatique », d'Armand d'Artois et Léon Théaulon, au Vaudeville (2).

Une troisième adaptation de Schiller fut jouée sur la scène du théâtre de la Porte Saint-Martin, cinq mois après que le succès de Lebrun fut assuré. Merle et Rougemont en sont les auteurs (3). Leur tragédie suit fidèlement le texte original, à un tel point que quelques brutalités allemandes, par exemple le bruit de la hache

(1) Dupin, Scribe et Carmouche : « Marie Jobard », Paris, 1820, in-8, V, 1, p. 20.

(2) Eggli (E.) : *op. cit.*, p. 515.

(3) Merle et Rougemont : « Marie Stuart », Paris, 1826, in-8.

qui tranche la tête de Marie Stuart, furent sifflées par les spectateurs et supprimées dès la première représentation. Cette production doit sa réussite à la musique de Piccini, au talent du décorateur et à la magnificence des costumes plutôt qu'aux paroles de Schiller, trop lourdes et trop germaniques pour faire de cette œuvre autre chose qu'un mélodrame digne des théâtres du Boulevard du Crime (1).

Une autre « Marie Stuart », maintenant perdue, écrite par Louis-Sébastien Mercier, suivit, elle aussi, la tragédie du poète allemand (2). J'ignore si elle fut jouée ; je ne sais si elle ressemblait à la version francisée de Lebrun ou à celle, plus intégrale, de Merle et Rougemont.

Une version de C.-F. Martin, datant de 1841, ajoute à la pièce de Schiller, une affaire de cœur entre Marie Stuart et l'ambassadeur français, Aubépine. Ce drame conserve l'épisode de la fuite de l'Écossaise qui fournit à sa cousine un prétexte pour consentir à sa mort. Au dernier acte, Elisabeth montre du courage en refusant de fuir Londres, tombé, croit-elle, aux mains de ses ennemis, ce qui, d'ailleurs, n'est que fausse rumeur.

L'Elisabeth de cet auteur comme celle de Schiller, reste une femme jalouse qui ne pouvait pardonner à sa rivale, ni sa beauté supérieure, ni ses accusations d'illégitimité faites devant Leicester. Dans cette pièce, apparaît une nouvelle note, donnée par Elisabeth désirant effacer la tache dont Henri VIII a flétri sa naissance. Du moins, Martin comprend-il l'hypocrisie de

(1) Voir : *Journal de Paris*, 1820, le 9 août.

(2) Bédard (L.) : « Sébastien Mercier », Paris, 1903, in-8, p. 228.

cette reine : la dernière ligne de la tragédie révèle une des raisons de son succès :

« Sot à dissimuler ne sut jamais régner. » (1)

Ristelhuber annonce dans la préface de sa « Marie Stuart » (1859), offrande pour l'anniversaire séculaire de la naissance de Schiller, qu'il a composé son adaptation avec tout le tact et la mesure dont il était capable et d'après les meilleurs exemples, afin d'éviter les erreurs de Lebrun et de réussir mieux que lui (2). Il mentionne plusieurs autres de ses prédécesseurs : Regnault, Boursault, du Ponceau, Merle et Rougemont (3). A cette liste, il ajoute les dramaturges Jacquelin et Gillet, parmi les écrits desquels je n'ai trouvé aucune trace d'une pièce de cette sorte.

Cette œuvre reste une des plus fidèles à l'originale. L'auteur explique la légitimité de la mort de Marie Stuart par les complots fomentés en son nom contre le gouvernement anglais. Il apitoie ses spectateurs sur cette malheureuse femme en lui prêtant la proposition de renoncer à sa liberté plutôt que causer l'effusion du sang qui coulerait pour elle. Elle rend Elisabeth moins antipathique par sa plainte sur les tourments qui harassent une reine :

« Avec quelque succès je gouvernai cette île,
« Quand faire des heureux me semblait seul utile ;
« Pour la première fois la rigueur d'un devoir
« Me fait sentir combien j'ai peu de vrai pouvoir. » (4)

La pièce de Schiller fut adaptée deux fois à l'in-

(1) Martin (C.-F.) : « Marie Stuart », Paris, 1841, in-18, V, 7, p. 78.

(2) Ristelhuber (P.) : *op cit.* Préface, I.

(3) *Ibid.*, VIII-X.

(4) *Ibid.*, IV, 4, p. 69.

tention des pensionnats de demoiselles (1). Les deux pièces s'occupent plus des malheurs de Marie que des difficultés qu'elle causait à sa cousine. Mais toutes deux mentionnent nettement les requêtes du parlement anglais qui voulait forcer la souveraine à se débarrasser d'une prisonnière si gênante.

Emile Riquiez écrit une version de Schiller (1893) contenant une espèce d'épilogue qui nous révèle les remords d'Elisabeth après l'exécution et la solitude hostile qui l'entourait. On peut ainsi deviner la tragédie de celle qui fut forcée de goûter les poisons amers que les grands monarques sont souvent contraints de boire. Un détail, tiré de la réalité, est introduit dans cette œuvre : Elisabeth, après avoir signé l'arrêt de mort de sa rivale, le donne à un de ses secrétaires subalternes, Davison, en lui conseillant d'agir selon la prudence. Elle espère ainsi esquivier la responsabilité de l'acte qu'elle commet. Cette pièce est émaillée de plusieurs réflexions qui montrent que l'auteur connaissait bien l'histoire de la Grande-Bretagne. Au premier acte, Marie Stuart dit :

« ... cette guerre sans fin
« Ne cessera, j'en suis sûre, que lorsqu'enfin
« Un seul sceptre pourra gouverner cette île entière » (2)

Cette observation, si juste, fait ressortir de manière saisissante l'ignorance des auteurs qui croyaient qu'Elisabeth voulait écarter Jacques VI du trône d'Angleterre. Au contraire, la reine vierge voyait, comme tous les Tudor, que l'union des deux couronnes était indispen-

(1) X... : « Marie Stuart », Alger, 1862, in-8. — L'abbé X... : « Marie Stuart », Paris, 1864, in-8.

(2) Riquiez (Emile) : « Marie Stuart », Paris, 1893, in-8, I, 7, p. 31.

sable pour la grandeur de son pays. Cette considération l'incita à hésiter longtemps avant d'envoyer sa cousine à la mort.

Lord Burleigh explique une des raisons de cette exécution et une des causes du succès de sa souveraine en disant :

« Le vrai devoir d'un roi, sa seule passion
« Est le bien de son peuple. » (1)

L'œuvre de Schiller fut métamorphosée en opéra. Julien Goujon écrivit le livret et Rodolphe Lavello composa la musique. Leur drame lyrique, qui fut représenté à Rouen pendant la saison de 1895-96, diffère de l'original par deux incidents : Marie est innocente de tout péché sauf de celui d'avoir épousé le comte de Bothwell ; Elisabeth la fait mourir, non par jalousie, car elle annonce à Leicester qu'elle est décidée à se marier avec le duc d'Anjou, mais uniquement pour se venger des insultes subies pendant leur entrevue (2).

La conception de la lutte entre les deux reines, que Schiller introduisit en France, ne nous donne point d'éclaircissement nouveau sur Elisabeth. Nous y voyons très bien le caractère de la femme, jalouse et hypocrite, qui, voulant être admirée de tout le monde, ne pouvait supporter que les moindres louanges fussent adressées à une rivale. Nous n'y trouvons rien de la reine dont les défauts frappants servaient autant que les vertus éclatantes à la rendre capable de remplir sa tâche. Elisabeth-reine dirigeait toujours Elisabeth-femme, ce que ni les dramaturges, ni les romanciers ne peuvent comprendre. Dans toutes les crises de sa vie,

(1) Riquiez : *op. cit.*, V, 4, p. 174.

(2) Goujon (Julien) : « Marie Stuart », Paris, 1896, in-8.

l'exécution de Marie Stuart, la défense contre l'Armada, la condamnation du comte d'Essex, la reine dominait si fortement la femme, que le navire national ne se brisa jamais, par manque d'un pilote masculin, contre les récifs dangereux entre lesquels il poursuivait sa course. Les poètes ont préféré chanter les élégies des barques et vedettes sacrifiées au salut du grand vaisseau. Ils ont ignoré les larmes que ces pertes coûtaient au capitaine qui, pourtant, ne lâchait jamais son gouvernail.

Tournons-nous, maintenant, vers le théâtre, adapté de Walter Scott, qui s'intéressait à l'Elisabeth amoureuse de Dudley, à la femme qui fit l'honneur à ce seigneur de descendre en son beau château de Kenilworth et devint indirectement la cause de la mort de la jeune comtesse de Leicester. Cette Elisabeth, agissant d'une manière purement conventionnelle, lutte sans repos entre le devoir et le désir. Tantôt elle reste fidèle à son vœu de mariage avec son peuple, cherchant seulement l'admiration de son favori ; tantôt elle vient à Kenilworth exprès pour annoncer ses fiançailles avec Dudley. Cette reine, vague et indistincte, n'est point une figure tragique, mais tout simplement une grande et puissante souveraine, adorée par son peuple mais crainte. Elle est entourée d'un grand faste ; elle est née de la même conception d'une reine que celle qui, aujourd'hui, illustre l'écran. L'œuvre de Walter Scott, en se prêtant aux exigences de la scène, est forcée, pour préserver l'unité d'action, de renoncer aux tableaux caractérisant Elisabeth. La tragédie devient celle de la femme de Leicester ; la reine sert seulement pour motiver les ambitions qui couvrent la mort de l'infortunée Amy Robsart.

5. — Le « **Kenilworth** » de **Scott**.

« **Kenilworth** » parut au mois de janvier 1821 et fut traduit en français deux fois dans la même année (1). Ce roman présente un tableau intéressant de la cour et des mœurs de l'Angleterre d'Elisabeth. Nous y suivons la reine et ses seigneurs au palais royal de Greenwich et pendant son séjour au superbe château de Leicester ; nous y voyons Amy Robsart, mariée clandestinement avec le favori, enfermée à Cumnor-Place ; nous y assistons à la lutte de ce Leicester pris entre son ambition de devenir roi d'Angleterre et son amour pour sa jeune et jolie femme ; nous y pleurons la mort de cette malheureuse Amy, victime de la scélératesse des suivants de son mari qui désirent voir leur maître sur le trône. Ce qui nous y intéresse le plus, pourtant, est le portrait d'Elisabeth, présentée tantôt douce, souriante, tendre, tantôt enragée à la manière de son père. Elle reste toujours plus reine que femme. Elle hésite longtemps avant de renoncer complètement au mariage avec Leicester, mais elle décide finalement de n'épouser que son peuple.

Ce roman fut quatre fois transposé pour le théâtre pendant les années qui suivirent son apparition. Telle était l'universalité de ce sujet et de celui des maux tragiques de Marie Stuart, que Merle remarqua (1829) : la tragédie et la comédie française semble avoir disparu à travers les brouillards de l'Ecosse et la poussière du moyen âge (2). La première version dramatique de « **Kenilworth** », de Boirie et Lemaire, fut

(1) Voir la Bibliographie pour les traductions françaises de ce roman.

(2) Merle : « Du marasme dramatique », Paris, 1829, in-8, p. 9.

jouée au théâtre de la Porte Saint-Martin, le 23 mars 1822, et y obtint un bruyant succès (1). La première représentation, pourtant, au bénéfice des pauvres du quartier, fut donnée devant une salle presque vide. L'éditeur du *Journal du Commerce* y trouva :

« Un bel acte. — Lequel ? — Celui de charité ». (2)

La pièce suit fidèlement le roman, omettant tout ce qui ne se rapporte pas aux principaux personnages. Les auteurs avaient ajouté un épisode qui, sifflé par les spectateurs, fut supprimé dès la première ; la reine accourt, mais trop tard, pour sauver la femme de son favori et pour livrer les assassins à la justice (3). Cette addition ne s'accorde ni avec l'Elisabeth créée par Walter Scott, ni avec celle imaginée par les Français. La belle décoration, le dénouement ingénieux (4), et la dignité avec laquelle Madame Dorval remplit le rôle d'Elisabeth, tout contribua au succès (5).

En janvier suivant, on retrouva à l'Opéra-Comique cette même intrigue, transformée en opérette par le truchement de Scribe, Auber et Mélesville (6). Dans leur « Leicester », le fameux Sir Walter Raleigh remplace Tressilian dans le rôle de l'ancien prétendant d'Amy qui découvre le secret de son mariage. Elisabeth vient à Kenilworth pour annoncer sa décision d'épouser Leicester. La fin est gaie : Amy échappe non

(1) Boirie et Lemaire : « Le Château de Kenilworth », Paris, 1822, in-8.

(2) *Journal du Commerce*, 1822, le 25 mars.

(3) Chaalons d'Argé : « Histoire critique et littéraire des théâtres de Paris », Paris, 1822, in-8, p. 490-2.

(4) *Almanach des Spectacles*, Paris, 1823, in-24, p. 326.

(5) *Journal de Paris*, 1822, le 25 mars.

(6) Scribe et Mélesville : « Leicester, ou le château de Kenilworth », Paris, 1823, in-8.

seulement à la mort, mais aussi au redoutable courroux de la souveraine.

Les journaux attaquèrent la façon bourgeoise dont les auteurs avaient envisagé le caractère de la reine. Sa manière de plaisanter avec Raleigh et l'air tant soit peu dégagé dont celui-ci l'entretient ne semblaient point convenir pour un personnage si fier de sa dignité royale. Pourtant, Madame Lemonnier jouait Elisabeth avec grâce, chantait agréablement, déployait tour à tour la fierté d'une reine, la tendresse et la jalousie d'une amante, le dépit d'une femme outragée (1). Le succès de la pièce ne fut que momentané. Le sujet, convenant peu à la muse alors si légère d'Auber, fut défiguré par Scribe (2). L'opérette disparut vite de la scène lyrique.

Victor Hugo et Alexandre Soumet se décidèrent à traiter ce sujet en collaboration : Soumet ferait le plan et écrirait le troisième et le dernier actes ; Hugo composerait le reste. Soumet objectant la manière dont l'auteur d'« Hernani » mélangeait le tragique et le comique, ils se séparèrent, chacun achevant sa pièce tout seul (3). Celle de Soumet, sous le titre d'« Emilia », fut représentée à la Comédie-Française, le 1^{er} septembre 1827. Elle y fut jouée vingt-neuf fois (4), mais ne parut jamais en librairie. Mlle Mars dans le rôle d'Amy, devenue Emilia, demanda qu'on changeât le dénouement (5) : elle meurt d'une crise de folie causée par

(1) *Journal de Paris*, 1823, le 26 et le 27 janvier, le 3 février.

(2) Clément et Larousse : « Dictionnaire des Opéras », Paris, 1905, in-8, p. 644.

(3) Ascoli (G.) : « L'Amy Robsart de Victor-Hugo ». *Revue des Cours et Conférences*, du 30 mai et 30 juin 1931, p. 293.

(4) Joannidès : *op. cit.*

(5) *Le Globe*, 1827, le 6 septembre, p. 354-6.

ses souffrances ; la trappe qui paraît d'habitude dans cet acte et dans laquelle elle tombe est supprimée. Tout le comique et tout le spirituel du roman, avec maints personnages, sont omis dans cette pièce. L'auteur en a copié des pages entières pour fournir son dialogue (1). Le succès de cette œuvre vient uniquement des interprètes : le public, attiré par la façon dont Mlle Mars jouait un rôle qui lui allait très bien, « se Soumet » (2) au mélodrame trop pénible. Mlle Leverd, jouant Elisabeth, montrait clairement le caractère de cette princesse : « tour à tour femme et reine... on voit... qu'elle est plus reine que femme et que Leicester sacrifie son bonheur à une chimère » (3).

L'auteur d'une lettre anonyme, écrite peu après les représentations de cette œuvre, exprime son espérance qu'elle sera la dernière en ce genre (4). Hélas ! L'« Amy Robsart », de Victor Hugo (5), fut jouée à l'Odéon l'année suivante, sous le nom de son beau-frère, Paul Foucher. Elle fut unanimement sifflée. Hugo alors se révéla comme le véritable auteur. La pièce a été beaucoup modifiée par Paul Meurice avant sa publication en 1889 (6). Plus ambitieuse que les tragédies de Boirie et Lemaire et de Soumet, celle-ci contient plus d'épisodes tirés du roman, ce qui nuit à l'unité de l'action. L'éditeur du *Courrier des Théâtres* nous peint un tableau vivant de son unique représentation, si orageuse, et du peu de mérite que possédait cette version :

(1) *Le Globe* (déjà cité).

(2) *Courrier des Théâtres*, 1827, le 1^{er} septembre.

(3) *Le Globe*, voir ante.

(4) *Courrier des Théâtres*, 1827, le 19 septembre.

(5) Le manuscrit de cette pièce est conservé aux Archives nationales.

(6) Ascoli : « L'Amy Robsart de Victor Hugo », p. 502.

« Il faut avoir entendu ces phrases baroques, ces locutions populaires dans la bouche des princes, ces interminables extravagances façonnées en scène parodiant la parodie de Shakespeare, tout cet ensemble de gigantesques sottises et d'inimaginables niaiseries, pour en prendre une idée exacte. Par-dessus cela, l'ennui le plus mortel de tous, celui qui procède du vague, de l'absurde et de l'incompréhensible, telle est la soirée d'hier à l'Odéon. Les sifflets, les cris, le bruit de toute espèce ont empêché d'entendre le nom de l'auteur, dans ce cas, plus heureux que sage » (1).

Hugo se soucie aussi peu de la chronologie que Scott et comme lui permet à son Elisabeth de dire, en 1575 (en vérité, Amy Robsart mourut en 1560, mais 1575 fut la date de la visite de la reine à Kenilworth) : « C'est je crois, ce fou de William Shakespeare qui dit cela... » (2). Le poète n'avait alors que onze ans. Mais cette reine de Hugo, sifflée à l'Odéon, reste assez fille de celle créée par Walter Scott pour observer, en réfléchissant sur son amour pour Leicester : « cependant l'épouser, c'est abdiquer » (3).

Une autre adaptation de « Kenilworth », écrite par Frédéric Lequesne, fut publiée en 1837 (4). Ce drame en trois actes expose l'intrigue du roman dans sa forme la plus simplifiée. Tous les personnages créés par Scott sont supprimés, sauf Amy, Elisabeth, Dudley, Foster — le gardien de la comtesse de Leicester, Fanny — sa fille, et « Warner », qui n'est autre que Varney. L'ac-

(1) *Courrier des Théâtres*, 1828, le 14 février.

(2) Acte II, scène 7.

(3) Acte II, scène 3.

(4) Lequesne (Frédéric) : « Improvisations : Amy Robsart », Paris, 1838, in-8.

tion se passe en Ecosse, Cumnor-Place devenant le château de Saint-Dunstan. La reine a l'intention d'épouser son favori ; mais après avoir appris la nouvelle de son mariage, elle lui ordonne de lui rendre son épée et de retourner à sa femme.

Trois ans plus tard, J.-B. Métyvier écrivit une « Amy Robsart » qui reproduit avec quelque exactitude l'œuvre de Walter Scott (1). Ce dramaturge situe son histoire en 1560. Il y laisse les tableaux qui dépeignent la cour d'Elisabeth à son palais de Greenwich. A la fin, Varney se tue. Dans cette pièce, cependant, c'est Leicester qui demande à la reine de le prendre comme mari. Plus tard, il lui avoue qu'il est déjà marié et part pour rejoindre sa femme à Cumnor. Il y arrive trop tard ; elle est morte.

William Robert Markwell publia, en 1847, une autre pièce de ce genre (2), qui reproduit plusieurs scènes du roman, notamment celle du commencement dans une auberge à Cumnor. Plusieurs lieux s'y trouvent changés : le château de Leicester porte le nom d'un des palais royaux, Nonsuch. La fin est toute différente : le scélérat Varney tombe dans la trappe qu'il a tendue pour Amy ; Elisabeth pardonne à son favori son mariage clandestin ; les deux époux trouvent le bonheur qu'ils cherchaient.

Une dernière « Amy Robsart », celle-ci sous forme d'opéra, fut représentée d'abord à Londres, en 1893, ensuite à Monte-Carlo, l'année suivante. Paul Milliet écrivit le livret français (3) pour accompagner la mu-

(1) Métyvier (J.-B.) : « Amy Robsart », Paris, 1840, in-8, pièce.

(2) Markwell (W.-R.) : « Amy Robsart », Paris, 1847, in-8.

(3) Milliet (Paul) : « Amy Robsart », Paris, 1894, in-8, pièce.

sique parfois agréable, mais souvent impersonnelle, d'Isidore de Lara (1).

Tout ce théâtre, basé sur le roman de Walter Scott, n'ajoute rien à la conception française d'Elisabeth. Elle y reste un personnage vague, qui motive la tragédie d'Amy Robsart, mais qui ne révèle d'autres caractéristiques que celles de la lutte perpétuelle entre son amour pour Leicester et son devoir vis-à-vis de l'Angleterre.

6. — Œuvres françaises, 1821-1897.

Mais toutes les pièces de cette époque ne furent pas importées de l'étranger.

L'exécution d'Anne de Boleyn fournit matière à un mélodrame joué au théâtre de l'Ambigu-Comique, le 8 mai 1821. Frédéric et Rougemont en sont les auteurs (2). Ils accablent la jeune princesse d'un rôle important. Malgré la défense de son père, elle va voir la reine qui a été éloignée de la cour ; elle parvient à persuader à Henri VIII de révoquer l'arrêt de mort prononcé contre Anne de Boleyn ; et elle excite le peuple à une révolte afin de sauver sa mère. Qu'elle est précoce, la fillette de trois ans qui peut arriver à prendre une part si activement grave dans un tel drame ! Cet anachronisme, d'autres encore, les emprunts et les éternelles conversations entraînèrent la chute bien méritée de cette pièce (3).

(1) Clément et Larousse : *op. cit.*, p. 57.

(2) Frédéric et Rougemont : « Anne de Boulou », Paris, 1821, in-8.

(3) Chaalons d'Argé : *op. cit.*, p. 300.

Le 4 décembre 1829, la Comédie-Française joua l' « Elisabeth d'Angleterre » de François Ancelot. Cette pièce fut bien reçue (1) ; elle fut donnée vingt-sept fois dans une seule année (2). Elle était destinée d'abord à l'Odéon, mais fut montée au Français, malgré « Hernani » qui attendait sa représentation. L'éditeur du *Courrier des Théâtres* nous explique : « Elisabeth d'Angleterre n'était pas femme à se départir d'un de ses droits, quelqu'il fut. Il paraît que, sous la plume d'un moderne, elle a conservé ce caractère. On annonce qu'en apprenant qu'un Romantique voulait passer devant elle, ladite reine a fait valoir son rang et obtenu de montrer le chemin au héros qui prétendait le lui tracer. Ergo, Elisabeth d'abord, Hernani après » (3).

Cette tragédie peut servir comme de lien entre le théâtre de Voltaire et celui de Victor Hugo. Le public y applaudit une scène du peuple et les situations intéressantes que compte un sujet « connu, donné et... inviolable » (4). Il n'y eut rien pour choquer les gens qui allaient siffler « Hernani ». En somme, ce n'est que la pièce de Thomas Corneille modernisée. L'interprétation était excellente : le compte rendu nous dit que Mlle Leverd, dans le rôle d'Elisabeth, a constamment soutenu le ton majestueux et impératif de la fille de Henri VIII (5).

Elle est peinte comme une femme déçue en amour. Ses conseillers sont en train de discuter sur le sort d'Essex ; Elisabeth hésite à prendre une décision jus-

(1) *Courrier des Théâtres*, le 5 décembre 1829.

(2) Joannidès : *op. cit.*

(3) *Courrier des Théâtres*, le 15 novembre 1829.

(4) *Ibid.*, le 5 décembre 1829.

(5) *Ibid.*, le 6 décembre 1829.

qu'au moment où elle apprend l'amour du Comte pour une autre. Elle consent alors à prononcer son arrêt. Cette reine, comme la véritable, se révèle sensible à la flatterie, fière de son propre éclat, courageuse, travailleuse, ayant au cœur les intérêts de son peuple. Elle se vante devant ses lords :

« Le trône d'Henri VIII peut quelque temps encor
« Porter, sans s'avilir, la fille des Tudor ! » (1)

Elle se montre, en plus, soucieuse de ses marins ; et avoue que Jacques VI :

« ... sera sûr du trône... et de notre mépris. » (2)

A la fin de la pièce, elle demande à Cecil :

« ... ai-je l'air d'une reine ?
« Tout est fini : va-t'en ! je n'ai plus de sujets.
« Que me font vos traités, vos guerres, vos projets ? » (3)

Ce désespoir est naturel, non pas son expression. L'auteur, forcé de falsifier l'histoire pour les exigences de la scène, essaie de nous présenter Elisabeth-femme et son amour pour le comte d'Essex. Pour l'intérêt des spectateurs, il faut que la femme prédomine ; voilà la raison de l'invraisemblance de cette Elisabeth théâtrale, souvent touchante comme ici, mais qui ne représente jamais avec fidélité un personnage qui fut toujours plus reine que femme.

Alfred de Musset nous a laissé le plan d'un « Comte d'Essex » qui ressemble aux autres pièces traitant de

(1) Ancelot (François) : « Elisabeth d'Angleterre », Paris, 1829, in-8, I, 4, p. 9.

(2) *Ibid.*, III, 1, p. 34.

(3) *Ibid.*, V, 6, p. 70.

ce sujet. Sa tragédie aurait terminé par la mort de la reine (1).

Même la reine d'Ecosse n'était pas oubliée par les écrivains français. Il parut trois biographies d'elle à cette époque. Une, anonyme, sans date, publiée à Paris chez Montereau, raconte la vie de l'Ecoissaise en niant toutes les accusations portées contre elle (2). Elisabeth supporte tout le blâme de l'exécution « qu'aucune raison d'état ne... rendait nécessaire » (3). L'auteur admire son génie, pourtant, « qui embrassait, au dedans et au dehors, toutes les parties d'un grand royaume » (4). Une autre biographie, de la plume d'Alexandre Dumas père, ne résoud point la question de la culpabilité de son héroïne. Selon l'avis de ce grand et prolifique romancier devenu, (plus ou moins) historien, une seule imperfection dans le visage ou dans la taille de l'Ecoissaise l'aurait sauvée (5). Dumas avoue, cependant, qu'Elisabeth « était toujours plus reine que femme » (6). Et l'auteur anonyme de la troisième biographie observe que cette reine, usurpatrice du trône d'Angleterre (7), n'était faite que pour le crime (8).

L'Académie royale de Musique monta, le 6 décembre 1844, un opéra de Niedmeyer, sur un livret de Théodore Anne (9), qui porte sur toute la vie de cette reine,

(1) Egli : *op. cit.*, II, p. 373.

(2) « Histoire de Marie Stuart, Reine de France, d'Angleterre et d'Ecosse », Paris (s. d.), in-18.

(3) *Ibid.*, p. 103.

(4) *Ibid.*, p. 101.

(5) Dumas (Alexandre) : « Marie Stuart », Paris, 1856, in-16, p. 15.

(6) *Ibid.*, p. 31.

(7) « Vie et malheurs de Marie Stuart », Paris, 1826, in-18, p. 34.

(8) *Ibid.*, p. 101.

(9) Anne (Théodore) : « Marie Stuart », Paris, 1844, in-4, pièce.

dont chaque acte, comme dit Théophile Gautier, aurait suffi à faire une pièce bien remplie (1). Ce drame ne connut qu'un succès d'estime, malgré la musique délicate et la façon intelligente avec laquelle les situations ont été rendues (2). Le cinquième acte contient la rencontre des deux reines et l'exécution de Marie. Elisabeth désire épargner sa rivale, mais lui demande un gage de bonne foi. Marie, exaspérée, répond par des invectives, ce qui cause le verdict de sa condamnation. Cette œuvre à grande échelle n'essaie point de donner à Elisabeth une personnalité ; elle expose seulement les maux de l'Écossaise et s'occupe de l'exécution uniquement comme d'un événement additionnel dans la longue chaîne des infortunes qui étreignent cette malheureuse femme.

J.-A. Guyet composa une « Marie Stuart » pour les distributions de prix et les récréations littéraires dans les pensionnats de demoiselles (3). Divisé en trois actes ce drame montre le départ de l'Écossaise après la mort de François II, l'abdication que ses seigneurs la forcent à signer, et sa rencontre avec Elisabeth à Fotheringhay. L'auteur tenait si peu à créer une Anglaise vraisemblable, sa conception des disputes entre les deux reines était si fausse, qu'il fixe le prix du pardon de Marie Stuart à sa renonciation aux droits de son fils à la succession au trône d'Angleterre.

Il y a deux pièces sur la vie de Marie Stuart avant sa fuite en Angleterre, où se trouvent quelquefois des observations sur le caractère de la reine vierge.

(1) Gautier (Théophile) : *op. cit.*, tome III, p. 302-5.

(2) Clément et Larousse : *op. cit.*, p. 707.

(3) Guyet (J.-A.) : « Marie Stuart », Paris, 1851, in-16.

Charles Rey, auteur de « Henri et Marie Stuart », accuse la fille de Henri VIII et d'Anne de Boleyn,

« Autant que lui barbare, aussi perfide qu'elle » (1)

d'avoir envoyé, à Edimbourg, un certain Ormand, pour persuader à Darnley de se sauver en Angleterre avec son fils, et aussi Cranmer (mort en 1556) pour y prêcher le puritanisme. Et dans une « Marie Stuart », de Martial Soullier, une des demoiselles d'honneur de l'Ecossaise considère qu'Elisabeth est une femme indéfinissable, « mélange de grandeur et de petitesse, d'avarice et de libéralité, coquette et jalouse, terrible dans ses colères et profondément dissimulée » (2).

Ces pièces mentionnent Elisabeth seulement pour montrer que le futur bourreau de l'Ecossaise la tuera par méchanceté, non par raison d'Etat.

Un roman de Dupin, « Marie Tudor », parle d'Elisabeth d'une façon humiliante. Bâtarde et hérétique, elle est jugée comme une courtisane « à craindre pour toutes les femmes honnêtes, tant elle s'abandonne à l'ardeur de ses sens » (3). Mais ce même écrivain admet, dans « Comment tout finit », un autre de ses romans dits historiques, que cette princesse se révélait sur le trône un grand homme (4).

Une œuvre ambitieuse, de la plume d'Empis, intitulée « Les six femmes de Henri VIII », en suivant les destins de ces infortunées héroïnes, révèle le caractère de la jeune Elisabeth durant toute la vie de son

(1) Rey (Charles) : « Henri et Marie Stuart », Nîmes, 1852, in-8, IV, 8, p. 53.

(2) Soullier (l'abbé) : « Marie Stuart », Limoges, 1878, in-8, II, 5, p. 32.

(3) Mme A. Dupin : « Marie Tudor », Paris, 1845, in-8, II, p. 144.

(4) Mme A. Dupin : « Comment tout finit », Paris, 1858, in-8, II, 4 ; « Henri Darnley », p. 139.

père. Nous sommes déchirés par sa séparation tragique d'avec sa mère ; nous sommes étonnés par la coquetterie de cette enfant vis-à-vis des seigneurs de la cour ; nous sommes impressionnés par son hypocrisie pendant sa première entrevue avec sa sœur. Elle nous est représentée comme une patronne des arts : elle sait par cœur les sonnets de Wyatt ; elle garde soigneusement les tableaux de Holbein. Elle expose son habileté politique : elle empêche Catherine Parr, la dernière femme du « Barbe-Bleue » couronné, de subir le sort de celles qui la précédèrent sur le trône d'Angleterre, alors si hasardeux. Cette princesse extraordinaire nous annonce son intention de mourir reine et vierge ; elle nous offre plusieurs autres indications sur sa future grandeur. Elle demande : « quand pourrai-je faire connaître au monde qu'il y a en Angleterre une femme qui sait agir en homme ! » (1). A trois ans, elle peut se vanter : « quand je veux bien faire une chose, je sais comment l'obtenir ! » (2). A quinze ans, elle adjure sa belle-mère d'employer un peu d'artifice, « cela me semble si facile » (3).

Cette pièce, comme celle de Frédéric et Rougemont, veut donner à la jeune princesse une personnalité et un caractère de reine. Ni sa précocité, ni son habileté politique n'excitent nos louanges. Seule, une scène sincère comme celle de la tragédie de Chénier, où la mère et la fille se disent un éternel adieu, nous émeut. Cette scène-là ne contient rien qui fasse présager la

(1) Empis (A.-J.-S.) : « Les six femmes de Henri VIII », Paris, 1854, in-8, XIII, 9, p. 325.

(2) *Ibid.*, VII, 18, p. 489.

(3) *Ibid.*, XIII, 16, p. 336.

grande reine ; la princesse ressemble à toutes les jeunes filles. Voilà son charme.

Edouard Marteau publia, en 1851, son « Elisabeth, reine d'Angleterre et d'Irlande, tragi-comédie en deux journées et trois parties ». Dans cette pièce, la reine, éprise de la beauté de Charles Blount, s'amuse à flirter avec lui pendant un bal masqué. Blount, sensible à la douceur de cette rencontre, croit que l'inconnue n'est autre qu'Hélène, une des demoiselles d'honneur de la reine et la fiancée de Norris. Quand Elisabeth apprend que cette jeune fille partage l'amour de Blount, elle les marie et envoie Norris en exil. La pièce se termine par l'observation de la souveraine :

« Les grandes âmes sont rarement comprises. » (1)

Cette pièce n'a aucune prétention à peindre un portrait exact de la cour ou de la personnalité d'Elisabeth. L'intrigue est celle d'une comédie pastorale à la manière du XVIII^e siècle. La reine, maligne en amour, accepte sa défaite avec bonne grâce et assure le bonheur de sa rivale. Une nouvelle raison est fournie pour expliquer l'envoi d'Essex en Irlande à la tête de l'armée anglaise : tout amoureux de la reine qu'il fût, sa présence à la cour entravait les ambitions de cœur d'Elisabeth.

Deux auteurs qui ont composé des œuvres d'imagination, inspirées par l'immortel Shakespeare, introduisent la reine dans leurs écrits. Clémence Robert peint dans son roman un tableau de la première repré-

(1) Marteau (Edouard) : « Elisabeth, reine d'Angleterre et d'Irlande », Paris, 1851, in-8. Pièce II, 3, p. 27.

sensation de « Roméo et Juliette » à laquelle Elisabeth assiste, car « elle qui savait si bien régner, savait aussi admirer Shakespère » (1). Un drame de Ferdinand Dugué, joué le 5 mai 1857, à la Porte Saint-Martin, mêle la vie du poète avec les trames d'Essex et consacre à la reine un rôle d'importance (2).

Cette pièce contient deux intrigues, développées, l'une sur l'amour d'Olivio, une comédienne, pour Will et sur les efforts de ce dernier pour obtenir un divorce de sa femme, Joanne Hatway (*sic*) ; l'autre sur le complot du marquis de Winchester et d'autres seigneurs anglais contre Essex et la rébellion de celui-ci contre le gouvernement de la reine. Elisabeth assiste encore à la première de « Roméo et Juliette » ; cette fois elle félicite en personne l'auteur et lui remet une bague. Quand Winchester demande au poète de composer une tragédie contre Marie Stuart, il refuse de le faire, ce qui reçoit l'approbation de la souveraine qui remarque : « Quant à la tête que j'ai tranchée, j'entends qu'elle garde l'empreinte sacrée de sa majesté » (3). Voilà une nouvelle note dans ce théâtre d'Elisabeth ! Dugué ne dépeint pas la reine cruelle et vindicative, mais soucieuse de l'inviolabilité de la majesté royale. L'œuvre contient d'autres surprises encore. Après que la condamnation d'Essex a été signée, son ami, Shakespeare, se glisse dans l'oratoire de la reine et plaide pour qu'elle pardonne à son favori. Elisabeth cède, en disant que : « la reine ne pouvait pas punir, quand la femme pardonnait » (4).

(1) Robert (Clémence) : « William Shakespère », Paris, 1844, in-8, II, p. 135.

(2) Dugué (Ferdinand) : « William Shakespeare », Paris, 1857, in-18.

(3) *Ibid.*, III, 5, p. 67.

(4) *Ibid.*, VI, 4, p. 112.

Cette Elisabeth, protectrice des artistes, qui excuse avec une désinvolture charmante, non seulement les crimes de lèse-majesté, mais aussi l'intrusion secrète d'un paysan humble et presque inconnu dans sa retraite la plus privée, aussi attirante qu'elle puisse paraître, ne s'accorde pas mieux avec la vraie nature de cette reine, que les œuvres qui font d'elle une femme barbare. Comme, malgré l'éclat de son nom, son caractère ne possédait rien pour inspirer les littérateurs français, ils sont forcés de la transformer soit en héroïne admirable, soit en gredine détestable. Mais à cette époque l'Angleterre devint l'alliée de la France. Grâce à la diplomatie conciliante de Napoléon III et à l'alliance franco-britannique dans la guerre de Crimée, tout ce qui était d'Outre-Manche plaisait au public parisien du moment. C'est pourquoi, dans ces pièces, Elisabeth parut plutôt la grande et généreuse souveraine que la lâche persécutrice ou l'amante déchaînée.

Un certain Dizac publia, en 1856, une « Marie Stuard », où il nous raconte qu'il a essayé de peindre le caractère de son héroïne d'après les impressions reçues en lisant l'histoire de sa vie (1). Il n'a réussi qu'à composer la plus fausse et la plus exagérée de toutes les pièces qui traitent de l'Écossaise. Marie, innocente de tout, préfère mourir plutôt que nuire aux chances de son fils qu'Elisabeth veut écarter du trône. Cette Elisabeth est triviale et fourbe jusqu'au point d'avouer son intention d'employer, comme moyens de faire périr sa cousine, les calomnies répandues sur elle (2). Malgré tout ce que cet auteur a lu, il a si mal

(1) Dizac (F.) : « Marie Stuard », Brive, 1851, in-8. Préface.

(2) *Ibid.*, II, 5, p. 27-9.

appris cette histoire qu'il écrit « Rutwel » pour Rizzio (1) et « Whitwal » pour Whitehall (2).

Le Châtelet monta, le 4 mai 1868, un « Comte d'Essex » bien plus prétentieux que toutes les autres pièces de ce genre. Cette œuvre, écrite par F. Couturier, fut bien reçue par la presse et attira la foule pendant tout un mois. Elle fut montée avec beaucoup de soin. Elle comportait un ballet, jugé « charmant sans être licencieux », chose peut-être rare sous le Second Empire. Madame Cornélie, dans le rôle de la reine, poussa des cris exagérés. Mais les critiques observèrent que cette « tentative littéraire » méritait un succès (3).

Essex, d'abord l'amant de Lady Howard, ensuite l'époux secret de Catherine Sidney (voici la première pièce qui attribue à la femme d'Essex son véritable nom), est en disgrâce, à cause de son traité conclu avec Tyronne, chef des Irlandais révoltés. Elisabeth, ayant entendu parler du mariage clandestin, annonce, afin de savoir la vérité, qu'elle va marier Catherine Sidney avec Sir Walter Raleigh, ennemi du Comte, qui veut le remplacer dans la faveur de la reine. Essex ne confesse rien à la révélation de ces fiançailles; Elisabeth, croyant les bruits faux, lui pardonne et lui remet l'inévitable bague. Catherine, pour démasquer les soupçons de la souveraine, a accepté de jouer la comédie avec Raleigh. Quand Elisabeth déclare que le mariage sera célébré ce soir-là, Catherine s'évanouit et son mari avoue tout. Ayant déjà fomenté un complot contre le gouvernement de la reine, il part afin

(1) Dizac : *op. cit.*, I, 2, p. 8.

(2) *Ibid.*, I, 1, p. 6.

(3) *Courrier Français*, 1868 : article d'Emile Badoche, le 6 mai ; article d'Eugène Véron, le 12 mai.

d'exécuter ses projets pour s'emparer de Londres. Il est pris et enfermé dans la Tour. Comme toujours, il transmet l'anneau par sa maîtresse, en ce cas, abandonnée. Son mari l'empêche de le faire parvenir à Elisabeth et le Comte meurt. La fin de la tragédie est très belle et peut-être la plus vraisemblable de toutes les scènes du théâtre d'Elisabeth et Essex :

« *Elisabeth* : Seule, seule au monde à présent !

« *Raleigh* : Non, madame, il vous reste l'Angleterre... (il s'agenouille devant elle).

« *Elisabeth*, se dresse brusquement à ce mot, elle fait un violent effort pour dompter son émotion : Votre main, Raleigh ! » (1)

En outre, cette pièce est remplie de passages qui révèlent Elisabeth dans une lumière à la fois différente et juste. Essex expose à son ami, Southampton, les difficultés qu'entraîne le rôle de favori. Son discours dépeint avec une vraisemblance presque cruelle, si on en excepte l'âge qu'Essex prête à la reine avec une galanterie extraordinaire, le côté féminin de celle-ci dans sa vieillesse : « A quarante-cinq ans d'ordinaire, à l'âge où son sexe en a fini avec les frivolités et les passions, cette vierge de l'occident... songe à s'émanciper, elle veut plaire, être aimée pour elle-même... platoniquement, il est vrai, mais sans partage ; elle exige de ses favoris, une chasteté, une fidélité absolue, en échange de sa faveur ! » (2)

La scène où Raleigh, Nottingham et Hatton discutent les meilleurs moyens à employer pour rester dans les bonnes grâces de la souveraine et les raisons qui ap-

(1) Couturier (F.) : « Le Comte d'Essex », Paris, 1868, in-18, V, 11, p. 97.

(2) *Ibid.*, I, 6, p. 9.

puient sa réputation de virginité, frappe, elle aussi, par son exactitude (1). Dans tout ce théâtre, il n'y a que peu de moments où les personnages sortent de leurs rôles conventionnels pour devenir des figures vivantes. Il est rare que ces Essex, ces Elisabeth, ces Marie Stuart ressemblent aux caractères transmis par l'histoire. Couturier nous montre non seulement le côté femme d'Elisabeth, mais aussi le côté reine. Son impatience, pendant que son armée poursuit le Comte rebelle, est bien digne de la fille de Henri VIII : « Je veux le comte, je le veux, je le veux ! (Frappant du pied). S'ils ont peur de lui, qu'ils le disent, je monterai à cheval, et je jure Dieu que ces extravagants fuiront devant mon visage » (2).

Mais l'auteur, voulant nous montrer la reine sous tous ses aspects, invente une scène entre elle et Shakespeare, qui ajouterait à la gloire d'Elisabeth, si nous ne savions pas qu'elle ignorait le génie de ce poète divin : « Allez et travaillez Shakspeare (*sic*) mon règne est fécond en grands capitaines et navigateurs... La place est vacante pour un Eschyle ou un Euripide » (3).

Un autre « Comte d'Essex », de Sieuriac, avait été joué sur ce même théâtre en 1864, mais ne fut jamais imprimé (4). Je n'en ai trouvé aucun compte rendu dans les journaux de l'époque. Le Comte avait été maladroitement mis en musique, le Théâtre-Italien ayant monté, le 27 décembre 1838, le « Roberto Deve-

(1) Couturier : *op. cit.*, II, 9, p. 34-39.

(2) *Ibid.*, IV, 1, p. 67-8.

(3) *Ibid.*, II, 12, p. 43.

(4) Goizet : *op. cit.*, p. 560.

reux » de Cammarano et Donizetti, tiré de la pièce de Thomas Corneille (1).

Une pièce, qui expose les disputes et les complots pour la couronne au moment où la grande reine approchait de sa fin, fut jouée au théâtre de la Gaité en 1867, du 20 mai au 7 juin. A. Brot et E. Nus, en sont les auteurs. Le titre : « Le Testament de la reine Elisabeth », originellement était tout simplement « Le Testament d'Elisabeth », ce qui inspira à l'éditeur du *Journal des Débats* cette observation : « Cette Elisabeth, dont parle avec cette légèreté charmante le théâtre de la Gaité, n'est rien moins que sa Majesté protestante Elisabeth, reine d'Angleterre et de France, et de deux autres royaumes plus assurés que celui-ci. Elisabeth tout court,.. c'est simple et de bon goût ». Si un désir de plaire aux étrangers fournit l'explication de cette familiarité, le critique espère que Messieurs les Anglais s'amuseront à contempler cette vieille femme, couverte d'années et d'ennuis, disputant sa couronne à demi brisée, et plus laide que les sorcières de « Macbeth ». Il continue, disant que la Grèce a poussé bien loin l'audace et le mensonge en histoire, mais qu'elle n'a jamais été aussi loin que les auteurs de ce drame historique à grand spectacle (2). L'intrigue, qui dévoile d'une façon surprenante les luttes entre les partisans de Jacques d'Ecosse et d'Arabella Stuart pour la succession d'Elisabeth, se termine par une nouvelle inspiration de la fameuse tentative de Guy Fawkes de faire sauter la maison du parlement. Elisabeth figure dans deux tableaux. Dans l'un, voulant montrer qu'elle a

(1) Clément et Larousse : *op. cit.*, p. 960.

(2) *Journal des Débats*, 1867, le 20 mai.

encore longtemps à vivre, elle assiste, toute vieille et ridée qu'elle est, à une partie de chasse où elle rencontre Arabella et la bannit à l'île de Wight. Dans l'autre, elle meurt douloureusement, d'après la conception du tableau de Delaroche. Elle est forcée par ses ministres de signer un testament qui nomme Jacques son héritier. Mais Lord Garnett, partisan d'Arabella, se déguise en chapelain et s'introduit auprès de la reine. Elisabeth crie : « le fils de Marie Stuart, jamais ! » (1), révoque son premier ordre, déclare qu'Arabella est son successeur. Bien qu'elle soit reine avant tout, elle confesse qu'elle n'a jamais aimé qu'elle-même. Elle meurt se plaignant d'être punie. Ce tableau de la fin de la grande reine n'est ni plausible, ni intéressant. Comme dit l'éditeur du *Journal des Débats*, les auteurs sont absurdes. Et aussi la pièce.

Un versificateur de ce xix^e siècle a su mettre un peu de fougue dans sa « Nuit de Marie Stuart ». Dubout dépeint une fête donnée par Henri II pour les fiançailles de l'Ecossaise avec le Dauphin. Une sorcière italienne y prophétise à la jeune fiancée son avenir. Elle lui parle de la mort de François II, de Châtelard, de Rizzio, et de Darnley ; elle lui prédit ses vingt ans de captivité.

« Soudain, d'un bond terrible et fauve de panthère,
 « La fille des Tudor, celle que l'Angleterre
 « Nomme sa reine ! et toi, ta sœur.... Ta sœur, ô Dieu !
 « Elisabeth — s'élance ! et, blême, l'œil en feu,
 « Te renverse, saisit tes longs cheveux de soie
 « Et te traîne au billot ... » (2)

(1) Brot (A.) et Nus (E.) : « Le Testament de la reine Elisabeth », Paris, 1867, in-12, IV, 3, p. 66.

(2) Dubout (A.) : Nos gloires et nos deuils : une nuit de Marie Stuart », Paris, 1885, in-18, II, p. 36, l. 9-14.

Soulié parle d'Elisabeth dans son roman intitulé : « Jane Grey ou la reine de seize ans ». Deux bourgeois s'entretiennent : l'un d'eux, Maître Jack, raconte l'emprisonnement d'Elisabeth dans la Tour à la suite de la conspiration de Wyatt, et sa réflexion faite après avoir examiné le billot : « après tout, c'est peut-être la meilleure base du trône » (1). Jack termine son discours en observant qu'avec Elisabeth régnante, « il y aura du sang versé sur ce même billot... du sang royal, s'il le faut, le sang d'une femme peut-être » (2).

En 1896, la vie de Marie Stuart fut adaptée de nouveau pour les pensionnats par l'abbé Barin (3). Sa pièce ne diffère de celle de Guyet que par le sacrifice imposé à Marie pour obtenir sa liberté : sa renonciation à l'église romaine. L'auteur, malgré lui, donne la raison de la politique d'Elisabeth en lui faisant dire :

« ... la clémence

« Est souvent pour les rois un acte de démente. » (4)

Une autre « Marie Stuart », écrite par l'abbé Joubert, fut publiée l'année suivante. Cette pièce se moque de l'histoire en attribuant à Northumberland le rôle d'avocat de la reine d'Ecosse. Mais cette reine ne se révèle ni innocente, ni douce. Elle s'échappe de sa prison au deuxième acte ; sa façon de braver Elisabeth lui aliène toute la bonté que celle-ci a voulu lui témoi-

(1) Soulié (Frédéric) : « Jane Grey ou la Reine de seize ans », Paris, 1912, in-8, p. 19. (La première édition est de 1891).

(2) *Ibid.*, p. 25.

(3) Barin (l'abbé Elie) : « Marie Stuart », Magné, près Niort, 1896, in-8.

(4) *Ibid.*, III, 6, p. 70.

gner. L'auteur voyait assez juste en mettant cette phrase dans la bouche de l'Anglaise :

« Nul n'est, en ce conflit, plus à plaindre que moi. » (1)

Ainsi, la notion d'Elisabeth dans la littérature d'imagination du XIX^e siècle ne sort que rarement des moules étroits : celui de la reine cruelle et jalouse ; celui de la femme éperdument amoureuse. De temps en temps, surtout pendant le second Empire, nous apercevons la véritable reine, celle qui met au monde l'Empire britannique et qui sacrifie tout son bonheur à son Etat. D'habitude, la reine si typiquement anglaise ne paraît pas aux Français anglophobes sous ses vraies couleurs de fondatrice de cette grandeur britannique qui a tant nui à leurs intérêts pendant XIX^e siècle.

(1) JOUBERT (l'abbé) : « Marie Stuart », Paris, 1897, in-8, IV, 6, p. 64.

VI

VINGTIEME SIECLE

Avant de baisser le rideau sur cette comédie où évolue Elisabeth Tudor, il serait intéressant de jeter un coup d'œil sur l'épilogue pour discerner la conception que l'on se fait d'elle en France de nos jours. Ce xx^e siècle, qui se vante d'être débarrassé de tous les préjugés du romantisme et du sectarisme, qui se flatte d'examiner rationnellement les questions du passé, d'étudier froidement les personnages historiques, comment va-t-il se figurer la reine vierge ? Est-ce que nous allons retrouver chez lui la même conception que nous avons vue tant de fois ? Ou nous fera-t-il découvrir une nouvelle figure, ni trop cruelle, ni trop bonne ? bref, un personnage qui possède le souffle de la réalité, qui ne ressemble point à une poupée.

Deux œuvres d'une nature sérieuse illustrent l'idée que l'après-guerre se fait d'Elisabeth. Edmond Rossier place la reine vierge parmi ses « Profils de reines » (1). Voici un écrivain qui se rend compte que la reine dominait toujours dans la personnalité de cette souve-

(1) Rossier (Edmond) : « Profils de reines », Abbeville, 1926, in-8, p. 59-83.

raine. « Cette noble, héroïque et sage » (1) princesse, écrit-il, « fourbe comme presque tous les Tudor, avide de popularité, coquette et rien que cela, est toujours restée maîtresse d'elle-même » (2). Il loue sa politique utilitaire, conséquente et avantageuse à la nation. Il avoue qu'Elisabeth, à défaut de vastes idées, possédait le bon sens, l'instinct du gouvernement, la faculté de travail et une remarquable habileté à choisir ses ministres (3). Cette conception si typique du ^{xx}^e siècle révèle Elisabeth dans toute sa véritable grandeur. Elle ne poursuivait pas, comme l'avaient fait les Plantagenets, une vision de puissance continentale. Elle restait purement anglaise ; voyant que les destins de son pays devaient être sur les sept mers, elle s'y identifia et dirigea son Etat vers les chemins neptuniens qu'il a suivis depuis son temps.

Rossier se montre aussi réaliste en discutant les autres aspects de la politique de cette princesse. Il annonce qu'elle professait une tolérance relative en religion (4), qu'elle n'aidait les protestants sur le Continent que pour ainsi tenir en échec les forces qui pouvaient se retourner contre son royaume (5). Il juge que l'attitude d'Elisabeth vis-à-vis de Marie Stuart est compréhensible, mais qu'elle a gâté un acte de justice par d'odieuses comédies (6).

Dans sa conclusion, pourtant, l'auteur ôte à son héroïne un peu de la gloire qu'il lui a accordée. « C'est

(1) Rossier : *op. cit.*, p. 59.

(2) *Ibid.*, p. 64-5.

(3) *Ibid.*, p. 66.

(4) *Ibid.*, p. 67.

(5) *Ibid.*, p. 70.

(6) *Ibid.*, p. 78.

à quelques conseillers habiles ou serviteurs courageux, c'est à la nation anglaise surtout, énergique, active, consciente de sa force, que notre admiration doit aller. La reine s'est élevée avec elle et a recueilli sa gloire » (1). Comme Rossier le dit lui-même dans son chapitre sur Victoria, Elisabeth répondit aux désirs de son peuple, sa ligne de conduite fut nationale (2). Telle est la cause de son succès. Une femme aussi parcimonieuse, aussi égoïste, aussi opiniâtre qu'elle, serait jugée comme un Néron en jupons par la postérité, si elle avait suivi une ligne de conduite hostile à son peuple. Comme ses désirs furent ceux de l'Angleterre, elle est devenue l'héroïne nationale des Anglais. Bref, pour employer les mots de cet écrivain, elle est connue pour « une très grande souveraine » (3).

La question de la virginité d'Elisabeth est analysée et examinée avec soin par J.-H. Rosny jeune dans son étude : « Les amours d'Elisabeth d'Angleterre » (4). Il ne croit pas que Leicester ou Alençon ou Essex soient devenus les amants de la reine. Il hésite entre deux hypothèses pour expliquer la chasteté si discutée : une difformité ou une phobie naturelle (5). Il avoue que sa soif d'admiration et d'hommages était insatiable, mais il trouve l'unique conclusion raisonnable sur ce point en parlant du « seul véritable amour qui la possédât jamais : l'amour du trône » (6).

Rosny réfute les légendes construites autour du

(1) Rossier : *op. cit.*, p. 83.

(2) *Ibid.*, p. 180.

(3) *Ibid.*

(4) Rosny (J.-H.) jeune : « Les amours d'Elisabeth d'Angleterre. » Paris, 1929, in-16.

(5) *Ibid.*, p. 127.

(6) *Ibid.*, p. 78.

Comte d'Essex et de la reine. Il dit que ce seigneur lui-même a été l'artisan de sa perte (1), que la fameuse bague n'a jamais existé, que la tristesse des derniers jours de la souveraine a été causée, non par l'exécution de son jeune favori, mais par la décroissance de sa popularité (2). Il excuse même la « monstruosité » de la politique amoureuse d'Elisabeth, en blâmant son époque si affreuse (3).

Regardons une tragédie de Marfond et un roman de Petithuguenin qui parurent au même temps et nous y retrouverons les mêmes tendances que nous venons de signaler.

Gabriel Marfond publia à Bordeaux, en 1929, une pièce ambitieuse, intitulée : « Marie Stuart et Elisabeth » (4). Cette tragédie embrasse toute la vie de l'Ecosaise : le départ de Calais, l'arrivée à Edimbourg, l'histoire avec Châtelard, le mariage avec Lord Darnley, son assassinat et celui de Rizzio, le double adultère commis avec Bothwell. Ce n'est qu'au dernier acte qu'Elisabeth fait son apparition, mais nous avons déjà entendu parler d'elle, au moment où Marie Stuart hésite sur le choix d'un époux et renonce à se fiancer avec Leicester, « l'homme-lige » de sa cousine, parce qu'elle craint qu'Elisabeth ne lui demande dans l'intimité laquelle des deux reines « était la plus experte en amour » (5). Cette idée, bien typique peut-être, de la jalousie et de la coquetterie de l'Anglaise, ne charme

(1) Rosny jeune : *op. cit.*, p. 173.

(2) *Ibid.*, p. 182-3.

(3) *Ibid.*, p. 140.

(4) Marfond (Gabriel) « Marie Stuart et Elisabeth », Bordeaux, 1929, in-16.

(5) *Ibid.*, I, 5, p. 33-4.

guère dans la bouche d'un personnage que l'histoire veut nous faire croire tout de douceur et de finesse.

Au cinquième acte, Elisabeth, déjà la maîtresse de Leicester, se détermine, pour le bonheur de son royaume, à épouser le duc d'Alençon. Elle lui remet une bague comme gage de leurs fiançailles. A ce moment, elle apprend que Norfolk désire épouser la captive Ecossaise ; elle enferme Marie alors plus étroitement que jamais. Ce seigneur se rebelle ; il est pris et emprisonné dans la Tour. Cecil, qui a déjà persuadé à Elisabeth de rompre avec Alençon afin de rester l'épouse de son peuple, la convainc de faire comparaître sa prisonnière devant la Haute Cour de justice. Nous assistons ensuite à son exécution, que le jeune Essex rapporte à la souveraine, qui le remercie d'avoir mis son manteau dans la boue pour qu'elle ne salît pas ses pieds. Ce fut en vérité le geste de Raleigh.

Après la défaite de l'Armada (tous ces événements nous sont révélés dans un seul acte de cette tragédie que l'auteur nomme une pièce dramatique à grande fresque) (2), Essex, devenu lui aussi l'amant de la reine, demande et reçoit la permission de diriger une attaque contre Philippe II. Il n'y réussit pas, et, perdant sa faveur auprès d'Elisabeth, il soulève Londres ; capturé, il refuse d'acheter sa grâce en l'implorant de sa maîtresse. Naturellement, ce n'est qu'après l'exécution que la comtesse de Rottingham explique à Elisabeth l'histoire de la bague que nous connaissons bien. La pièce ne se termine pas avant de nous peindre un tableau douloureux de la mort de la reine, où elle voit passer devant elle les spectres d'Essex, de Marie Stuart,

(1) Marfond : *op. cit.*, préface, p. 7.

de Throckmorton, de Parry, de Douglas, de Babington, et de Châtelard. L'écrivain a évidemment lu « Macbeth ».

Une grande vertu des diverses Elisabeth que nous avons rencontrées sur la scène française est l'air de dignité et de race que possèdent la plupart d'entre elles. Cette reine de Marfond parle comme une enfant de Belleville et trouverait mieux son cadre dans les cafés-concerts de banlieue que sur la scène d'un théâtre historique. Elle dit à son amant, Leicester, qu'elle accuse d'infidélité avec l'Ecossaïse : « Tu t'es saoulé de sa chair. Dis-moi donc, vilain satyre. T'en es-tu assez empifré, gargarisé ? » (1).

L'idée de cet auteur est sans doute de faire des deux rivales les ancêtres des traîneuses d'aujourd'hui, de les représenter comme des filles de boulevards extérieurs. L'époque de Marie Stuart et d'Elisabeth était rude et barbare ; les mœurs étaient brutales ; les coutumes, grossières ; mais l'Ecossaïse descendait d'une des plus illustres familles de France, tandis qu'Elisabeth, aussi parvenus que fussent les Tudor, frappait par la dignité de son aspect. Elle avait l'air d'une véritable reine, autant que celle qui, de nos jours, partage le trône d'Angleterre. Si la reine vierge se permettait d'être licencieuse dans ses tête-à-tête avec Leicester, on n'en sait rien, et elle ne le refusa jamais comme mari par crainte d'être chahoutée par les Anglais (2).

L'ignorance de cet auteur rivalise avec son mauvais goût. Il a si mal appris l'histoire qu'il croit Marie

(1) Marfond : *op. cit.*, V, 6, p. 129.

(2) *Ibid.*, V, 1, p. 120-1.

Stuart une descendante de Henri VIII (1), qui n'avait que trois enfants, dont aucun n'eut de postérité.

Il y a quelques passages dans cette pièce qui dépeignent Elisabeth d'une façon un peu plus digne d'elle. Elle dit à Cecil, par exemple, qu'elle a fourni assez de preuves qu'elle ne confondait pas « le domaine du cœur avec le champ de l'intérêt national » (2). En apprenant la nouvelle de la victoire glorieuse de ses marins contre l' « Invincible Armada », elle s'exclame avec orgueil : « Continue à monter, noble Albion, derrière ton rempart neptunien portée par le fier génie et la farouche énergie de tes enfants » (3).

En somme, cette pièce paraît peu exacte comme évocation de l'Anglaise. Sa féminité raffinée a dégénéré en celle d'une gourgandine semblable à la conception catholique qu'on avait d'elle immédiatement après l'exécution de Marie Stuart. Sa mentalité royale est devenue celle d'une souveraine excessivement contente de son œuvre, croyant tout justifié parce qu'elle aime son pays. Il faut féliciter l'auteur d'avoir évité les moules conventionnels et d'avoir fait de Marie Stuart une femme trop coquette plutôt qu'une sainte sans tache, mais il faut quand même le blâmer d'une ignorance, d'un manque de goût, d'une lourdeur d'esprit et de style, qui ôtent à son œuvre toute la valeur qu'aurait pu lui donner un point de vue différent.

« Marie Stuart », le roman de Jean Petithuguenin, d'où est tiré un film sur la vie de cette reine, suit plutôt la conception traditionnelle de la lutte entre

(1) « Oubliez-vous que je suis cousine de votre reine, descendante comme elle de votre roi Henri VIII », Marie Stuart, V, 14, p. 144.

(2) *Ibid.*, V, 8, p. 133.

(3) *Ibid.*, V, 16, p. 146.

les deux souveraines. Comme dans la pièce de Schiller, nous voyons une Ecossaise qui n'est point d'une pureté excessive : elle est accusée de complicité dans la mort de son second mari et d'adultère avec le meurtrier reconnu. L'auteur, bien qu'il reproche à Elisabeth d'être la maîtresse de Leicester, loue sa politique. Il écrit qu'elle a été souvent hésitante, tortueuse dans ses desseins et lente dans son action, mais « le danger la stimulait et elle y faisait toujours face avec promptitude et énergie » (1). Il ne la blâme pas tout à fait pour les persécutions qu'elle a exercées contre sa rivale, mais en rejette une grande part de la responsabilité sur la tête de ses ministres. Entraînée dans les complots fomentés par eux pour perdre la reine d'Ecosse, elle se montre courageuse et ferme où un autre aurait essayé de composer avec ses adversaires au lieu de les affronter hardiment (2). L'exécution faite, par son adroite diplomatie, elle force les Puissances hostiles à renoncer à la punir (3).

Cette œuvre traite presque exclusivement de l'Ecossaise. Elisabeth y joue le rôle de souveraine d'un Etat hostile qui se voit obligée de faire tomber une tête couronnée pour se préserver des dangers perpétuels qui l'entourent. Cruelle et hypocrite elle est, mais ni plus cruelle, ni plus hypocrite que ne le veulent les exigences de sa situation. Aucun essai n'est fait pour la rendre sympathique ou pitoyable ; mais l'auteur ne nous présente pas non plus une Elisabeth lâche et méprisable qui ne possède aucune raison pour traiter si

(1) Petithuguenin (Jean) : « Marie Stuart », Paris, 1930, in-4, p. 57.

(2) *Ibid.*, p. 68.

(3) *Ibid.*, p. 77.

rigoureusement sa rivale. C'est une personne dépouillée de tout costume romantique ; elle est Elisabeth la politicienne qui n'adoucit pas sa façon de gouverner par des faiblesses féminines.

Telle est l'Elisabeth de nos jours. Elle ne nous est plus représentée comme la grande patronne des lettrés, l'inspiratrice de Shakespeare. Elle ne sert plus comme championne du protestantisme, princesse magnanime, aidant les affligés. Elle cesse de paraître la souveraine romantique, amoureuse d'Essex, forcée par son devoir de tuer celui qu'elle aime. Nous voyons enfin la véritable fille des Tudor ; la matérialiste qui s'inquiète de la dépense de chaque sol ; la parvenue qui s'entoure d'un luxe fantastique pour impressionner son peuple par sa souveraineté que personne n'avait le droit de contester ; la politicienne qui aide subrepticement les forces luttant sur le Continent pour éviter le risque d'une guerre coûteuse et hasardeuse. Nous admettons maintenant qu'Elisabeth a tué Marie Stuart par nécessité, mais qu'elle a gâté son acte par son hypocrisie révoltante. Cette nouvelle Elisabeth ne peut appartenir qu'à la littérature objective. Elle est trop réelle pour servir aux romanciers et aux dramaturges. Nous avons aperçu, dans la pièce brutale de Marfond, le résultat de la transformation de cette conception moderne de la reine vierge en héroïne d'un drame historique. Je ne pense pas que, désormais, elle figure sur la scène française. Son règne comme monarque romantique est terminé ; elle a pris sa place parmi les plus grands souverains, les constructeurs des nations modernes. Elle a trouvé sa niche dans la même galerie que Ferdinand le Catholique et Louis XI ; elle est reconnue comme une

très grande reine au même titre que la grande Catherine ou Marie-Thérèse d'Autriche. Trois cents ans après sa mort, et grâce à l'alliance franco-britannique, elle commence à être admirée sans être déifiée, et critiquée sans être salie.

VII

CONCLUSION

Ainsi, nous avons vu la scène littéraire française peuplée de nombreuses figures représentatives d'Elisabeth d'Angleterre. D'abord celle qui a été créée par des ambassadeurs et historiens du seizième siècle : la grande et puissante reine, la gracieuse souveraine, coquette mais noble, qui excitait une admiration à peu près universelle ; ensuite celle des pamphlétaires qui la trouvaient pleine de bonté naturelle, quoique corrompue par ses conseillers perfides. Nous y voyons aussi, sous les mêmes traits, le bourreau de Marie Stuart, le tyran jaloux et cruel, qui n'est plus un grand monarque mais une femme terrible en amour. Le xvii^e siècle nous présente une reine, magnanime et désintéressée, patronne des arts, protectrice des églises réformées. Le siècle de Voltaire fait apparaître une Elisabeth, grande souveraine matérialiste, ni trop clémente, ni trop fourbe, reine plutôt que femme ; le siècle suivant, une réprouvée romantique qu'il condamne pour avoir traité sa cousine d'une manière odieuse et inexcusable, pour avoir gâté tout son ouvrage par ce crime. Aujourd'hui enfin, nous avons sous les yeux une autre Elisabeth, ni extraordinairement vertueuse, ni excessivement cruelle, une Elisabeth aussi

vraie que celle du XVIII^e, mais illuminée par le brillant projecteur de la connaissance historique.

Les dramaturges et les romanciers ont créé encore d'autres Elisabeth. Ils nous ont montré la persécutrice de Marie Stuart, cruelle et vile ; l'amoureuse déchaînée du comte d'Essex qui tue son favori à la suite d'un malentendu passionnel ; et l'amante de Leicester, prise entre son devoir envers l'Etat et sa passion pour l'homme. Il y a aussi la petite princesse trop précoce, la jeune héritière du trône, dissimulée et farouche, et la vieille femme mourante, abandonnée et seule. Toutes ces héroïnes possèdent certaines caractéristiques communes. L'amoureuse de l'Angleterre, l'épouse du peuple, la digne fille de Henri VIII, la femme incapable de supporter une rivale plus belle qu'elle, la princesse raffinée et instruite — ces thèmes se trouvent mille fois repris dans cette littérature. Moins souvent, nous voyons la fondatrice de la marine anglaise, la patronne des arts et des lettres (favorisant surtout Shakespeare), la souveraine sympathisante avec les pauvres. De temps en temps, nous rencontrons une Elisabeth qui se dévoile avec toutes les vertus ou tous les vices.

Dans les œuvres d'imagination, pourtant, la reine occupe d'habitude une place secondaire, soit en regard de l'Ecossaise, du comte d'Essex, d'Amy Robsart, ou d'un autre. Elle tient au gré de l'auteur le rôle nécessaire pour motiver les événements affectant le personnage principal. Vis-à-vis de Marie Stuart, elle nous est présentée comme l'instrument qui cause les souffrances de cette malheureuse héroïne ; vis-à-vis du comte d'Essex, comme responsable de sa chute, aussi tragique que son élévation a été glorieuse ; vis-à-vis

d'Amy Robsart, elle excite les ambitions qui provoquent sa mort. Quand Elisabeth elle-même devient le plus important individu, elle cesse de paraître la reine d'Angleterre ; elle est dépeinte comme la femme passionnée ou la reine artificieuse en amour, selon les exigences de l'intrigue. Cette Elisabeth littéraire, tantôt intéressante, tantôt ennuyeuse, n'est pas une représentation du personnage historique, mais une adaptation (femme jalouse ou fourbe), qui répond aux désirs d'un écrivain. Changez le cadre de l'action et les noms des acteurs et Elisabeth deviendra aussi bien Isabelle-la-Catholique ou la grande Catherine.

La conception de cette reine que peut nous donner la littérature d'imagination reste toujours fictive, ne nous donne point une idée de sa véritable nature. Les littérateurs objectifs, cependant, qui avaient composé d'abord une souveraine trop idéalisée, ensuite une autre, plus vraisemblable, mais pas assez éclairée par la science historique, ont commencé vers la fin du dernier siècle à dessiner la nature authentique de ce monarque. Ils nous présentent aujourd'hui un personnage qui doit ressembler à l'Elisabeth de l'histoire, du moins selon la notion que celle-ci nous propose.

*
* *

L'éclat du nom de cette reine a attiré l'admiration et l'intérêt des Français depuis son avènement au trône. Dès que les luttes religieuses qui faussèrent les opinions pendant son règne eurent cessé, les jugements commencèrent à la déifier, réaction naturelle contre les calomnies inspirées par son protestantisme et les exécutions de 1587 et de 1601. Pendant toute la durée

de cette période, elle inspira beaucoup d'écrits et ne reçut que des louanges exaltées. Pendant ce que nous pouvons appeler l' « âge de raison », elle excita moins de curiosité, mais avec le romantisme, elle redevint à la mode. Enfant de Schiller ou de Scott, elle avait perdu alors son auréole de bonté.

Nous avons vu que tous ces littérateurs n'ont jamais compris leur héroïne. Son œuvre fut trop nationaliste, trop égoïste, pour exciter l'admiration des Français. Ils se rendaient compte qu'elle était une femme extraordinaire, une grande reine, protestante, victorieuse dans sa guerre avec Philippe II, une femme qui a pu exécuter Marie Stuart et le comte d'Essex, mais qui a été la souveraine de Shakespeare. Ils nous ont donné leurs appréciations sur ces faits. Ils n'y trouvaient guère de quoi prôner la reine, sinon pour la victoire navale (qui lui dut peu), le génie de l' « immortel barde d'Avon » (qu'elle ignorait), et le triomphe du protestantisme (qui ne l'intéressait point). Ils ne s'apercevaient pas que les qualités de cette femme, indispensables pour le développement de l'Angleterre, ne possédaient rien d'épique. Un Louis XI féminin. Mais, femme, son nom attirait tandis que celui du roi de France était négligé.

Voilà pourquoi la littérature du ^{xvii}^e dépeignit une Elisabeth si peu vraisemblable. Lorsque Voltaire montra une reine plus vraie, les Français virent que cette femme n'était point l'héroïne qu'ils avaient imaginée. Leur intérêt pour elle s'en amoindrit. Le romantisme la remit à la mode, mais une Elisabeth romantique ne pouvait guère représenter fidèlement celle qui était si matérialiste, si « femme d'affaires ». C'est aujourd'hui seulement, au moment où il est de rigueur

de s'intéresser à l'Angleterre, que les Français peuvent comprendre l'importance de l'œuvre de la reine. L'ennemi national est devenu allié et — espérons-le — ami. Elisabeth alors commence à être comprise.

Si elle n'avait pas été si essentiellement anglaise et si son royaume n'était pas toujours resté l'ennemi de la France, peut-être les historiens français auraient-ils trouvé plus tôt une idée juste du caractère de cette femme. Les auteurs d'imagination, profitant de l'inimitié manifestée pour la perfide Albion, cherchaient à vilipender une souveraine si anglaise. Et les auteurs objectifs, méconnaissant sa vraie grandeur, lui attribuaient des qualités qu'elle n'avait jamais possédées. Il fallut attendre la réalisation d'une alliance franco-britannique, et la fin du mouvement romantique, pour trouver une Elisabeth littéraire qui répondit à l'Elisabeth historique.

Il est bien difficile de se passionner pour un homme d'affaires, aussi remarquable qu'il puisse paraître. Si un tel homme réalisait quelque grande œuvre conçue par son cœur dans l'intérêt de sa patrie, il pourrait devenir un héros national, malgré (peut-être à cause de) ses faiblesses humaines, malgré l'emploi de moyens pas toujours admirables mis en œuvre pour atteindre son but. C'est le cas d'Elisabeth.

Son « affaire » a prospéré. Elle a été une cause de graves soucis pour la France; elle a brisé la grandeur de Louis XIV et de Napoléon. Mais elle a aussi aidé la France à préserver la civilisation occidentale et sans doute la chrétienté au moment où elles se trouvaient exposées au plus grand des périls. La victoire de Jutland doit son origine à la flotte méconnue mais fière qui a assuré à Elisabeth la vie de son enfant. Si elle avait

pu voir les armées franco-anglaises luttant ensemble contre les Allemands, héritiers indirects de la puissance nuisible de Charles-Quint, sans doute aurait-elle souri à la pensée que c'était elle qui avait remplacé la France par les Habsbourgs en tant qu'ennemi national ? A trois cents ans de là, ces deux grandes puissances se sont rendu compte que leur coopération et leur amitié constituent la meilleure base de la paix. Elisabeth ne se représentait pas cela ; ses idées étaient limitées à son pays et à son siècle. Mais elle révolutionna la politique anglaise en se montrant peu hostile à la France, car elle craignait le danger d'une prépondérance allemande. Aussi intéressée que fût sa politique vis-à-vis de la France, l'idée fondamentale qui la domina fut bonne. Peut-être fût-elle plus grande amie de la France que l'on ne croit. Peut-être fut-ce une vague reconnaissance, instinctive, indéfinie, qui inspira toute cette littérature sur la souveraine la plus représentative de l'Angleterre : Elisabeth Tudor.

Vu le 9 janvier 1932,

*Le Doyen de la Faculté
des Lettres de l'Université de Paris,*
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

I

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES CONSULTÉES.

- ALBERT, M. : « Les théâtres des boulevards », Paris, 1902, in-18.
- ALLEM, M. : « Anthologie poétique française, xvii^e siècle », Paris, 1916, in-18.
- M. : « Anthologie poétique française, xviii^e siècle », Paris, 1920, in-18.
- M. : « Almanach des spectacles », Paris, 1818-1835.
- M. : « Almanach général de tous les spectacles de Paris », Paris, 1792, in-12.
- ASCOLI, G. : « La Grande-Bretagne devant l'opinion française », Paris, 1927-30, in-8.
- ASCOLI, G. : « L'Amy Robsart de Victor Hugo ». Revue des Cours et Conférences, 1931 : le 30 mai, le 30 juin.
- BARBIER, A. : « Dictionnaire des ouvrages anonymes », Paris, 1872-89, in-8.
- BARRIÈRE ET DE LESCURE : « Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le xviii^e siècle », Paris, 1846-81, in-12.
- BEAUCHAMPS, P. de : « Recherches sur les théâtres de France », Paris, 1735, in-8.
- BÉCLARD, L. : « Sébastien Mercier », Paris, 1903, in-8.
- BETZ, L. : « La littérature comparée », Strasbourg, 1900, in-8.
- « Bibliographie des femmes célèbres », Turin, 1892-1905, in-8.
- « Bibliothèque de théâtre-français », Dresde, 1768, in-8.

- « Bibliothèque universelle des romans », Paris, 1775-88, in-12.
- BRAZIER, N. : « Chronique des petits théâtres de Paris », Paris, 1883, in-12.
- CHAALONS D'ARGÉ : « Histoire critique et littéraire des théâtres de Paris », Paris, 1822-4, in-8.
- CHAMFORT ET DE LA PORTE : « Dictionnaire dramatique », Paris, 1776, in-8.
- CHARBONNIER, l'abbé F. : « La poésie française et les guerres de religion », Paris, 1919, in-8.
- CLÉMENT ET LAROUSSE : « Dictionnaire des opéras », Paris, 1905, in-8.
- — « Courrier des théâtres », Paris, 1826-49, in-4.
- — « Courrier français », Paris, 1864-70, in-fol.
- DULONG, G. : « Abbé de St-Réal », Paris, 1921, in-8.
- DUPLESSIS-MORNAY, Mme : « Mémoires sur la vie de son mari », Paris, 1824, in-8.
- EATON ET GEROTHWOHL : « The Englishman in xviith century French comedy », Londres, 1911, in-8.
- EGGLI, E. : « Schiller et le Romantisme Français », Paris, 1927, in-o.
- ERSCH, J.-S. : « La France littéraire », Hambourg, 1797-1805, in-8.
- « Etrences dramatiques », Paris, 1820, in-12.
- FAGUET, E. : « La tragédie française au xvi^e siècle », Paris, 1883, in-8.
- FOREIGN QUATERLY REVIEW, XXXI : « English history and character on the French stage », Londres, 1843, in-8.
- FOURNIER, E. : « Variétés historiques et littéraires », vol. V, Paris, 1856, in-16.
- GAIFFE, F. : « Le drame en France au xviii^e », Paris, 1910, in-8.
- GAUTIER, T. : « Histoire de l'art dramatique », Paris, 1858-9, in-12.
- GEOFFROY, L. : « Cours de littérature dramatique », Paris, 1819-20, in-8.
- « Le Globe », Paris, 1824-32, in-4.

- GOIZET, M.-J. : « Dictionnaire universel du théâtre en France », Paris, 1867, in-8.
- GOULART, S. : « Œuvres du Bartas », Rouen, 1587, in-12.
- GROVE : « Dictionary of Music and Musicians », Londres, 1904-10, in-8.
- GUEX, J. : « Le théâtre et la société française de 1815 à 1848 », Vevey, 1900, in-8.
- JANIN, J. : « Histoire de la littérature dramatique », Paris, 1853-8, in-18.
- JOANNIDÈS, A. : « La Comédie-Française de 1680 à 1900 », Paris, 1901, in-8.
- « Journal de Paris », Paris, 1811-26, in-fol.
- « Journal des Débats », Paris, 1800-1900, in-fol.
- « Journal du Commerce », Paris, 1819-37, in-fol.
- LACHÈVRE, F. : « Bibliothèque des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700 », Paris, 1901-22, in-4.
- LACROIX, P. : « Bibliothèque dramatique de M. de Solesmes », Paris, 1843-5, in-8.
- LA HARPE : « Cours de littérature », Paris, 1840, in-14.
- LANCASTER, H.-C. : « La Calprenède dramatist », Chicago, 1920, in-8.
- LANSON, G. : « Esquisse d'une histoire de la tragédie en France », Paris, 1920, in-8.
- LAUMONNIER, P. : « Tableau chronologique des œuvres de Ronsard », Paris, 1894, in-8.
- LAURENT, J. : « Lettres en vers », Paris, 1678, in-fol.
- LECOMTE, L.-H. : « Le théâtre historique », Paris, 1906, in-16.
- LENGLET DU FRESNOY : « De l'usage des romans », Amsterdam, 1734, in-8.
- LENIENT, G. : « La poésie patriotique en France dans les temps modernes », Paris, 1894, in-16.
- LÉRIS, A. de : « Dictionnaire portatif des théâtres », Paris, 1763, in-8.
- LESSING : « Dramaturgie de Hambourg », Paris, 1873, in-16.
- LORENZ, O. : « Catalogue général de la librairie française : 1840 à 1921 », Paris, 1867-1930, in-8.

- LUX : « Personnages anglais dans les comédies françaises du XVIII^e », Revue Bleue, mai et juin, 1911.
- MAIGRON, L. : « Le roman historique à l'époque romantique », Paris, 1898, in-8.
- MARC, l'abbé : « Dictionnaire des romans anciens et modernes », Paris, 1819, in-8.
- MARQUIGNY : « Marie Stuart, dans l'histoire, dans le drame, et dans le roman », Etudes des Pères de la Compagnie de Jésus, tome V, Paris, 1864, in-8.
- MARTIN, A. : « Schiller », Nancy, 1897, in-16.
- « Le Mercure de France », Paris, 1724-91, in-12.
- « Le Mercure galant », Paris, 1678-1714, in-12.
- MERLE : « Du marasme dramatique », Paris, 1829, in-8.
- MICHAUT, G. : « Antoine de Monchrestien : L'Ecosaise », Paris, 1905, in-16.
- MIGNET : « Marie Stuart de Labanoff », Journal des Savants, Paris, 1847-50, in-4.
- MILLIET-SOUBIES : « Almanach des spectacles », Paris, 1874-1914, in-18.
- PARFAICT, les frères : « Histoire du théâtre-français », Paris, 1745-9, in-12.
- PERCEL, G. de : « Bibliothèque de romans », Amsterdam, 1734, in-8.
- PETIT DE JULLEVILLE : « Tragédies de Montchrestien », Paris, 1891, in-16.
- PICOT, E. : « Catalogue de la Bibliothèque de Rothschild », Paris, 1920, in-8.
- POREL ET MONVAL : « L'Odéon », Paris, 1882, in-8.
- QUÉRARD, J.-M. : « La France littéraire », Paris, 1827-40, in-8.
- REYNIER, G. : « Thomas Corneille et son œuvre », Paris, 1892, in-8.
- SAINTE-BEUVE : « Portraits contemporains », Paris, 1870-1, in-12.
- « Tableau de la poésie française au XVI^e », Paris, 1841, in-18.
- SCHIEDERMAIER : « Der Graf von Essex in der Literatur », Kaiserlautern, 1908, in-8.

- SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITIONS DRAMATIQUES : « Catalogue général des œuvres dramatiques et lyriques », Paris, 1863-1909, in-8.
- SOCIÉTÉ HAVRAISE D'ÉTUDES DIVERSES : « Centenaire de Ancelot », Le Havre, 1894, in-8.
- STAËL, Mme de : « De l'Allemagne », Paris, 1888, in-16.
- THIEME, P. : « Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906 », Paris, 1907, in-8.
- VANDEBORG, M. : « Marie Stuart de Lebrun », Journal des Savants, Paris, 1820, in-4.

II

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES CITÉES DANS LE TEXTE.

1. *Ambassadeurs, mémorialistes, historiens.*

- D'AUBIGNÉ : « Histoire universelle », 1553-1602.
- BRANTÔME : « Des dames », 1604.
- : « Les Grands Capitaines français », 1604.
- : « Vies des dames illustres », 1604.
- CASTELNAU : « Mémoires », 1559-1583.
- CAYET : « Chronologie novenaire », 1589-1597.
- : « Chronologie septenaire », 1598-1604.
- CONDÉ : « Mémoires », 1560-1562.
- DU VAIR : « Constitution de l'estat d'Angleterre », 1596.
- HURAUT DE MAISSE : « Ambassade », 1595-1598.
- LALANNE : « Anecdotes tirées de la bouche du Vair », 1596.
- LA MOTHE-FÉNELON : « Correspondance diplomatique », 1568-1571.
- L'ESTOILE : « Registre-Journal », 1574-1611.
- PASQUIER : « Les recherches de la France », 1560-1615.
- DE SERRES : « L'inventaire de l'histoire de France », 1597.
- SULLY : « Œconomies royales », 1601-1603.
- TAVANNES : « Mémoires », 1515-1595.
- DE THOU : « Abrégé de l'histoire universelle », 1553-1601.

2. *Pamphlets et brochures.*

a) Marie Stuart.

BELLEFORÊT : « L'innocence de... Marie Royne d'Escosse », 1572.

BLACKWOOD : « Martyre de la Royne d'Escosse », 1588.

BOURGOIN : « Mort de la Royne d'Escosse », 1588.

BUCHANAN : « L'Histoire de Marie Royne d'Escosse », 1572.

CHAMBRE : « Histoire abbregee... Roys de France », 1579.

DU VAIR : « Oraison funebre », 1588.

LA GUÊLE : « Remonstrance... à la Royne d'Angleterre », 1586.

LESLIE : « Du droict et du tiltre », 1587.

TURNER : « L'Histoire et vie de Marie Stuart », 1589.

« Apologie ou defense », 1588.

« Discours de l'exécution », 1587.

« Discours de la mort », 1587.

« Extrait d'une lettre », 1587.

« Oraison funebre », 1587.

b) Événements politiques.

DE BÈZE : « Le Reveille-Matin », 1573.

LOUIS D'ORLÉANS : « Advertissement », 1586.

PHILOPATRE : « Responce a... Elisabeth Royne d'Angleterre », 1593.

PORTUGALLOIS : « Remonstrance à Madame Elisabeth », 1577.

SANDERS : « Les trois livres de Nicholas Sander », 1587.

« Continuation des choses », 1570.

« Copie d'une lettre », 1588.

« De l'exécution », 1571.

« Discours des cruautés », 1582-3.

« Discours des troubles », 1570.

« Discours veritable », 1594.

« Entreprise... d'Essex », 1606.

« Histoire de la vie... d'Essex », 1607.

« Lettre », 1588.

« Regrets de la Royne », 1588.

« Trahison... Henry de Valois », 1589.

3. *Poésie.*

- D'AUBIGNÉ : « Les Tragiques », 1616.
 DU BARTAS : « Babilone », 1587.
 BLACKWOOD : « Martyre de la Royné d'Escosse », 1588.
 GRÉVIN : « Chant du cigne », 1567.
 — : « Sonnets d'Angleterre et de Flandre », 1568.
 LANCELOT DE CARLES : « La Mort d'Anne de Boleyn », 1536.
 MATTHIEU : « La Guisiade », 1589.
 MONTCHRESTIEN : « L'Escossaise », 1601.
 NERÉE : « Le triomphe de la ligue », 1607.
 DU PERRON : « Sur la mort de Marie Stuart », 1587.
 RONSARD : « Elégies, mascarades, et bergeries », 1565.
 — : « Poèmes », 1583.
 « A la Royné d'Angleterre », 1585.
 « Mariæ Stuartærtæ », 1587.

4. *Dix-septième siècle.*

- AUBERY : « Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande », 1580.
 AULNOY : « Nouvelles d'Elisabeth », 1674-80.
 BAYLE : « Dictionnaire historique et critique », 1690.
 BOISGUILBERT : « Marie Stuart », 1675.
 BOSSUET : « Histoire des variations », 1688.
 CAUSSIN : « L'Histoire de... Marie Stuart », 1646. (?)
 CHEVREAU : « Chevraeana », 1697.
 DUCHESNE : « Histoire generale », 1614.
 GALARDI : « Sejour de Londres », 1671.
 GOULART : Ed. des « Œuvres » du Bartas, 1608.
 LE MOYNE : « Gallerie des femmes fortes », 1660.
 MERCURE FRANÇAIS : « L'Histoire de nostre temps », 1634.
 MOTTEVILLE : « Mémoires », 1644.
 BOURSAULT : « Marie Stuard », 1683.
 BOYER : « Le Comte d'Essex », 1678.
 CORNEILLE : « Le Comte d'Essex », 1678.
 FONTENELLE : « Nouveaux dialogues des morts », 1683.

LA CALPRENÈDE : « Jeanne d'Angleterre », 1638.

— : « Le Comte d'Essex », 1639.

LA FAYETTE : « Princesse de Clèves », 1678.

LE NOBLE : « Mylord Courtenay », 1696.

MAYNARD : « Pour le tombeau d'Elisabeth d'Angleterre », 1648.

REGNAULT : « Marie Stuard », 1638.

« Le Comte d'Essex », 1678.

« Marie Stuart », 1689.

5. *Dix-huitième siècle.*

Bibliothèque universelle des romans, 1779.

DE BURY : « Histoire abrégée des femmes célèbres », 1773.

DUMOURIEZ : « Mémoires », 1767.

HÉNAULT : « François II », 1747.

JEBB : « De vita et rebus », 1725.

LENGLET DU FRESNOY : « De l'usage des romans », 1734.

MERCIER : « La Vie, les amours... de Marie Stuart », 1793.

VOLTAIRE : « Dictionnaire philosophique », 1764.

— : « Essai sur les mœurs », 1745-6.

— : « Lettre » (à Madame Denis), 1752.

BARATON : « Le chancelier Bacon », 1705.

CHÉNIER : « Henri VIII », 1792.

DESMAISONS : « Histoire d'Elisabeth et... d'Essex », 1787.

FLORIAN : « Complainte de la Reine Marie », 1787.

MAYER : « Amours de Chastelard », 1787.

MONTFLEURY : « Le Comte d'Essex », 1738.

TRONCHIN : « Marie Stuart », 1734.

VOLTAIRE : « La Henriade », 1728.

6. *Dix-neuvième siècle.*

a) Historiens.

BOURDON : « Marie Tudor et Elisabeth », 1868.

CAPEFIGUE : « La Reine vierge Elisabeth », 1863.

CELLIEZ : « Les Reines d'Angleterre », 1852.

- DARGAUD : « Histoire d'Elisabeth d'Angleterre », 1866.
LA FERRIÈRE : « Deux drames d'amour », 1894.
— : « Les projets du mariage d'... Elisabeth », 1865.
LAUR : « Victimes et bourreaux », 1895.
PRÉVOST-PARADOL : « Elisabeth et Henri IV », 1862.

b) Mémorialistes et critiques littéraires.

- ANCELOT, Mine : « Les Deux Impératrices », 1842.
DESCHANEL : « Figures de femmes », 1882.
GASCON-DUFOUR : « Cour de Catherine de Médicis », 1807.
GAUTIER : « Histoire de l'art dramatique », 1858-9.
GENLIS : « Souvenirs de Félicie », 1804.
JANIN : « Histoire de la littérature dramatique », 1853-8.
LÉRIS : « Souvenirs et portraits », 1814.
MASSON : « Mémoires secrets sur la Russie », 1804.
RAYNOUARD : « Notice historique sur le duc de Guise », 1810.
SAINTE-BEUVE : « Les Nouveaux lundis », 1865.

c) Littérature d'imagination avant le mouvement romantique.

- BRIFAUT : « Jeanne Grey », 1817.
DUPONCEAU : « Marie Stuard », 1805.
M. J. V. : « Marie Stuart », 1813.

d) La « Maria Stuart » de Schiller.

- DUPERCHE : « Alix et Blanche », 1813.
GOUJON : « Marie Stuart », 1895.
LEBRUN : « Marie Stuart », 1820.
MARTIN : « Marie Stuart », 1841.
MERLE ET ROUGEMONT : « Marie Stuart », 1820.
RIQUIEZ : « Marie Stuart », 1893.
RISTELHUBER : « Marie Stuart », 1859.
L'ABBÉ X... : « Marie Stuart », 1864.
X... : « Marie Stuart », 1862.

e) Le « Kenilworth » de Scott.

BOIRIE ET LEMAIRE : « Le Château de Kenilworth », 1822.

HUGO : « Amy Robsart », 1828.

LEQUESNE : « Amy Robsart », 1837.

MARKWELL : « Amy Robsart », 1847.

MÉTIVIER : « Amy Robsart », 1840.

MILLIET : « Amy Robsart », 1893.

SCRIBE ET MÉLESVILLE : « Leicester », 1823.

SOMET : « Emilia », 1827.

f) Œuvres françaises, 1821-1897.

ANCELOT, F. : « Elisabeth d'Angleterre », 1829.

ANNE : « Marie Stuart », 1844.

BARIN : « Marie Stuart », 1896.

BROT ET NUS : « Le Testament de la Reine Elisabeth », 1867.

COUTURIER : « Le Comte d'Essex », 1868.

DIZAC : « Marie Stuard », 1856.

DUBOUT : « Une nuit de Marie Stuart », 1885.

DUGUÉ : « William Shakespeare », 1857.

DUMAS : « Marie Stuart », 1840.

DUPIN : « Comment tout finit », 1858.

— : « Marie Tudor », 1845.

EMPIS : « Les six femmes de Henri VIII », 1854.

FRÉDÉRIC ET ROUGEMONT : « Anne de Boulén », 1821.

GUYET : « Marie Stuart », 1851.

JOUBERT : « Marie Stuart », 1897.

MARTEAU : « Elisabeth, reine d'Angleterre et d'Irlande », 1851.

REY : « Henri et Marie Stuart », 1852.

ROBERT : « William Shakespère », 1844.

SOULIÉ : « Jane Grey », 1891.

SOULLIER : « Marie Stuart », 1878.

« Histoire de Marie Stuart ».

« Vie et malheurs de Marie Stuart », 1826.

7. *Vingtième siècle.*

- ROSNY, Jeune : « Les amours d'Elisabeth d'Angleterre », 1929.
 ROSSIER : « Profils de reines », 1926.
 MARFOND : « Marie Stuart et Elisabeth », 1929.
 PETITHUGUENIN : « Marie Stuart », 1930.

III

BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES
DE LA « MARIA STUART » DE SCHILLER.

- BARANTE, Ad., Paris, 1865, in-16.
 BARBOU, Limoges, 1874, in-8.
 BRAUN, T., Strasbourg, 1861, in-8.
 BRIOIS, O., Paris, 1886, in-16.
 FIX, T., Paris, 1853, in-12.
 GRIMM, H., Paris, 1875, in-16.
 HENRY, E., Paris, 1892, in-16.
 HESS, J.-G. : Paris, 1816, in-8.
 LATOUCHE, H., Paris, 1820, in-8.
 LANTZENBERG, R., Paris, 1908, in-12.
 LÉVY, B., Paris, 1878, in-16.
 MARMIER, X., Paris, 1860, in-12.
 MEYER, H., Paris, 1896, in-12.
 REGNIER, Ad., Paris, 1861, in-8.

IV

BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES
DU « KENILWORTH » DE SIR WALTER SCOTT.

- , Paris, 1828, in-18.
 CHAILLOT, MM., Avignon, 1829, in-18.
 COLLET, Mme, Paris, 1821, in-12.

- DEFAUCONPRET, A.-J.-B., Paris, 1827, in-16.
GIRARDIN, Paris, 1890, in-8.
LA MONNOYE, L.-D. de, Paris, 1881, in-4.
MONTÉMONT, Paris, 1831, in-8.
PARISOT, J.-E., Paris, 1821, in-16.
NIGHTINGALE, J., Paris, 1821, in-12.
DE WAILLY, Paris, 1848, in-18.
-

INDEX ALPHABÉTIQUE

- ALENÇON (François, duc d'), 12,
 20, 80, 92-3, 133, 160, 162.
 ALLEMAGNE ET ALLEMANDS, 17,
 105, 126, 172.
 AMBIGU-COMIQUE (Théâtre de
 l'), 141.
 AMÉRIQUE, 9.
 AMY ROBSART, 105, 121, 134,
 135-141, 169-70.
 ANCELOT (F.), 142-3.
 ANCELOT (Mme V.), 118-9.
 ANGLETERRE ET ANGLAIS, 8, 9,
 11, 12, 16, 17, 21, 24, 29, 31,
 35, 37, 39, 40, 42, 44, 50, 54,
 57, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69,
 71, 76, 78, 79, 82, 90, 91, 97,
 98, 105, 106, 109, 111, 112,
 113, 115, 120, 123, 124, 125,
 128, 132, 135, 141, 144, 145,
 146, 147, 150, 154, 160, 163,
 169, 171, 172, 173.
 ANNE DE BOLEYN, 9, 50, 80, 94,
 113-4, 141, 146.
 ANNE (Th.), 144-5.
Apologie ou Défense, 42, 43.
 ARABELLA STUART, 154-5.
 ARCHENHOLZ (J.-W.), 97.
 ARMADA (L'Invincible), 11, 45,
 63, 134, 162, 164.
 ARTHUR (prince de Galles),
 8 n.
 ARTOIS (Armand d'), 129.
 AUBER (D.-F.-E.), 136-7.
- AUBERY (L.), 80-2, 83 n, 102.
 AUBESPINE (ambassadeur fran-
 çais), 130.
 AUBIGNÉ (Agrippa d'), 26, 27,
 50, 55-6, 83 n, 107.
 AUGSBOURG, 89.
 AULNOY (Marie d'), 80.
 BACCHUS, 54.
 BACON (F.), 10, 105.
 BARATON, 105.
 BARIN (L'Abbé E.), 156.
 BARNESTAPOLIUS, voir Turner.
 BARTAS (G. de Sallustre, sei-
 gneur Du), 50, 56-7, 107.
 BAYLE (P.), 83.
 BELLEFORÊT (P. de), 33, 98.
 BELLEGENT (P. de), 66-7.
 BELLEVILLE, 163.
 BELLÈVRE (P. de), 81.
 BÈZE (Th. de), 36-7.
 BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (de
 Paris), 35, 39, 41, 70.
*Bibliothèque universelle des
 romans*, 79 n, 80 n, 103-4.
 BLACKWOOD (A.), 42-3, 57, 76,
 98.
 BOHUN (Ed.), 76-7, 83 n.
 BOIRIE (E.-C. de), 135-6, 138.
 BOISGUILBERT (P. de), 79.
 BORDEAUX, 161.
 BOSSUET (J.-B.), 77, 82.
 BOTHWELL (James Hepburn,
 comte de), 14, 32, 133, 161.
 BOURDON (Mme), 115, 116.

- BOURGES, 41.
 BOURGOIN (médecin de *Marie Stuart*), 43-4, 57.
 BOURGOGNE (Hôtel de), 61, 72, 84, 85, 88.
 BOURSALT (E.), 91-2, 107, 125, 131.
 BOYER (L'Abbé), 88-9, 91.
 BRANTÔME, 28-30, 63, 91, 126.
 BRETAGNE, 20, 30.
 BRIFAUT (Ch.), 125.
 BRITISH MUSEUM, 59.
 BROTH (A.), 154-5.
 BUCHANAN (G.), 32, 98.
 BURY (De), 103.
 CALAIS, 14, 161.
 CALVIN (J.), 8.
 CAMDEN (W.), 11 n, 67, 126.
 CAMMARANO, 153-4.
 CAMUZ (Huguenot), 32.
 CAPEFIGUE (J. B. H. R.), 115, 116, 117.
 CARLES (L. De), 50.
 CARLETON (Ambassadeur anglais), 82.
 CASTELNAU (M. De), 20-2, 27-8, 98.
 CATHERINE D'ARAGON, 8 n.
 CATHERINE DE FRANCE, 9.
 CATHERINE-LA-GRANDE, 116, 167, 170.
 CATHERINE DE MÉDICIS, 7, 9, 12, 44, 63, 106.
 CATHERINE PARR, 147.
 CAUSSIN (N.), 98-9.
 CAYET (P.), 25, 28.
 CECIL (William, Lord Burghley), 73, 78, 88, 124, 133, 162, 164.
 CELLIEZ (A.), 115, 116.
 CHAMBRE (D.), 34.
 CHARLES I^{er}, 64, 69.
 CHARLES II, 64, 66, 78.
 CHARLES-QUINT, 99, 173.
 CHARLES VIII, 11.
 CHARLES IX, 20, 22, 24.
 CHATEAUNEUF, 39.
 CHATELARD, 103, 113, 155, 161, 163.
 CHATELET (Théâtre du), 151, 153.
 CHATILLON (Régiment de), 63.
 CHÉNIER (M.-J.), 113-4, 147-8.
 CHEVREAU (U.), 83-4.
 COMÉDIE-FRANÇAISE, 60, 84, 91, 107, 113, 122, 123, 127, 137, 142.
 CONDÉ (Louis de Bourbon, duc de), 24.
Continuation des choses, 35.
 CORNELLE (Pierre), 85.
 CORNEILLE (Thomas), 64, 84-8, 89, 91, 108, 109, 114, 127, 142, 154.
 CORNÉLIE (Mme), 151.
Courrier des Théâtres, 138-9, 142.
 COURTENAY, 18, 76, 93-6.
 COUTURIER (F.), 151-3.
 CRANMER, 146.
 CRIMÉE, 65, 150.
 CROMWELL (O.), 78.
 CUMNOR-PLACE, 18 n, 135, 140.
 DARGAUD (J.-M.), 13, 115, 116, 117.
 DARNLEY, 14, 32, 33, 146, 155, 161.
 DAVISON, 27, 51, 132.
 DELAROCHE, 122, 155.
 DENIS (Mme), 102.
 DESCHANEL (P.), 120-1.
 DESMAISONS (L.), 111-2.
Discours des Troubles, 35.
 DIZAC (F.), 150-1.
 DONIZETTI (G.), 153-4.
 DORVAL (Mme), 136.
 DRAKE (F.), 11, 46.
 DUBOUT (A.), 155.

- DUCHESNE (A.), 67-8, 69, 98.
 DUGUÉ (F.), 149-50.
 DUMAS (A., père), 144.
 DUMOURIEZ (C.-F.), 102-3.
 DUPERCHE (J. J. M.), 127.
 DUPETIT-MÉRÉ, 141, 147.
 DUPIN (Mme A.), 146.
 DUPLESSIS-MORNAY (Mme), 55.
 DU VAIR (G.), 23-4, 26, 41-2, 98.
 DUVEYRIER (A. H. J.), 136-7.
 ECOSSE ET ECOSSAIS, 14, 20, 32, 38, 69, 135.
 EDIMBOURG, 57, 146, 161.
 EDOUARD IV, 8 n.
 EDOUARD VI, 8.
 ELISABETH D'ANGLETERRE :
 Amours de, 86-7, 89-90, 93-5, 100, 111-2, 148.
 Bonté de, 32, 33, 37.
 Caractère de, 9-13, 21-2, 23-4, 42, 68, 81-2, 92-3, 95-6, 102, 120, 124-5, 143, 147, 152, 158-60.
 Cruauté de, 41, 43-4, 46, 47, 57-9, 71, 72, 79, 88, 92, 99, 116, 146.
 Erudition de, 51, 56, 68, 102.
 Jeunesse de, 50, 113-4, 141, 146-8.
 Louanges de, 20-1, 22-3, 24-6, 28-9, 36-7, 39, 42, 50-4, 55-7, 60, 63, 78, 82, 83-4, 99, 105-6, 110, 118, 125.
 Mort de, 154-5.
 Politique de, 11, 57, 98, 100, 109, 116, 120-1, 123, 158-60, 165.
 Religion de, 36-7, 46-7, 62-3, 67, 68-9, 103.
 Torts de, 26-7, 38-45, 57-9.
 Virginité de, 27-8, 29-30, 35, 38, 41, 84, 93, 116-7, 117-8, 153, 160-1.
 et Courtenay, 93-6.
 et Essex, 15-6, 48-9, 68-9, 72-5, 82, 84-90, 100, 110-2, 116, 142-4, 148, 151-4.
 et la France, 10, 12, 16-7, 63-5, 66, 69-70, 76-7, 80, 84, 96, 97-8, 101-2, 104-5, 114, 115, 117, 121-2, 150, 157, 158, 166-7, 168-73.
 et Jeanne Grey, 71-2, 125, 156.
 et Leicester, 18, 53, 84, 134-41.
 et Marie Stuart, 13-5, 27, 30, 31-5, 38-45, 54-5, 57-9, 60-1, 67, 70-1, 75-6, 77, 78, 79, 81, 91-2, 98-9, 100-1, 103-4, 107-10, 112-3, 116, 118-9, 121, 122-3, 125-34, 144-6, 149, 150-1, 155, 156-7, 161-6.
 et Shakespeare, 10, 11, 119-20, 148-50, 153.
 ELISABETH D'YORK, 8 n.
 EMPIS (A. J. S.), 146-7.
 ESPAGNOLS, 68, 102.
 ESSEX, 15-6, 18, 48-9, 64, 66, 67-8, 72-5, 82, 83, 84-90, 96, 100, 104, 106, 110-2, 114, 116, 134, 142-4, 148, 149, 151-4, 160-1, 162, 166, 169, 171.
 Entreprise, jugement et mort, 48.
 Histoire de la vie d'Essex, 48-9.
 Le comte d'Essex (1677), 89-90.
 ESTOILE (P. de L'), 38-9, 40-1.
 EUROPE, 14.
 Extrait d'une lettre, 40-1.
 FAGUET (E.), 60.
 FALSTAFF, 119-20.
 FAWKES (G.), 154.
 FERDINAND-LE-CATHOLIQUE, 166.
 FLEURY (Cardinal de), 64.

- FLORIAN, 112-3.
 FONTAINEBLEAU, 107.
 FONTENELLE, 92-3.
 FOTHERINGHAY, 40, 49, 145.
 FOUCHER (P.), 138.
 FRANCE ET FRANÇAIS, 7, 8, 10,
 11, 12, 13, 14, 16, 17, 18, 20,
 25, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 40,
 41, 47, 48, 52, 53, 54, 58, 59,
 63, 64, 65, 66, 67, 69, 76, 79,
 80, 81, 83, 98, 100, 102, 103,
 105, 106, 117, 126, 133, 150,
 154, 157, 163, 170, 171, 172,
 173.
 FRANÇOIS I^{er}, 7, 36, 99.
 FRANÇOIS II, 14, 59, 99, 145.
 155.
 FRÉDÉRIC, voir Dupetit-Méré.
 FRESNOY (L. Du), 99.
 GAITÉ (Théâtre de la), 127, 154.
 GALARDI (P.-F. De), 77-8, 102.
 GASCON-DUFOUR (Mme), 118.
 GAUTIER (Th.), 118, 128, 145.
 GENÈVE, 107.
 GENLIS (Mme de), 118.
 GEOFFROY (L.), 85.
 GILLET (Dramaturge), 131.
 GOIRET (M.-J.), 85.
 GOSSART (E.), 115-6.
 GOUJON (J.), 133.
 GOULART (S.), 57.
 GRANDE-BRETAGNE, 11, 132.
Grande-Bretagne (La), devant
l'opinion française, 24 n,
 50 n, 52 n, 57-8, 89 n.
 GRANDE GUERRE, 7, 65.
 GRÈCE, 154.
 GREENWICH (Palais de), 80,
 135, 140.
 GRÉVIN (J.), 50-2, 56.
 GREY (Jeanne), 71-2, 76, 125,
 126.
 GUÈLE (J. de La), 34-5.
 GUÉNÉGAUD (Théâtre de), 88.
 GUILLAUME D'ORANGE, 66.
 GUISE (François de Lorraine,
 duc de), 28-9.
 GUISE (Henri I^{er} de Lorraine,
 duc de), 62, 106.
 GUTTERY (Gabriel de), 44.
 GUYET (J. A.), 145, 156.
 GYMNASÉ (Dramatique), 129.
 HARCOURT (Collège d'), 70.
 HAWKINS (Sir John), 11.
 HÉNAULT (C. J. F.), 99.
 HENRI II, 28-9, 90-1, 155.
 HENRI III, 12, 20, 34, 38, 39, 63,
 81.
 HENRI IV, 7, 12, 15, 20, 22, 25,
 26, 28, 46, 64, 69, 83, 99, 100,
 105-6.
 HENRI V, 120.
 HENRI VII, 8, 78.
 HENRI VIII, 8, 50, 71, 94, 113-4,
 130, 141, 142-3, 146-7, 153,
 164, 169.
 HENRIETTE-MARIE DE FRANCE,
 69.
 HESS (J.-G.), 126.
 HOLBEIN (Hans), 147.
 HOLINSHED, 126.
 HOLLANDE ET HOLLANDAIS, 63, 64,
 68, 80-2.
 HOOKER (sir Richard), 11 n.
 HOWARD (l'Amiral), 82.
 HOWARD (Lady), 82, 151.
 HUGO (Victor), 10, 64, 137,
 138-9, 142.
 HUGUENOTS, 12, 16, 107.
 HUME (M. A. S.), 126.
 HURAUT DE MAISSE, 22-3.
 ÎLE-DE-FRANCE, 14.
 IRLANDE, 148, 151.
 ITALIE, 11.
 ISABELLE-LA-CATHOLIQUE, 170.
 JACQUELIN (J. A.), 131.
 JACQUES II D'ANGLETERRE, 64,
 66.

- JACQUES IV d'ECOSSE, 8 *n.*
 JACQUES VI d'ECOSSE, 32, 132, 143, 154-5.
 JANIN (Jules), 119-20.
 JEANNE d'ARC, 7.
 JEBB (S.), 98, 126.
 JONSON (Ben), 10.
 JOUBERT (L'Abbé), 156-7.
Journal du Commerce, 136.
Journal des Débats, 154-5.
 JUTLAND (Bataille navale de), 172.
 KENILWORTH (Château de), 134, 136, 139.
 KERALIO (Mlle de), 97-8.
 KNOX (J.), 8.
 LA CALPRENÈDE (G. de), 71-5, 76, 84, 86, 88, 89, 91, 111.
 LA FAYETTE (Mme de), 90-1.
 LA FERRIÈRE (H. de), 115-6, 117, 120.
 LA HARPE, 85, 110, 122.
 LA HAYE, 97.
 LALANNE (L.), 23.
 LA MOTHE-FÉNELON, 22, 28, 33.
 LANSON (G.), 61, 85.
 LARA (J. de), 141.
 LA ROCHELLE, 32.
 LAUR (J.), 116, 117.
 LAURENT (L.), 85.
 LAVELLO (R.), 133.
 LEBRUN (P.), 127-9, 130, 131.
 LEICESTER (Comte de), 18, 52, 53, 60, 84, 94-5, 100, 108, 126, 130, 133, 134, 135-41, 160, 161-3, 165, 169.
 LEMAIRE (H.), 135-6, 138.
 LEMONNIER (Mme), 137.
 LE MOYNE (P.), 77.
 LENOBLE (E.), 93-6.
 LEQUESNE (F.), 139-40.
 LÉRIS (A. de), 85.
 LÉRIS (Duc de), 118.
 LESLIE, (J. De), 33-4, 98.
 LESSING (G.-E.), 87.
 LÉTI (G.), 77, 83 *n.*, 93, 97.
 LEVERD (Mlle), 138, 142.
 LOIRE, 14.
 LONDRES, 20, 29, 51, 57, 77-8, 91, 106, 130, 131, 140, 152.
 LOUIS XI, 7, 11, 166, 171.
 LOUIS XII, 8 *n.*, 11.
 LOUIS XIV, 7, 11, 64, 66, 102, 172.
 LOUIS D'ORLÉANS, 46-7.
 LYON, 62.
 MADRID, 102.
 MARFOND (G.), 161-4, 166.
 MARGUERITE TUDOR, 8 *n.*
 MARIE DE LORRAINE, 14 *n.*
 MARIE STUART, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 23, 27, 28, 30, 31-5, 36, 37, 38-45, 46, 49, 52, 53, 54-5, 57-60, 60-2, 63, 64, 66, 67, 70-1, 75, 76, 77, 78, 79, 81, 83, 84, 88, 91-2, 96, 98-9, 101, 103-4, 107-10, 112-3, 114, 115, 116, 118-9, 121, 122-5, 125-34, 144-6, 149, 150-1, 153, 155, 156-7, 159, 161-6, 168, 169, 171.
De l'exécution de Marie Stuart, 39-40.
Histoire de la vie de Marie Stuart, 144.
Marie Stuart (M.J.V.), 123-5.
Marie Stuart (L'Abbé X...), 132.
Marie Stuart (X...), 132.
Mariæ Stuartartæ, 59.
Vie et malheurs de Marie Stuart, 144.
 MARIE - THÉRÈSE D'AUTRICHE, 26 *n.*, 119, 167.
 MARIE TUDOR, reine d'Angleterre, 8, 72, 94-5, 146.
 MARIE TUDOR, reine de France, 8 *n.*

- MARKWELL (W. R.), 140.
 MARS (Mlle), 137-8.
 MARTEAU (Ed.), 148.
 MARTIN (C. F.), 130-1.
 MASSON (C. F. B.), 117-8.
 MATTHIEU (P.), 62-3.
 MAURICE D'ORANGE, 81-2.
 MAYER (C. J.), 103-4, 113.
 MAYNARD (F.), 75-6.
 MELLESVILLE, voir Duveyrier.
 MELVILLE (Sir James), 83 n, 126.
 MERCIER (Claude), 98-9.
 MERCIER (L. S.), 130.
Mercure français, 68-9, 110-1.
 MERLE (J. T.), 129-30, 131, 135.
 MERLE (major prussien), 102-3.
 MÉTIVIER (J. B.), 140.
 MEURICE (P.), 138.
 MILLIET (P.), 140-1.
 MITHRIDATE, 99.
 MOÏÈRE, 10.
 MONTCHRESTIEN (A. De), 60-2, 70, 72, 92, 107, 125, 128.
 MONTE-CARLO, 140.
 MONTEREAU (Imprimeur), 144.
 MONTFLEURY, 110-1.
 MOTTESVILLE (Mme de), 69.
 MURRAY (James Stuart, Lord), 32, 70, 91-2.
 MUSSET (Alfred de), 143-4.
 NAPOLÉON I^{er}, 11, 125, 172.
 NAPOLÉON III 115, 150.
 NAUNTON (Sir Robert), 76, 97.
 NEMOURS (Duc de), 29, 91.
 NEPTUNE, 54.
 NÉRÉE (R. J.), 63.
 NÉRON, 160.
 NICOMÈDE, 99.
 NIDMEYER (L.), 144.
 NORFOLK (Duc de), 35, 70-1, 91-2, 94, 108, 122-3, 124, 162.
 NORTHUMBERLAND (John Dudley, Duc de), 71-2, 100.
 NORTHUMBERLAND (Thomas Percy, Duc de), 35, 80, 156.
 NOTRE-DAME DE PARIS, 38, 41.
 NUS (E.), 154-5.
 ODÉON (Théâtre de l'), 119, 138-9, 142.
 OPÉRA (Théâtre de l'), 144.
 OPÉRA-COMIQUE (Théâtre de l'), 136.
Oraison funèbre, 41.
 ORLÉANS, 61.
 OWEN TUDOR, 9.
 PARIS, 16, 34, 38-9, 41, 144.
 PASCAL (Blaise), 10.
 PASQUIER (E.), 24-5, 27.
 PERRON (Cardinal Du), 59, 76.
 PETITHUGUENIN (J.), 161, 164-5.
 PHILIPPE II, 9, 11, 26, 45, 63, 68, 94-5, 100, 162, 171.
 PHILIPPE-AUGUSTE, 7.
 PHILOPATRE (André), 47.
 PICCINI (L.-A.), 130.
 PONCEAU (Doigny Du), 110, 122-3, 124, 131.
 PORTE SAINT-MARTIN (Théâtre de la), 129, 136, 149.
 PORTUGALLOIS (O.), 37.
 PRÉVOST-PARADOL, 22-3, 116.
 PROTÉE, 55.
 RALEIGH (Sir Walter), 73, 136-7, 151-3, 162.
 RAPIN-THOYRAS, 97, 126.
 RAYNOUARD (F.), 118.
 REGNAULT, 70-1, 84, 91, 92, 107, 114, 125, 126, 131.
Regrets de la Reyne d'Angleterre, 45-6.
 REY (C.), 146.
 REYNIER (G.), 85.
 RHIN, 17.
 RIQUIEZ (E.), 132-3.
 RISTELHUBER (P.), 131.
 RIZZIO (D.), 78, 151, 155, 161.
 ROBERT (C.), 148-9.

- ROME, 8, 47, 57, 69.
 RONSARD, 52-5, 63.
 ROSNY (J.-H. Jeune), 160-1.
 ROSS, 34.
 ROSSIER (E.), 158-60.
 ROUEN, 60, 133.
 ROUGEMONT (M. N. B. de), 129-30, 131, 141, 147.
 SANDERS (N.), 37-8.
 SAINT-BARTHÉLEMY (Massacre de la), 36, 55, 106.
 SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, 66.
 SAINTE-BEUVE, 52, 118.
 SCHILLER (F. von), 17, 18, 64, 104, 108, 121-2, 125-34, 165, 171.
 SCOTT (Walter), 17, 18, 64, 121-2, 134, 135-41, 171.
 SCRIBE, 136-7.
 SERRES (J. de), 25, 27.
 SERTORIUS, 99.
 SHAKESPEARE, 10, 11 *n*, 119-20, 139, 148-50, 153, 166, 169, 171.
 SIDNEY (Catherine), 151.
 SIDNEY (Sir Philip), 10.
 SIEURIAC, 153.
 SILHOUETTE (De), 97.
 SIXTE-QUINT, 83.
 SOPHOCLE, 102.
 SOULIÉ (Frédéric), 156.
 SOULLIER (L'Abbé), 146.
 SOUMET (A.), 137-8.
 SOUTHAMPTON (Comte de), 73, 88, 152-3.
 SPENSER (Edmund), 10, 11 *n*, 50.
 STAËL (Mme de), 126.
 STILICON, 99.
 SULLY, 25.
 TALMA, 127.
 TARWELD (M.), 115.
 TAVANNES (Gaspard de Saulx, Seigneur de), 26-7, 31.
 THÉÂTRE-ITALIEN, 153.
 THÉAULON (L.), 129.
 THOU (J. A. de), 25-6.
 TRONCHIN, 107-9, 125.
 TURNER (R.), 44-5, 98.
 VANDERBOURG (M.), 127-8.
 VARIÉTÉS (Théâtre des), 129.
 VAUDEVILLE (Théâtre du), 129.
 VICTORIA, 160.
 VOLTAIRE, 10, 64, 85, 98, 99-102, 103, 104, 105-7, 110, 111, 114, 142, 168, 171.
 WALPOLE (Sir Robert), 64.
 WALSINGHAM (F.), 77.
 WARWICK (Château de), 80.
 WATTEAU, 112.
 WEIMAR, 125.
 WESTMINSTER, 78, 106.
 WHITEHALL (Palais de), 78, 151.
 WIGHT (Ile de), 155.
 WYATT (Sir Thomas), 147, 156.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. INTRODUCTION	7
II. OPINION CONTEMPORAINE.	
1. Ambassadeurs, mémorialistes, historiens.	20
2. Pamphlets et brochures	31
3. Poésie	50
III. DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.	
1. 1603-1660	66
2. 1660-1700	76
IV. DIX-HUITIÈME SIÈCLE	97
V. DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.	
1. Historiens	115
2. Mémorialistes et critiques littéraires	117
3. Littérature d'imagination avant le mouve- ment romantique	122
4. La « Maria Stuârt » de Schiller	125
5. Le « Kenilworth » de Scott	135
6. Œuvres françaises, 1821-1897	141
VI. VINGTIÈME SIÈCLE	158
VII. CONCLUSION	168
VIII. BIBLIOGRAPHIE	175
1. Bibliographie des œuvres consultées	175
2. Bibliographie des œuvres citées dans le texte	179
3. Traductions françaises de la « Maria Stuart » de Schiller	185
4. Traductions françaises du « Kenilworth » de Walter Scott	185
INDEX ALPHABÉTIQUE	187

